

Les Cahiers de la SFSIC

Numéro 6 - Printemps 2011

Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication

www.sfsic.org

EDITORIAL

A l'heure où la SFSIC repense complètement ses supports de communication et ses activités de valorisation, les Cahiers de la SFSIC entament une rénovation éditoriale. D'abord le format change : du magazine nous passons à la revue. Ce numéro 6 offre donc une pagination plus importante et intègre pour la première fois un dossier de recherche préparé par nos collègues du laboratoire I3M. L'évolution du contenu des Cahiers et les modalités de leur impression nous ont renforcés dans cette décision. Nous attendons vos réactions de lecteurs : elles nous seront utiles pour que cette publication s'adapte à vos besoins d'information, d'expression et de consolidation des liens de notre communauté.

Ce numéro s'ouvre sur un hommage à un illustre collègue, André-Jean Tudesq dont l'œuvre et la personnalité sont évoqués par quatre auteurs qui l'ont côtoyé à des degrés divers. Suivent nos rubriques habituelles: actualité, recherche, expériences, revues d'ailleurs, carte blanche aux doctorants...

Nous remercions tous les auteurs que nous sollicitons qui nourrissent cette publication avec talent et bonne humeur.

Le numéro 7 se prépare actuellement avec la mise en place d'un comité de rédaction et de correspondants internationaux qui apportera sans doute une autre dynamique et une plus grande pluralité d'approches à notre revue.

Plus que jamais nous attendons vos critiques, vos propositions, vos idées de dossier et vos articles. C'est ensemble que nous devons faire vivre les Cahiers de la SFSIC.

Brigitte CHAPELAIN - brichap@club-internet.fr

Alain KIYINDOU - alain.kiyindou@msha.fr

- **Directeur de la publication** : Alain KIYINDOU
- **Rédacteur en chef** : Brigitte CHAPELAIN
- **Secrétaire de rédaction** : Gino GRAMACCIA

► **Le Conseil d'Administration de la SFSIC**

Claudine Batazzi, Françoise Bernard, Brigitte Chapelain, Nicole d'Almeida, Patrice de la Broise, Didier Chauvin, David Douyere, Philippe Dumas, Gino Gramaccia, Alain Kiyindou, Virginie Julliard, Aurelia Lamy, Anne Marie Laulan, Valérie Lépine, Cyril Masselot, Christian Lemoenne, Bernard Miege, Jean Mouchon, Teodora Pelage, Jacques Perriault, Odile Riondet, Hélène Romeyer, Virginie Spies, Béatrice Vacher, Marie Michèle Venturini.

En couverture : Caminito, Buenos Aires - Composition, impression : Imprimerie Centrale, Université Bordeaux 1
Dépôt légal : juin 2011 - ISSN : 1959-6227

SOMMAIRE

MÉMOIRE, TÉMOIGNAGES...

- ▶ André-Jean Tudesq, de l'Histoire aux SIC - Annie Lenoble-Bart 5
- ▶ André-Jean Tudesq, diversité et liberté d'un universitaire
Jean-Jacques Cheval 8
- ▶ André-Jean Tudesq, une figure exceptionnelle de la pensée communicationnelle
Alain Kiyindou 12

DANS L'ACTUALITÉ

Art et SIC : quatre contributions

- ▶ Les rapports art et sciences de l'information et de la communication
Geneviève Vidal 15
- ▶ Net Art. Créer en réseau - Jean-Paul Fourmentraux 19
- ▶ Art et communication : passages de frontières ? - Bernadette Dufrêne 24
- ▶ Transdisciplinarité, invention méthodologique, les apports des SIC à l'analyse des
phénomènes musicaux - Emilie Da Lage, François Debruyne, David Vandiedonck 28

- ▶ Le numérique peut-il (va-t-il) sauver l'édition en sciences humaines ?
Caroline de Peyster, Jean-Marc Savoye 33
- ▶ Pourquoi évaluer la collaboration franco-brésilienne dans le domaine
de la communication ? (1957-2007) - José Marques de Melo 38
- ▶ Un atelier de travail nommé Lilith. Béatrice Vacher,
Anne France Kogan de St Laurent, Isabelle Le Bis, Yanita Andonova 48
- ▶ La coopération franco-brésilienne en SIC - Nicole D'Almeida, Michel Durampart ... 53

QUESTIONS DE RECHERCHE

Information : quatre regards pluriels

- ▶ Médias, Information et Informatique, des littératies en question : présentation du
projet Limin-r. - Divina Frau-Meigs, Éric Delamotte, Éric Bruillard 59
- ▶ Qu'est-ce qu'informer ? - Evelyne Broudoux 63
- ▶ La communication, dimension oubliée de l'intelligence économique
Nicolas Moinet 67
- ▶ Information territoriale : une construction collective nécessaire
Cyril Masselot 71

- ▶ Des médias, des journalistes et des identités : l'intérêt de l'approche par les publics
Fathallah Daghmi, Olivier Pulvar 77
- ▶ Les recherches sur les téléspectateurs en quête de structuration - Céline Ségur ... 81
- ▶ Profil de la recherche en SIC en Espagne - J.-Luis Piñuel-Raigada 88

DOSSIER : PERSPECTIVES DE RECHERCHES SUR LES ENVIRONNEMENTS IMMERSIFS

- ▶ Introduction - Etienne-Armand Amato, Philippe Bonfils, Marcin Sobieszczanski ... 95
- ▶ Communiquer et créer du lien social au sein d'environnements immersifs
Philippe Bonfils 97

► Les défis du jeu vidéo, ces environnements immersifs au cœur des pratiques numériques - Etienne-Armand Amato	101
► Entre l'immersion dans l'image cinématographique et l'immersion totale Marcin Sobieszczanski	105
► Pistes de recherche en design sonore interactif en situation immersive Hervé Zénouda	109
► La muséographie immersive virtuelle : de l'imbrication des mondes à l'hybridation Homme/Machine - Linda Idjéraoui-Ravez	113
► Pour une économie des médias immersifs - Bruno Cailler	116
► Immersion ! Immersion ! Le plissement numérique du monde - Jean-Max Noyer ...	120

ENQUÊTES, EXPÉRIENCES...

► Dispositifs numériques et mutations des organisations agricoles - Aurélie Laborde ...	127
► L'utilisation d'images et de vidéos amateurs par les journalistes : le cas iranien Aurélié Aubert	133
► Représentations de l'identité martiniquaise dans les médias audiovisuels Gabrielle Burac	138

REVUES D'AILLEURS

► Médiatiques, la revue de l'ORM - Joëlle Desterbecq, Marc Lits.....	142
► Revue internationale de communication sociale et publique (RICSP) Benoit Cordelier	147

CARTE BLANCHE AUX DOCTORANTS

► Les Lettres et les SIC : intérêts d'un parcours universitaire croisé Adeline Clerc.....	149
► Mener à terme une thèse non financée : témoignages et conseils pour surmonter les difficultés d'une recherche doctorale sans financement - Virginie Julliard	154

ANDRÉ-JEAN TUDESQ, DE L'HISTOIRE AUX SIC

► Annie Lenoble-Bart¹

Les temporalités ont changé et il est sans doute étrange pour nos jeunes collègues de témoigner d'un parcours entièrement réalisé auprès d'un même « maître ». Nous sommes pourtant quelques-uns à nous en prévaloir, même si les hasards de la vie nous ont menés parfois très loin de nos bases. Déjà, dans les années 1960, on choisissait son directeur de mémoire en fonction du sujet mais aussi en raison d'affinités avec tel ou tel enseignant. Et il est des enseignants qui capitalisaient tant d'intérêt et de sympathie qu'ils croulaient sous les directions de travaux en ces temps d'arrivée à l'université des jeunes du baby boom avec la démocratisation de l'enseignement. Le Professeur André-Jean Tudesq en faisait partie, préparant des cours extrêmement fouillés, avec minutie, ne laissant aucun détail au hasard.

Déjà aussi, tout en continuant à s'intéresser à l'histoire du XIX^e siècle², il élargissait ses champs de recherche, engageant sa réflexion sur de vastes synthèses. C'est ainsi qu'en tant que « monitrice » j'ai eu à saisir sur une machine à écrire, en 1969-70, le manuscrit de *La démocratie en France depuis 1815*, paru en 1971 dans la collection Sup-l'Historien des PUF. Ces débuts m'ont permis d'avoir le privilège de n'éprouver aucune difficulté à déchiffrer les innombrables paragraphes écrits sur des bouts de papier, souvent récupérés, qui devenaient ensuite des articles ou des livres que nous avons rédigés en commun³, même s'il s'était vaillamment initié à l'informatique à près de 70 ans. Ce fut l'époque également où, au grand dam de certains « mandarins » restés très classiques, il commença à se lancer - et à nous lancer - dans les études de presse. Il a beaucoup œuvré pour valoriser ce qui n'était considéré que comme une science « auxiliaire » de l'Histoire, au niveau local - à l'Université de Bordeaux 3, à l'Institut d'Études Politiques - et international en participant à bien des colloques à travers le monde.

Il y a incontestablement d'ailleurs du Beuve-Méry chez André-Jean Tudesq. Même existence personnelle bouleversée par la perte d'une fille, même persévérance à être souvent le premier arrivé au bureau, le dernier à en partir et à rester, tout un samedi matin, derrière une photocopieuse pour préparer le travail d'un

1.annie.bart@u-bordeaux3.fr
IUT-Université de Bordeaux 3, EA 4426 MICA (Médiation, Information, Communication, Arts)

Bibliographie à la demande

2. Sa thèse d'État d'histoire fait toujours autorité : *Les grands notables en France 1840-1849*, PUF, 1964.

3. Le dernier en date est A. Lenoble-Bart et A.-J. Tudesq, (dir.), *Pour connaître les médias d'Afrique subsaharienne. Problématiques, sources et ressources*, IFAS-IFRA-MSHA-Karthala, avril 2008, 176 p.

thésard éloigné de ses sources... Même souci également de rester à l'écoute des uns ou des autres, ne manquant aucune AG ou réunion, en Mai 68, dans la vieille université du Cours Pasteur devenue Musée d'Aquitaine. Il lui arrivait souvent de ne pas être d'accord mais il écoutait, se renseignait, posait des questions, et se gardait de prendre position tout de suite pour se laisser le temps de la réflexion, ce qui a pu en agacer quelques-uns ! Il parlait relativement peu mais donnait des conseils avisés quand il le fallait : « Passez l'agrégation pour assurer vos arrières » ; « Je n'ai pas tout lu de votre thèse mais j'ai parcouru... », et en deux phrases il vous mettait sur des pistes insoupçonnées et prometteuses.

Mon retour en Afrique, pour y enseigner, a correspondu avec son investissement pour les médias de ce continent. Je fus obligée par les autorités de l'Université Nationale du Rwanda de déposer un sujet de thèse ; le Professeur Tudesq a été enthousiaste : « Faites l'histoire des médias : on ne sait rien sur ce pays dans ce domaine ». Il faut se replacer dans ce contexte des années 1980 où notre discipline en était à ses balbutiements et où, pierre par pierre, elle cherchait à se constituer. Il était encore peu question de conceptualiser et il fallait s'appuyer sur des bases concrètes. Il a ainsi quadrillé le continent de synthèses nationales - voire plus larges - qui lui ont permis, avec ses missions sur place, de continuer à faire des livres après son départ en retraite et d'avoir eu le plaisir de constater la présence de très nombreux de ses anciens doctorants aux postes de commande là bas. Parallèlement, il a aidé à structurer les SIC, aux côtés de Bordelais bien connus ; il s'est investi dans la création des IUT, soucieux déjà de diversifier les débouchés de l'Info/com et de prolonger une collaboration fructueuse avec des professionnels du secteur.

André-Jean Tudesq a dirigé pendant de nombreuses années le Centre d'étude de Presse devenu le par la suite le Centre d'étude des médias, équipe d'accueil bordelaise⁴. La veille de sa mort, il était encore dans un de ses bureaux - que nous partagions et où j'avais tant de plaisir à échanger sur les sujets les plus divers - à peaufiner un article pour l'Académie de Bordeaux dont il était devenu un des piliers. Il était encore prêt à se laisser embarquer dans une nouvelle publication même s'il avait renoncé à se rendre en Afrique pour des raisons de santé. Il venait même de débusquer du coupé/collé d'internet dans une thèse qu'il lisait, témoin de sa vigilance intacte.

4. Désormais MICA (Médiation, Information, Communication, Art) après la fusion de plusieurs EA. Pendant des années, il a réuni enseignants et gens de terrain autour d'une Année de la presse qui répertoriait les principaux événements du secteur des médias, avec une chronologie et des articles ciblés.

Mes collègues montrent fort bien d'autres aspects d'une carrière si riche, je terminerai sur la remarquable évolution des centres d'intérêt d'André-Jean Tudesq entre continuité et renouvellement. Tout en restant ancré dans l'Histoire, il a eu conscience des révolutions qui étaient en cours. C'est ainsi qu'avant la fin du siècle dernier il a jeté les bases et fait valider un programme de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine sur Internet en Afrique. Il avait su par ailleurs, comme l'illustre Jean-Jacques Cheval, saisir les opportunités pour utiliser la radio dans sa pédagogie. On a le sentiment d'être en présence d'un humaniste au sens du XVI^e siècle, un de ces êtres capables d'embrasser des pans entiers de connaissances de son temps tout en restant accessible à ses proches.

ANDRÉ-JEAN TUDESQ, DIVERSITÉ ET LIBERTÉ D'UN UNIVERSITAIRE

► Jean-Jacques Cheval¹

Il y a quelques années, un jeune enseignant breton, préparant une thèse de l'histoire de la presse pendant la Révolution de 1848 et la deuxième République, m'interrogeait sur le degré des relations familiales entre les deux Tudesq qui s'illustraient à l'Université de Bordeaux ; d'une part le Tudesq spécialiste de l'histoire du XIX^e siècle et auteur, dans les années 60, d'une remarquable thèse sur les notables en France pendant la Monarchie de Juillet, qu'il consultait abondamment bien sûr, et, par ailleurs, le Tudesq auteur de nombreux travaux sur les médias en Afrique et notamment sur la radio, un sujet qui intéressait tout autant mon interlocuteur. L'un serait-il le fils ou le petit-fils de l'autre ? Ce jeune collègue fut surpris, mais admiratif, d'apprendre qu'il s'agissait d'un seul et même homme : le Professeur André-Jean Tudesq.

L'anecdote illustre la diversité, la richesse de la carrière d'un universitaire qui a su ne pas se laisser enfermer dans une spécialité, un sujet, et qui, par un renouvellement constant de ses préoccupations, de sa curiosité intellectuelle et de ses compétences, a pu éclairer de manière à la fois brillante et discrète, l'histoire des Sciences humaines et sociales au sein de l'Université française et à un niveau international.

Venu de l'Histoire, André-Jean Tudesq fut l'un des fondateurs des Sciences de l'information et de la communication en France en tant que discipline, dans ses matières, mais aussi sa genèse institutionnelle.

Comme le note, ici même, Annie Bart, c'est par le biais des études de presse et à travers l'histoire des moyens d'information qu'André-Jean Tudesq a contribué à donner ses lettres de noblesse aux études sur les médias, sur le journalisme, au sein d'un monde académique qui persistait à les considérer comme sources négligeables et négligées du savoir et de la connaissance.

Chemin faisant, André-Jean Tudesq n'a jamais oublié sa formation première, et jusqu'à la fin de sa vie, il a continué à publier des études sur le XIX^e siècle, tout en se tournant vers de nouveaux ob-

1. Université de Bordeaux 3
Michel de Montaigne
UFR STC - ISICJBA
Laboratoire MICA-GRER.

Bibliographie à la demande
jjcheval@msha.fr

jets de recherche. Historien des siècles passés, il se voulait aussi historien du temps présent ; le contemporain ne cessant d'ailleurs de se transformer en histoire, comme il le rappelait souvent, lui-même ayant été le témoin, au cours de sa longue carrière, de cette singulière évidence. Ce qui était l'actualité d'un jour devenait la matière de ses cours d'histoire du lendemain.

Aussi, il postulait qu'aux études historiques, il ne fallait pas donner de limite terminale car, disait-il : « il est possible d'étudier historiquement le présent, sous la double condition de situer le présent [...] par rapport à l'évolution passée et de mettre l'accent sur les corrélations entre les différents aspects de la réalité² » .

Digne disciple de fondateurs de la Nouvelle Histoire, André-Jean Tudesq savait l'importance et pratiquait résolument des approches interdisciplinaires, maniant la prise en compte des mentalités, des comportements, de la psychologie, les approches sociologiques et politiques avec les méthodologies quantitatives... sans ici être exhaustif.

Après la presse écrite, la radio a attiré son attention dans les années 70. Il va alors multiplier les recherches et les cours sur l'histoire de ce média, diriger des travaux et des thèses, prononcer des conférences et publier de nombreux travaux. Des générations d'étudiants en France - mais à l'étranger aussi grâce à de nombreuses traductions - utiliseront le manuel Histoire de la Radio-Télévision, écrit en collaboration avec le Professeur Pierre Albert, paru dans la collection Que Sais Je ? en 1981, et souvent réédité par la suite. Destinée à un public large, cette publication est sans doute emblématique de son œuvre ; son propos clair et synthétique se nourrissait en fait de très nombreux travaux plus précis, fruit de recherches minutieuses et d'une ample documentation dont le volume pouvait paraître effarouchant aux jeunes disciples dont nous fûmes. À ce titre, les archives qu'André-Jean Tudesq a laissées derrière lui, elles aussi, demeurent des ressources considérables pour ceux qui poursuivent et poursuivront ses travaux.

Incontestablement, le Professeur Tudesq a participé d'un courant qui a permis de placer la radio, parmi d'autres, comme objet légitime d'études dans le champ académique. Il a orienté et formé de nombreux étudiants vers et pour cela – dont l'auteur de ces lignes. Bordeaux a pu devenir un pôle de référence, en France et à l'étranger, concernant les études radiophoniques et c'est naturellement qu'il a apporté son soutien à la création du Groupe de

2. Tudesq (André-Jean), 1983, «Problèmes sources et méthodes de l'étude historique de la radio-diffusion», pp. 37-49, in Technologie, Culture et Communication. Rapports complémentaires, Paris: La Documentation Française.

Recherches et d'Etudes sur la Radio (le GRER) dont il fut un des membres fondateurs et, sans conteste, l'inspirateur.

C'est peut-être la radio également, associée à une tradition de relations universitaires entre Bordeaux et l'Afrique, qui a poussé ses pas vers ce continent, amplifiant ainsi l'engagement international de ses travaux. En 2008, il écrivait encore : « La radio, à la différence de la télévision, apparaît comme le média le plus africanisé, le plus susceptible de trouver un équilibre entre tradition et modernité et de bénéficier d'apports culturels extérieurs tout en renforçant les identités culturelles africaines³ ». Ceci méritait amplement l'attention qu'il a dédiée à ce média, en parallèle aux autres médias africains. D'ailleurs, débordant le cadre africain, il a toujours conservé une attention particulière à la radiodiffusion, jusqu'à prendre place derrière le micro pour des chaînes nationales (telle France Culture), ou bien pour de nombreuses émissions du télé-enseignement universitaire de Bordeaux. En 2006, il déclarait à Lyon : « Le cinéma et la télévision ont imposé la domination de l'image depuis la deuxième moitié du xx^e siècle accentuant les impressions, mobilisant les émotions.

Mais c'est par l'oreille et par la parole que les hommes communiquent ; à l'époque du téléphone mobile partout présent, la radio a toujours sa place à jouer⁴ ».

En bon historien, son attention aux faits, aux documents, aux données de base ne s'est jamais démentie : « La tentation est fréquente, écrivait-il, de vouloir faire entrer les faits dans les schémas d'une interprétation, alors que c'est des faits que doivent ressortir à la fois la connaissance et l'interprétation des réalités⁵ ». Cette posture lui a permis de tenir à distance les errements de l'essayisme prophétisant, qui sont à l'évidence parfois présents dans les Sciences de l'information et de la communication ; de même que le vocabulaire hermétique et les dérives jargonneuses dont il pouvait, à l'occasion, se moquer. Mais c'était là des péchés véniels, disait-il, propres aux sciences jeunes qui les pratiquent par besoin de s'affirmer dans des soucis épistémologiques, pouvant aussi recouvrir le dogmatisme. André-Jean Tudesq n'en développait pas moins une démarche résolument critique. Par essence, la base même du travail des historiens n'est-elle pas de critiquer, au sens méthodologique du terme, les traces qui nous sont parvenues du passé ? C'est d'une critique systémique et rationnelle qu'il s'agit, afin de connaître la véracité, la validité et la valeur de ces marques pour la connaissance de ce

3. Tudesq (André-Jean), 2008, « Acculturation ou choc culturel », pp. 101-107 in Cheval (Jean-Jacques), 2008, sous la responsabilité de, dossier thématique « La radio : paroles données, paroles à prendre », pp. 20-149, Paris : Médiamorphoses, n° 23, juin 2008

4. Tudesq (André-Jean), 2008, « Introduction », pp. 11-19 in Wuillème (Bernard), Cheval (Jean-Jacques) (Éd.), 2008, La radiodiffusion aux tournants des siècles, Lyon : Editions de l'Université Jean Moulin Lyon 3 / Dédale Editions.

5. Tudesq (André-Jean), 1997, « Relativité et liberté », pp. 93-97 in Histoire et médias, journée d'étude autour du Professeur André-Jean Tudesq, 24 janvier 1997, textes réunis par Nicole Robine, Bordeaux : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine et sur le site Internet du GRER : http://www.grer.fr/article.php?id_article=82

qui nous a précédés, et avant de chercher à commenter ce savoir confirmé, modifié ou foncièrement nouveau.

La conscience de la relativité des savoirs a toujours été affirmée dans l'œuvre d'André-Jean Tudesq. « La relativité de la connaissance m'a toujours paru le principal apport de l'histoire comme méthode de recherche. Rechercher c'est d'abord s'interroger, c'est le doute qui amène le progrès en suscitant des interrogations nouvelles [...] Relativité et temporalité sont étroitement liées ; tout ce qui existe est affecté des deux. C'est même un point commun entre études historiques et sciences de la communication », a-t-il pu écrire⁶. Ceci n'était pas pensé comme une limitation, la relativité des connaissances pouvant nous permettre d'apprécier l'importance des différents facteurs des situations ou des réalités étudiées, selon les pays, selon les époques, selon les sociétés. « De la relativité découlent l'incertitude et donc la liberté » concluait-il. En 1997, au moment de son départ à la retraite, il portait ce regard sur son parcours : « Si la formation historique m'a surtout procuré la conscience de la relativité, l'Université m'a surtout donné la liberté et je ne peux que souhaiter à mes successeurs que l'Université continue à assurer cette liberté nécessaire au progrès de toute recherche ». Observant ce qui n'était déjà plus de simples prémonitions, il évaluait les périls qui menaçaient cette université. Le plus grand danger, avançait-il, serait que « la relation étroite et bénéfique entre enseignement et recherche se distende et qu'une proportion importante d'enseignants ait leur activité limitée à l'enseignement. Ce serait un risque pour l'enseignement lui-même car la recherche c'est surtout poser des questions ; c'est dans le doute que se nourrit la relativité et que loin des dogmatismes et des sectarismes, s'épanouit la liberté, la liberté de soi et la liberté des autres⁷ ». Saurons-nous garder en mémoire et, pourquoi pas, en exemple, ces leçons qui restent d'une actualité évidente ?

6. Tudesq (André-Jean), «Relativité et liberté», *ibid.*

7. Tudesq (André-Jean), «Relativité et liberté», *ibid.*

Actualité d'André-Jean Tudesq sera le titre d'une rencontre programmée à Bordeaux, les 30 septembre et 1^{er} octobre 2011 à la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine et à l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux. Cette manifestation se propose, non de commémorer la mémoire de ce Professeur, mais bien de lui rendre hommage, en interrogeant l'actualité de son œuvre et les prolongements qui pourront lui être donnés. Elle bénéficie d'ores et déjà du soutien de la SFSIC et de nombreuses autres institutions.

ANDRÉ-JEAN TUDESQ, UNE FIGURE EXCEPTIONNELLE DE LA PENSÉE COMMUNICATIONNELLE

► Alain Kiyindou¹

Il est difficile de parler d'un chercheur aussi remarquable que le professeur André-Jean Tudesq, grand spécialiste des médias en général et des médias africains en particulier. Docteur ès Lettres, professeur émérite de l'université Michel de Montaigne Bordeaux 3, il laisse derrière lui une abondante œuvre universitaire consacrée à l'histoire et surtout aux sciences de l'information et de la communication.

J'ai eu l'immense bonheur de croiser dans mon parcours André-Jean Tudesq à la fois comme chercheur et enseignant. Pour moi, comme pour beaucoup d'autres, le professeur André-Jean Tudesq a été et restera une figure exceptionnelle des Sciences de l'information et de la communication, une immense figure de la pensée, de la science et de la recherche française qui a mis toute sa vie au service de la recherche et de la transmission des connaissances. Quand on a rencontré ce grand homme, ce qui vous marque en premier c'est sa droiture, son écoute, sa parole mesurée, son regard profond et attentionné, bref son humanisme.

La communication, la relation avec cet autre parfois lointain, la rigueur, l'éthique, l'amour de la science... Voilà ce qu'André-Jean Tudesq nous aura appris. Je me souviendrai de cette phrase : « La recherche en matière de communication doit se garder de l'individualisme excessif du chercheur, isolé dans ses recherches, et s'orienter vers des connaissances et des analyses utiles à la société² ».

Le plus bel hommage que nous pouvons lui rendre, c'est de poursuivre la voie qu'il a tracée, celle d'une recherche effrénée avec un regard particulier sur ce continent pour lequel il a consacré sa recherche, l'Afrique. *L'Afrique parle, L'Afrique écoute, Les médias en Afrique, L'espoir et l'illusion, actions positives et effets pervers des médias en Afrique subsaharienne, L'Afrique Noire et ses télévisions, La radio en Afrique, Feuilles d'Afrique*, voici quelques unes de ses œuvres qui continuent à alimenter les débats scientifiques.

Ce qui est marquant, à la lecture de ces ouvrages, c'est l'exploitation intelligente de savoirs scientifiques variés et une bonne connaissance du continent africain. En effet, les travaux d'André-Jean Tu-

1. Université Bordeaux 3, MICA axe Media. Bibliographie à la demande alain.kiyindou@msha.fr

2. André-Jean Tudesq, La radio en Afrique noire, Pe-done, Paris, 1983, p.255.

desq sont à la croisée des sciences politiques, de l'histoire et des sciences de l'information et de la communication. Sur un terrain difficile, où les archives et autres données ont souvent fait défaut, André-Jean Tudesq a réussi à créer un réseau de collecte d'information, disséminé dans toute l'Afrique s'appuyant principalement sur ses anciens étudiants. Ses travaux sur les médias en Afrique ont ouvert la voie à de nombreux chercheurs du monde entier.

André-Jean Tudesq nous rappelle que l'Afrique subsaharienne est un ensemble hétérogène, tant du point de vue culturel, historique que géographique. La place prise par les médias y est récente, inégale et toujours liée à des influences extra-continentales. Les médias, déjà témoins et reflets de l'évolution des sociétés africaines, deviennent de plus en plus de véritables acteurs de la vie politique. Ils sont à la fois source d'information et miroir, souvent déformant, des aspirations et des mentalités des populations. Leur utilisation et leur étude nécessitent une approche pluridisciplinaire dans laquelle l'histoire tient une place stratégique car elle rend compte à la fois des caractères spécifiques des supports en Afrique (histoire de la radio en Afrique comme média primordial et dominant, histoire des influences étrangères sur la télévision, histoire de la presse en Afrique, dont la diffusion reste élitaire et citadine). Toutefois, André-Jean Tudesq prévient que tout transfert de technologie provoque toujours un choc culturel, mais aussi économique, social, voire politique et exprime toujours à un certain degré, l'idéologie du pays d'origine.

La presse écrite, longtemps freinée par la faiblesse de l'alphabétisation, écrit-il, s'est développée plus rapidement en Afrique anglophone où elle a joué un rôle dans la décolonisation. La radio est le média le plus utilisé en Afrique. C'est aussi celui que les Africains se sont le mieux approprié. Elle peut être agent de développement, moyen de diffusion de la culture et expression d'identité culturelle. Mais si la radio est le média le plus répandu, la télévision s'affirme comme un puissant agent de mondialisation. Toutefois, les télévisions africaines se trouvent confrontées à un dilemme : étendre leur couverture sur une plus grande surface du pays ou accroître le temps des émissions. Elles sont en effet exposées à la concurrence internationale et de façon plus insidieuse aux importations de programmes gratuits ou à bas prix. L'intégration de l'Afrique dans le système mondial de la com-

munication s'interroge André-Jean Tudesq, amène-t-elle à perdre la maîtrise complète de l'information qui la concerne ?

Rendons hommage à son engagement et à sa passion car nous lui devons beaucoup. Et je sais pouvoir compter sur ses anciens étudiants, ses amis si nombreux, à poursuivre son œuvre et sur l'ensemble de la communauté universitaire, pour porter ce projet d'une recherche originale. En ce qui me concerne, je retiendrai de lui, cette phrase :

« Il n'y a pas de recherche valable sans liberté du chercheur³».

► Bernard Miège⁴

André-Jean Tudesq, s'il n'appartenait pas à la toute première ligne des fondateurs des SIC, a participé activement aux premiers Congrès de la SFSIC (Compiègne en 1978, Bordeaux en 1980 et Grenoble en 1982) qui ont contribué à rassembler une interdiscipline alors très éparpillée.

Au-delà d'une activité scientifique reconnue (en histoire de la presse et des médias, et sur les médias africains) et soulignée par d'autres, il a tenu un rôle assez méconnu que je tiens à rappeler : élu au CNU au sein d'une petite liste « médiane », il a, dans les années quatre-vingt, contribué à tempérer les offensives des membres de droite de la 71^e section, en s'efforçant de mettre les critères proprement universitaires au premier plan et en modérant des oppositions alors très ...vivaces et défavorables aux SIC.

3. André-Jean Tudesq, *La radio en Afrique noire*, Pe-done, Paris, 1983, p.255.

4. GRESEC
bernard.miege@u-gre-noble3.fr

ART ET SIC : QUATRE CONTRIBUTIONS

LES RAPPORTS ART ET SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

► **Geneviève Vidal**¹

Les rapports art et SIC sont délicats, dans la mesure où les questions relatives à l'art sont peu abordées au sein de l'interdiscipline et où le rapprochement art et communication en particulier est souvent interprété comme réductionniste, en liaison avec une instrumentalisation de l'art. Toutefois, l'art peut être considéré comme relation qui établit une interaction entre l'artiste et le récepteur ou spectateur, ou bien encore comme production de signes et de sens. Aux frontières des recherches en SIC², des travaux (Couchot, 1998) témoignent justement du dialogue entre art et communication, et plus spécifiquement entre art et technologies d'information et de communication (TIC).

Pour explorer la question des relations entre art et SIC, nous proposons deux orientations qui traitent des médiations muséales et techniques.

Les musées d'art

L'appropriation des technologies d'information et de communication multimédia et interactives par les musées d'art donne lieu à un renouvellement de leur politique de médiation. Tout d'abord par le truchement des bornes interactives, puis des cd-rom et plus récemment des sites web sur l'internet et des dispositifs numériques nomades, les musées offrent des accès diversifiés aux œuvres. L'internet muséal constitue, selon nous, un observatoire intéressant pour analyser l'évolution de l'interactivité, dans le secteur muséal encore marqué par la logique de diffusion des contenus, mais au delà de ce secteur également. Pour autant, les usages des multimédias de musées d'art dépassent la logique de consultation, même si les institutions continuent de guider leurs publics. Nonobstant, les musées déploient des données sur leurs sites web et sur des plateformes exogènes, au risque de ne plus maîtriser totalement la situation de communication et de diffusion de leurs contenus.

1. Université Paris 13, LABSIC. Bibliographie à la demande : gvidal@sic-univ-paris13.fr

2. Voir notamment l'appel à contributions « Lieux et pratiques de la convergence entre arts, sciences et technologies » pour le numéro thématique de la revue Culture et Musées sous la direction de Marie-Christine Bordeaux du GRESEC (Groupe de recherches sur les enjeux de la communication).

La volonté des musées d'automatiser la médiation, dans le cadre d'une politique des publics à élargir, et de faciliter l'accès du plus grand nombre aux arts apparaît significative dans une dynamique de prescription et d'innovation culturelle donnant lieu à des formes renouvelées de participation des publics aux activités du musée. Une nouvelle proximité avec les publics, visiteurs ou non de musées d'art, s'élabore tout en entretenant la fiction selon laquelle l'accès à la culture et en particulier dans le cas qui nous préoccupe aux œuvres d'art résulterait d'une négociation avec les usagers des TIC, forts de leurs compétences interactives, revendiquant dès lors une intervention dans le processus de médiation. En effet, avec les technologies interactives, les usagers de sites web de musée veulent être pris en compte de façon personnalisée et se sentent maîtres de la situation de communication médiatisée par ordinateur. Le fait de pouvoir consulter voire manipuler les œuvres à distance via une interface ordinateur conduit les internautes à inscrire leurs usages dans le paradigme de la performance et de l'efficacité. Cependant, le paradigme relatif aux systèmes technique et économique conduit à considérer les rapports de pouvoir entre institutions et citoyens. Le paradigme de l'utilisateur-acteur reste dominant, surtout à l'heure du dit web 2.0. Certains grands musées d'art développent des propositions plus rarement contributives le plus souvent participatives. Ces nouvelles médiations tendent à bouleverser la conception de l'autorité du musée, ainsi que l'auctorialité des contenus. En effet, les services 2.0 permettent de faire entrer, certes avec modération, les contenus des publics dans les sites des musées et parfois dans les musées. Pour analyser ces usages émergents, il est nécessaire d'engager une réflexion sur les méthodologies dans le cadre d'usages de publics qui se fient aux musées garants des données en ligne, et qui cherchent à modifier les relations à la culture par l'internet. Parallèlement, les musées d'art poursuivent leur politique de numérisation et de structuration des données, de façon à maintenir la maîtrise de leurs missions, tout en instaurant des innovations communicationnelles.

Ainsi, les médiations du secteur muséal sont susceptibles de faire émerger de nouvelles modalités de circulation de l'art, et leur analyse permet de poursuivre la réflexion sur les transformations sociales au sein des sciences de l'information et de la communication, en termes de relations à la culture et dans une certaine mesure aux institutions culturelles.

Les rapports art et SIC se dessinent également par le biais de la création artistique sur l'internet. Des travaux de recherche, de nouveau à la frontière des SIC (Fourmentraux, 2005/2010) sont menés pour cerner les enjeux sociaux de l'art sur le réseau des réseaux. Les SIC engagent des réflexions sur la création artistique au cœur des relations créateurs, publics, technologies et médias.

Le netart

En prise directe avec les technologies internet, le netart est une expression artistique difficile à cerner bien que nous retenons que ce sont des œuvres spécifiquement conçues pour l'internet, voire, selon certains artistes, conçues dans l'esprit même d'internet. Nos travaux sur les usages des sites netart proposent de fournir quelques éléments de réflexion sur les relations entre SIC et netart, porteur d'interrogations critiques sur l'internet. Le netart procure de nouvelles pistes de réflexion sur la dissémination des technologies informatiques dans la société.

L'analyse des usages de l'interactivité, non conventionnelle, proposée par les sites netart, permet de saisir un désir d'agir déstabilisé. En effet, les internautes revendiquent une posture selon les standards hypermédiatiques sans se borner à réagir aux propositions en ligne. Ils tâtonnent et s'engagent dans des interprétations, des critiques, tant des technologies que des situations de communication. Ils apprécient alors la désorientation qui provoque de nouvelles compétences ou émotions dans l'environnement numérique. Entre l'envie de l'inconnu et l'exigence de repères, les usagers se retrouvent dans une ambivalence qui met en tension l'expérience interactive.

L'analyse qualitative d'expériences interactives ouvre un nouvel espace pour les relations aux œuvres en ligne. Cherchant à maîtriser la situation de communication médiatisée par ordinateur, les usagers de sites des netartistes éprouvent des émotions inédites, entre plaisir et rejet. On observe alors la conquête d'une interactivité dont les internautes sont les acteurs, dotés d'une volonté d'autonomie qui les conduit à s'approprier les œuvres en tentant de contourner les possibilités prescrites, les contraintes imposées par les dispositifs techniques et l'auteur, afin de créer leur propre parcours. Mais l'activité des internautes sur les sites artistiques dépend des compétences techniques et d'interpréta-

tion des oeuvres. Ils se réfèrent à des cadres d'usages préexistants de l'interactivité et à leurs pratiques culturelles. Les internautes, n'ayant pas ou peu développé d'expériences esthétiques, ne fréquentant pas les lieux de médiation artistique, se réfèrent prioritairement au mode de consultation d'informations sur l'internet. Mais ils croisent cette expérience en ligne avec leurs représentations de l'artiste dans la société qui surprend, provoque, interpelle, rompt avec les normes du multimédia. Ainsi, les usagers expérimentent les modalités de l'interactivité, explorées par les artistes.

Pour conclure

Avec la médiation muséale fondée sur la multimédiatisation des musées d'art ou avec le netart, les usages des TIC donnent à analyser des relations entre art et SIC, qui se présentent comme une contribution à l'étude de la communication dans la société. Et dans ce champ précis en SIC, l'expérience interactive rejoindrait les travaux sur l'expérience esthétique (Caune, 2000), comme connaissance de soi, intersubjectivité et intériorisation des normes sociales. La médiation, mettant en relation les publics et les contenus artistiques multimédiatisés, grâce aux dispositifs techniques, peut être considérée comme médiation esthétique (Caune, 2006) visant à créer une expérience esthétique liée aux rapports sociaux, aux relations à autrui, tout en laissant la place à la subjectivité du récepteur, dans le cadre de relations sensibles et d'un sens partagé.

NET ART. CRÉER EN RÉSEAU

► Jean-Paul Fourmentaux¹

Depuis le milieu des années 90, le Net art promeut l'émergence d'œuvres qui bousculent les relations entre art et société. Résultat d'une co-élaboration entre artistes, informaticiens et internautes, la mise en œuvre du Net art hybride de manière inédite le travail artistique, l'expertise technologique et l'expérience de plus en plus inventive de collectifs amateurs. Ce contexte de création collective, reposant sur des modes d'interactivité technique et des formes spécifiques d'interaction sociale, conduit à une redéfinition de la figure et des fonctions d'auteur traditionnellement à l'œuvre dans les mondes de l'art.

En engageant une expérience doublement perceptive et manipulatoire, Internet a en effet transformé la relation aux œuvres d'art. L'implication du public y est devenue un impératif : elle est mise en scène dans des dispositifs informatiques qui génèrent différents modèles d'interactivité ; elle fait l'objet de stratégies artistiques de fidélisation et repose sur la construction d'interfaces et de prises tangibles sur l'œuvre ; elle engendre, enfin, différents rituels et contrats de réception des images propres à l'art numérique.

L'œuvre « en actes »

Les artistes du Net art disposent et engagent au cœur d'Internet des projets multiformes - environnements navigables, programmes exécutables, formes altérables - qui incluent une possibilité d'apport, de transformation ou de communication offerte aux internautes. Une part importante du travail de création consiste alors à acheminer l'œuvre vers son public potentiel, pour que celle-ci puisse être agie. L'interactivité minimum est toujours navigation dans un espace d'information plus ou moins transparent et arborescent. Une interactivité plus complexe peut prescrire la génération d'un algorithme de programmation. Dans ce cas, elle est simultanément commande d'un processus observable pour l'acteur du dispositif et branchement algorithmique pour l'auteur. Une troisième relation interactive peut enfin permettre une introduction de données de la part de l'acteur. Il s'agit là d'une interactivité de contribution, cette dernière pouvant

1. Université de Lille3, GERIICO, EHESS.
Bibliographie à la demande : jean-paul.fourmentaux@ehess.fr

ou non avoir une incidence réelle sur le contenu ou la forme de l'œuvre. La contribution y est dans ce cas doublée d'une altération. Enfin, l'interactivité peut être le terreau d'une communication inter-humaine médiée. C'est ici l'alteraction - l'action collective en temps réel - qui compose le cœur du projet artistique. Chacune de ces figures de l'interactivité prévoit ainsi des emplois et des incertitudes, des contraintes et des prises par lesquelles se co-construisent l'œuvre et son public, leurs schémas de circulation et leurs régimes d'existence.

Reprenons et synthétisons dans le schéma suivant ces différentes figures de l'action sur et avec l'œuvre du Net art en les rapportant aux figures de l'interactivité déployées par l'artiste.

	Interfaçage	Interactivité	Interaction
Lecture	Espace d'information	Exploration	Intra-actionniste
Navigation	Espace d'Hypertexte	Exploration	Intra-actionniste
Initiation	Algorithme	Contribution (Commande)	Co-actionniste Co-exécutif
Perturbation	Espace de processus	Alteration (Apport de données)	Co-actionniste
Communication	Environnement	Alteraction (Dialogue)	Inter-actionniste

- Le mode de « lecture » s'apparente au régime du livre imprimé. La lecture des dispositifs Net art s'y effectue sur un mode linéaire, sans offrir de possibilité de bifurcations intertextuelles ou de transformation du corpus original. La page informatique introduit toutefois la possibilité d'une circulation qui intègre les hors champs de l'écran.
- Le mode de « navigation » déploie un parcours hypertextuel constitué d'une série de bifurcations, de liens en liens, dans les arborescences de l'œuvre. Les lieux à parcourir y sont si nombreux et entrelacés que le visiteur semble toujours face à un scénario original.

- Le mode de l'« initiation » répond à la nécessité d'exécution des programmes informatiques qui forment le cœur des dispositifs du Net art. Le caractère largement autonome du programme n'exclut cependant pas chez le visiteur un sentiment de surprise.
- Le mode de la « perturbation » intervient dans les œuvres qui réagissent aux actions du visiteur. Ces actions ont des incidences directes sur l'œuvre qu'elles viennent altérer. De surcroît, certains dispositifs sollicitent l'apport de matériaux de la part du public.
- Le mode de la « communication » apparaît dans les dispositifs d'échange qui déploient un environnement dialogique avec les internautes, co-auteurs d'une création collective. L'auteur (artiste) demeurant le seul responsable de l'installation et du cadre processuel.

L'auteur en collectif

La configuration spécifique de ces dispositifs Net art engage également une redéfinition des conventions, censées organiser et permettre la circulation, aussi bien que la réception, des œuvres artistiques. Le récepteur s'y voit attribuer un rôle de plus en plus capital : tout est agencé pour « lui redonner la main, le sortir de la contemplation, en refaire comme le musicien amateur l'artisan de sa propre jouissance esthétique. »

Écriture(s) et co-conception du Net art

En amont de la production, la mise en scène de l'activité de conception associe deux formes d'écriture : l'écriture de l'idée ou du concept (l'intention artistique), d'une part, et l'écriture de l'algorithme de programmation, d'autre part. L'outil informatique fait en effet se côtoyer ces deux acceptions du terme « écriture » et place conjointement les deux scripteurs, incarnés par l'informaticien et par l'artiste, dans une position d'autorité équidistante. En outre, dans ce contexte, le travail d'auteur(s) ne revient plus seulement à produire des images, mais également à proposer les cadres qui permettront de les voir et de les lire : la présentation de l'œuvre faisant plus que jamais ici partie intégrante de l'acte créatif. Des cadres de vision et de lecture de l'image numérique doivent ainsi être eux-mêmes « disposés », à l'attention d'un public participant.

Génériques et clôtures de l'œuvre

Il devient désormais illusoire de croire en la possibilité d'une assignation globale de l'œuvre. Non seulement celle-ci ne peut plus être envisagée comme une entité harmonieuse et cohérente mais, et en partie de ce fait, elle n'est plus assimilable à une seule source. La cohérence de l'ensemble ne tient dorénavant plus par la garantie d'un tout homogène, mais via les cautions successives apportées à chacun des fragments, partagés entre différents garants de l'œuvre. Mais ce parti pris du partage n'implique pas pour autant une dépossession radicale de l'œuvre d'auteur. L'inscription des multiples ajouts (à l'œuvre) s'accompagne souvent, en effet, du marquage individualisé des fragments issus de l'hybridation productive et des garanties qui en régiront la circulation et maintenance future. La création collaborative implique une « signature » déclarée, où l'on peut suivre, localiser et identifier, la facture des différents producteurs (« untel remix untel »), dans l'écoute et la vision autant que dans le générique des collaborations affichées (produits « versus ») entre plusieurs musiciens, plasticiens et informaticiens. Ainsi, si elle perd sa dimension unimodale, la signature se voit simultanément renforcée. L'allongement des génériques, dans l'audiovisuel comme dans certains multimédias (édition de cd-rom, création de sites Web, etc.) témoigne en effet de la permanence, voire de l'accentuation, de ce souci de nomination.

La figure du « générique » permet en ce sens une démultiplication de la signature qui réalise le point d'ancrage provisoire d'une rencontre et d'une interprétation tout à la fois singulière et collective à l'instar de la publication scientifique co-signée, où l'autorité individuelle cède fréquemment la place à une paternité distribuée. Le monde des arts plastiques semble tirer aujourd'hui les enseignements, tant pragmatiques que conceptuels, promus par ce déplacement et cette hybridation des pôles de la conception et de la réception, du travail et de son résultat, de l'objet et de l'événement, tels qu'ils ont pu être partiellement redéfinis par les expérimentations musicales (remix), informatiques (libre) et scientifiques contemporaines. Loin de disparaître, les notions d'œuvre et d'auteur apparaissent ainsi aménagées et redéfinies par l'usage. Le concept d'auteur en collectif offrant un modèle analytique original permettant de penser conjointement l'agencement et la différence (l'individualité). Il permet d'éviter l'écueil

de l'assimilation et du relativisme du « tout auteur » - artistes, machines et acteurs - pour considérer les investissements pragmatiques de ces différentes catégories dans et autour de l'œuvre d'art. Dans cette perspective, si le destinataire peut être partiellement considéré comme un co-auteur, du fait des pouvoirs renouvelés sur l'œuvre que le Net art lui concède, cela n'implique pas nécessairement la fin de l'œuvre ou la mort de l'auteur, entendu comme son premier initiateur.

ART ET COMMUNICATION : PASSAGES DE FRONTIÈRES ?

► Bernadette Dufrêne¹

Dans un article récent (RECIIS, septembre 2009), Yves Jeaneret disait « être attaché à l'élaboration de savoirs propres à l'analyse infocommunicationnelle » : « c'est pourquoi -poursuivait-il- j'aime mieux lire des travaux d'une autre discipline qui interrogent vraiment ce qu'est la communication plutôt que de trouver dans notre discipline une reformulation, plus ou moins pertinente, de théories dans lesquelles la communication n'est pas un concept ». Ce positionnement traduit une exigence épistémologique qui vaut dans toutes les situations de recherche et particulièrement dans les (nombreux) discours sur l'art : quand la communication est-elle un concept dans les recherches menées sur l'art dans notre discipline ? Qu'est-ce que les SIC, discipline encore jeune, apportent en propre à la compréhension de l'art ? Quelle que soit la diversité des écoles au sein des disciplines aînées au sein des SHS (histoire de l'art, sociologie de l'art, esthétique), chacune a un objectif clairement affiché : la compréhension et l'explication des dynamiques historiques ou des processus sociaux ou encore, pour l'esthétique, une réflexion sur les catégories et les normes qui permettent de rendre compte de l'expérience artistique et du jugement de goût.

Pour autant, si un objectif spécifique oriente les questionnements et permet de définir des spécificités disciplinaires, néanmoins, nombreux sont les partages de méthodes.

En laissant de côté la question très spécifique des industries créatives, on peut mettre en évidence au sein des Sic plusieurs approches qui mettent en tension art et communication : art et médiatisation, art et médiations, art et patrimonialisation, art et « trivialité ». Chacune élabore des problématiques spécifiques de communication.

La première « art et médiatisation » se partagent en deux tendances, celle qui focalise la recherche sur le média artistique et celle qui envisage la diffusion de l'art à partir de médias, c'est-à-dire de supports d'information ou de dispositifs de communication : exposition, édition imprimée ou électroniques sont alors

1. Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire HAR. Bibliographie à la demande : bernadette.dufrêne@orange.fr

les terrains privilégiés des SIC. La focalisation sur le média artistique est le fait de travaux aux confins de l'histoire de l'art, de l'esthétique ou de la sociologie : ce sont de manière privilégiée les médias les plus récents – au regard de l'histoire- (de la camera obscura au Net art) qui sont interrogés, les dispositifs techniques modifiant les relations avec les publics, remettant en cause les conditions d'exposition et de médiation et tout particulièrement avec les possibilités ouvertes par le web collaboratif. Pour reprendre le titre d'un ouvrage de Jean Caune, inspiré lui-même par le mouvement artistique qu'incarne Fred Forest, on pourrait considérer que ces travaux relèvent d'une « esthétique de la communication ».

Cependant la majorité des travaux qui traitent du couple art et médiatisation se situe à un niveau différent : leur objectif est de comprendre l' « opérativité symbolique » des médias dans le domaine de l'art, d'analyser les conditions d'énonciation (mise en forme et en sens) dans une perspective sociosémiotique et sociohistorique pour comprendre et expliquer comment s'élaborent les sens des oeuvres; à la différence de l'histoire de l'art davantage centrée sur l'histoire des formes, les SIC s'attachent à la description des dispositifs de communication, du contexte de présentation et de diffusion de l'oeuvre ainsi que du contexte de réception. C'est dans le domaine de l'exposition, ou dans celui de l'édition,^g que l'on voit plus particulièrement comment s'exerce la réflexion critique des SIC : elles contribuent largement à éclairer les déterminations partielles (technique, sociale, culturelle) à partir desquelles les oeuvres prennent sens dans un contexte de réception qui peut (doit) faire l'objet aussi d'une investigation. Cette heuristique partage avec le courant de l'action située une méthode que l'étude des médiations renforce. En effet, bien des travaux des SIC prennent pour référence ceux des sociologues du CSI (notamment ceux de Bruno Latour et Antoine Hennion) qui, ayant réhabilité le rôle de l'agent, ont voulu restituer aussi la pluralité des médiations.

Pour autant, les SIC, par leur analyse des concepts qui président aux dispositifs de communication, des représentations engagées dans ceux-ci, par l'approche critique des différents plans de la médiation (institution de formes communicationnelles, processus de constitution d'espaces publics, régimes de symbolisation)

ont considérablement enrichi la problématique art-communication : elles ont fait du concept de médiation une clef pour décrire et comprendre à partir des processus communicationnels tout à la fois la constitution de corps sociaux, les processus de symbolisation et d'institutionnalisation. Du coup à travers l'étude de la visite guidée, de l'événement culturel, du spectacle vivant, des médiations documentaires ou des médiations numériques, ce sont à la fois la question du statut des objets, celle des nouvelles formes communicationnelles de monstration et de la valorisation de l'art qui sont posées.

La révolution numérique, dans la mesure où elle a bouleversé les modes d'accès et favorisé l'émergence de nouvelles communautés, ne fait que renforcer la position des SIC du fait même qu'elle amène à poser la question des reconfigurations (de tous ordres, objets, publics, pratiques) dans ce contexte particulier et donc des nouveaux régimes de symbolisation: les SIC sont ainsi attentives aux possibilités d'appropriation par les publics, que ce soit dans le musée in situ ou sur les sites web, aux stratégies d'accroche et aux logiques sociales dans lesquelles elles s'inscrivent, politique, économique, culturelle (démocratisation, marché, éducation ou edutainment). Ce sont donc les rapports à l'art, tels qu'ils sont induits à la fois par des stratégies de communication elles-mêmes tributaires des évolutions techniques et sociétales, ainsi que par les représentations des publics qui sont au coeur de l'investigation des SIC.

Sur un autre plan, la question de la patrimonialisation formulée essentiellement au sein des SIC est aussi une entrée critique qui permet de mettre en évidence les dynamiques institutionnelles, symboliques à l'oeuvre dans la définition du patrimoine artistique comme dans celle d'autres patrimoines : là aussi l'analyse des conditions de transmission, la mise en évidence de la dimension pluritemporelle nous amènent à relativiser le patrimoine artistique et à préférer l'utilisation du pluriel (des patrimoines). Sans que la question de la trivialité c'est-à-dire de la circulation des formes communicationnelles et de leurs reprises et réappropriations soit posée spécifiquement à propos de l'art, néanmoins cette perspective permet d'interroger à une échelle micro- et macro-infocommunicationnelle les modes de création, de diffusion de l'art. Pour finir, il n'est pas étonnant que le lien art et

communication donne lieu à des formations ancrées tantôt en histoire de l'art, en sociologie de la culture ou encore en médiation culturelle : à quoi préparent-elles? C'est dans la reconnaissance d'une nécessaire pluridisciplinarité que prend sens ce type de formation: s'il y a prise en charge spécifique des propriétés des supports, d'énonciation par les SIC, en revanche, le lien art-communication se nourrit de la connaissance de l'histoire des mouvements artistiques, des mondes de l'art, la réflexion sur les catégorisations et les conditions du jugement esthétique. Les outils et les méthodologies des Sic apportent en propre à l'herméneutique et à la compréhension de l'expérience sociale de l'art l'idée ou le concept utile d'objet-cadre, toute production d'artefacts ou d'oeuvres d'art étant médiée par une relation objet-sujet (technologie de l'information), et sujet-sujet (mise en trivialité de l'expérience de la création).

TRANSDISCIPLINARITÉ, INVENTION MÉTHODOLOGIQUE, LES APPORTS DES SIC À L'ANALYSE DES PHÉNOMÈNES MUSICAUX

► Emilie Da Lage, François Debruyne, David Vandiedonck¹

La transdisciplinarité et la liberté méthodologique propre aux SIC permettent de déployer le phénomène musical pour ne le réduire ni à de simples circonstances matérielles ou techniques, ni à un froid matériau esthétique, ni à des raisons sociales, historiques ou culturelles. Cette transdisciplinarité, cette attention aux marges et aux acquis tant de la sociologie, de la musicologie, de l'anthropologie ou de l'économie, est un point important de notre ancrage en SIC.

Des mondes de la musique

Nous avons très vite placé au cœur de notre travail la notion de médiation. Inscrite dans une filiation revendiquée aux théories de la traduction, celle-ci donne une place importante à des acteurs centraux: les dispositifs matériels et socio-techniques de la musique. Loin de suggérer que la musique se limiterait à la somme de ses médiations, nous avons poursuivi notre réflexion sur la manière dont s'instituent des mondes de musique, jamais donnés d'avance, mais se stabilisant dans des habitudes, du temps long, fabriqués par dans un continuum d'expériences.

Cette approche nous a permis de repenser la question de l'industrialisation des mondes de la musique pour dépasser l'analyse de la rationalisation et de la transformation du travail des artistes pour comprendre également les manières dont les cultures musicales se forment en lien avec ces mutations.

Dans un travail récent sur la question du piratage musical au Mali par exemple, nous avons travaillé à montrer, à travers le récit de l'action de Rokia Traoré, chanteuse malienne internationalement reconnue, que l'articulation entre des logiques internationales, portées par les industries culturelles et les grandes institutions de régulation internationale, et les réalités locales des territoires est réalisé par le travail de traduction d'acteurs engagés prati-

1. Université de Lille 3, GERIICO.
Bibliographie à la demande : emilie.dalage@gmail.com,
francois.debruyne@univ-lille3.fr,
dvd@club-internet.fr

quement dans ces territoires. Pour que le piratage soit constitué comme un problème public, au delà de la question économique traditionnellement soulevée par les industries et les institutions internationales, il fallait pour cela une culture musicale impliquant des relations entre auditeurs et musiciens reconnaissant la singularité d'une œuvre musicale, cette culture musicale s'actualise dans des pratiques et des activités d'écoute et d'échange musical et dépasse une simple connaissance des répertoires. (Da Lage, Debruyne, 2009).

Dans cette même perspective, nous avons montré que la question du rapport des industries musicales à « la diversité » ne peut se réduire à la manière dont les industries structurent aujourd'hui l'offre de contenu. Cette structuration se forge de manière conventionnelle, au sens de H. Becker (Becker, 1988), au sein d'un monde partagé par des producteurs et des auditeurs. In fine, la question de la diversité musicale n'a de sens social que par un travail continu de catégorisation qui permet de faire apparaître des ensembles de productions musicales identifiables comme « différentes » les unes des autres et ce travail n'est pas uniquement le travail des producteurs, il est aussi celui des auditeurs qui classent et organisent leurs discothèques ou leurs bibliothèques itunes. Notre attention s'est donc portée sur les espaces de médiations dans lesquels se négocient les conventions relatives aux modes de catégorisation : plateformes de téléchargement ou d'achat en ligne, disquaires, presse spécialisée. (Da Lage, Debruyne, Vandiedonck, à paraître)

Le travail des catégories

D'une manière générale, les catégories de la musique sont au cœur d'une partie de notre travail. Il nous semble que les modes de catégorisation sont des phénomènes intéressants pour mettre au jour nos manières d'instituer un monde musical commun. Le travail sur les catégories, en particulier les catégories de « musiques du monde » ou de « musiques noires », nous a permis de faire un travail anti essentialiste, en décrivant le jeu social et communicationnel nécessaire à leur formation et qui en forge l'efficacité. Ce travail de catégorisation est observable dans les pratiques des acteurs des mondes de la musique, il peut également être rendu visible en mettant au travail la réflexivité des amateurs.

Cartographie des pratiques

Nous avons développé une méthodologie d'enquête qui consiste à demander aux amateurs de produire des cartographies de leurs pratiques musicales. A partir des cartes réalisées nous menions ensuite un entretien non directif dans le lequel les amateurs explicitaient leur travail cartographique (Da Lage, Debruyne, Vandiedonck, 2007).

L'extrême diversité des cartes ne veut pas dire qu'elles ne marquent aucune régularité. Dans les cartes et dans les entretiens produits à partir des cartes, l'attachement est profondément relationnel, il se constitue dans l'interaction avec des institutions, des amis, des disquaires, dans le sentiment d'appartenance à un public, mais aussi par la répétition de gestes et un faire, un sens pratique, qui permet de donner au fait d'écouter ou de jouer de la musique une stabilité et une récurrence constitutive de son expérience du monde. Mais ces aspects relationnels de l'attachement (y compris des gestes qui sont ceux que font les autres qui écoutent de la musique) ne valent que par la subjectivation in fine de l'expérience musicale.

La pratique de l'entretien à plusieurs nous permet de prendre l'entretien, non comme le moment de collecte d'informations et d'éléments ressources pour l'analyse, mais bien comme un thème de la recherche. Ainsi « plutôt que de traiter les comptes-rendus des membres comme des ressources thématiques, qui relatent des faits, puis de les compiler, le chercheur doit aborder la production des récits comme un thème d'investigation. L'activité de décrire le monde est soumise elle aussi à l'enquête » (Emerson, R.M., cité par Cefai, D., 2003, pp 404-405).

Art, culture et politique

Cette entrée dans la matière musicale nous permet d'aborder le lien entre art, culture et politique à partir de l'analyse des phénomènes sociaux et communicationnels au sein des mondes de la musique. Par exemple, questionner la valeur centrale de « l'authenticité » dans les mondes des musiques du monde (Da Lage, 2000). Décrire les processus qui permettent de produire l'authenticité d'un phénomène musical a permis d'en souligner les variations historiques et géographiques et de comprendre le rôle de la musique dans le jeu de la production des identités post co-

loniales aussi bien en Afrique qu'en Europe. (Da Lage, 2008). Ces variations nous montrent également que l'authenticité musicale ne peut se comprendre que ramenée dans le cadre d'un rapport situé entre des productions et des publics, et que les circulations musicales ne peuvent s'envisager en dehors des opérations multiples de traductions et de médiations dont les expressions musicales font l'objet au cours de leurs voyages.

Le sens politique que l'on peut conférer à telle ou telle expérience musicales ne peut se comprendre qu'en analysant « les possibilités réelles d'articulation entre l'expérience musicale et d'autres expériences, la place de ces cultures musicales dans la vie quotidienne et les habitudes d'écoutes, l'horizon d'attentes qu'elles pourraient préfigurer ». (Debruyne, 2010)

L'art et le monde

Que nous dit la musique du monde ? La musique apparaît comme un objet de recherche particulièrement riche pour saisir les phénomènes communicationnels contemporains. Nos travaux nous portent aujourd'hui à étudier l'idéologie de la créativité ou la manière dont les amateurs ont été replacés au cœur des études sur la musique. Ces phénomènes nous renvoient à une analyse plus globale de ce que nous pourrions appeler le développement d'un « rapport amateur » au monde, marqué par la réflexivité engagée dans les multiples dispositifs de production de soi auquel nous participons.

Bibliographie

Becker, H., *Les mondes de l'art*, Flammarion, Paris, 1988,

Castoriadis, C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

Cefai, D., R.M. Emerson, «le travail de terrain comme activité d'observation», in Cefai, D., *L'enquête de terrain* p. 404-405, Paris la découverte, 2003. (dir)

Cefai D, (dir) *L'engagement ethnographique*, EHESS, 2010.

Certeau (de), M., *L'invention du quotidien I*, Arts de faire, Gallimard, 1990, (première ed. 1980)

Da Lage, E. «Politiques de l'authenticité», *Volume !*, N°6- ½, 2008.

Da Lage, E., Debruyne F., Vandiedonck, D., «Explorations cartographiques des pratiques musicales», in Gellerau, M., (coord.) *Approches des questions culturelles en sciences de l'information et de la communication*, Université Charles de Gaulle Lille 3., 2007.

Da Lage-Py E., «Les collections de musiques du monde», in *Culture et musées* N°1, Juin 2003.

Da Lage-Py E., Vandiedonck D., (dir.) *Interpréter l'écoute*, MEI, n°17, 2003.

Da Lage, E., Debruyne, F., «Piratage musical au Mali, Mobilisation des artistes et tentative de constitution d'un problème public», Colloque *Piratages audiovisuels. Les réseaux souterrains de la mondialisation culturelle*, 17 et 18 Juin, Paris, Juin 2009, Actes à paraître.

Debruyne, F., «Pour une analyse située des catégorisations « noire » et « afro-américaine » dans l'expérience musicale du rap et du reggae», *Colloque Peut-on parler de musiques noires*, les 12 et 13 avril, Bordeaux, 2010, Actes à paraître dans la revue *Volume !*, ed. Mélanie Seteun.

Debruyne F. (2009) « «I Believe in Britney» : Petits arrangements avec le fantasme marketing de la réification », in POLI - *Politiques de l'image*, n°1, Paris.

Hennion, A., *La passion musicale, une sociologie de la médiation*, Métailié, 1993

Hennion, A., Maisonneuve, N., Gomart, E., «Figures de l'amateur : Formes, Objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui», *La documentation française*, Paris, 2000.

Latour, B., *La science en action*, La Découverte, Paris, 1989.

Pecqueux A. Roueff O. (dir.), *Ecologie sociale de l'oreille. Enquêtes sur l'expérience musicale*, Paris, Editions de l'EHESS, pp. 149-188.

Quéré, L., *Des miroirs équivoques : aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier/Babel, 1982.

Vandiedonck, D., *Qu'est ce qui fait tourner le disque classique ?*, PUS, Villeneuve d'Ascq, 1999.

LE NUMÉRIQUE PEUT-IL (VA-T-IL) SAUVER L'ÉDITION EN SCIENCES HUMAINES ?

► Caroline de Peyster¹, Jean-Marc Savoye²

Une situation critique

La production des écrits de la recherche française en sciences humaines repose traditionnellement sur le papier sous forme de livres ou de revues dont la fabrication et la commercialisation se fait le plus souvent en partenariat avec des éditeurs. A l'inverse des pays anglo-saxons, où se sont développées des presses universitaires prestigieuses (Oxford, Cambridge, MIT...) qui comportent des catalogues très riches et diversifiés dans des secteurs très pointus, on n'a pas assisté en France à l'émergence d'un marché du livre universitaire structuré et dynamique: les PUF³ arrivent en 42^e position avec un CA de 13 296 K€, les PUR en 118^e position avec un CA de 2 127 K€, les éditions du CNRS en 154^e position avec un CA de 1 196 K€. Un certain nombre d'autres éditeurs ont positionné une partie de leur catalogue en accueillant des ouvrages universitaires, mais sont de plus en plus réticents à publier des recherches qui ne sont pas signées par des auteurs qui ont acquis une grande notoriété. L'Harmattan a pu se développer de façon exponentielle dans ce contexte en récupérant beaucoup d'auteurs rejetés par les grands éditeurs traditionnels (position de 64^e éditeur avec un CA de 7 744 K€, et 1^{er} éditeur français pour le nombre de nouveautés publiés par an).

La situation des universitaires est donc critique : ils ont pour mission de diffuser les connaissances qu'ils contribuent à élaborer, écrire fait donc partie intégrante de leur travail, être publié est une nécessité vitale, être visible un atout considérable. Leur intérêt n'est pas économique, ils ne recherchent pas le profit, mais ils ont besoin de publier pour faire connaître leurs travaux, tant en France qu'à l'étranger. Or, force est de constater que la situation actuelle n'est pas favorable à la diffusion internationale de la recherche française en sciences humaines.

Des éditeurs hésitants

Les raisons pour lesquelles les grands éditeurs français sont de moins en moins intéressés par la production de ce type d'ouvrages sont assez simples :

1. Ancienne directrice de Tekhnè, la librairie de la communication, éditrice. cdepeyster@lepublieur.com

2. Éditeur, fondateur du Publieur et des Éditions des Quatre Chemins. jmsavoye@lepublieur.com

3. Cf. livre hebdo n° 794 du 23 octobre 2009 « Décryptage 200 éditeurs français » sur les chiffres d'affaire 2008.

- Les diffusions sont devenues trop restreintes et ne permettent plus de participer de façon significative à l'amortissement de leur outil de stockage et de distribution,
- Ces produits n'intéressent plus les libraires pour les mêmes raisons ,
- L'édition papier à grand tirage, à laquelle ils sont habitués, leur semble de moins en moins le bon support,
- Ils n'ont ni les moyens ni les outils pour faire une diffusion qui leur apparaît coûteuse et peu rentable, car il leur est difficile de repérer et de toucher les destinataires très disséminés de cette production hyper spécialisée.

A part l' Harmattan, les grands éditeurs ne conçoivent pas l'économie du livre comme une économie de « niches ».

Les bases de données lieu du marché

Qui est susceptible d'acheter la production des chercheurs et des laboratoires de recherche ? Ceux qui dans le monde la produisent, c'est-à-dire les « pairs ». La source est seule à connaître la cible et la cible peut devenir la source. C'est le propre de ces communautés scientifiques qui ont comme particularité d'être extraordinairement éclatées et hétérogènes : linguistiquement, géographiquement, en terme de structures de recherches, en termes générationnels, etc.

Dans la mesure où ils « sont » le marché, les bases de données qui les recensent sont le lieu de ce marché. Constituer la base de données des membres de cette communauté c'est créer son marché, la base de donnée étant à l'informatique ce que le chalandage et la carte de fidélité sont au commerce traditionnel. Et quand bien même la production viserait un public plus large il faudrait d'abord avoir séduit le noyau dur du domaine et donc la communauté dont nous parlons.

L'avenir prometteur du numérique

Une étude récente menée par le CNL (Centre National du Livre) sur les publics des livres numériques (mars 2010) montre que l'évolution vers la lecture numérique est inéluctable, même si le mouvement est moins brutal que celui qui a été constaté dans la musique, en raison de l'attachement à « l'objet livre » chez une grande partie des lecteurs qui ne sont pas tous des « technophiles ». Il n'en demeure pas moins que la communauté scientifique et professionnelle, qui constitue l'essentiel du lectorat qui nous intéresse,

travaille quotidiennement sur Internet où elle puise beaucoup de ses informations.

Les publications savantes et spécialisées doivent donc être traitées comme une catégorie à part par les éditeurs.

Le secteur des revues est mieux considéré : on peut constater qu'un certain nombre d'universités françaises mettent en ligne des versions numériques de leurs revues de recherche, mais surtout que des portails (Revue.org, Persée, Cairn, Inra, Inist, Cnrs...) permettent d'en recenser les articles et d'y avoir un accès plus ou moins libre .

Tout reste à imaginer pour le livre. Le support papier est-il encore pertinent et si oui, dans quelles conditions ? Que peut apporter le numérique ?

Le livre papier n'est pas mort, loin s'en faut, mais il faut imaginer une nouvelle stratégie éditoriale jouant sur la complémentarité du papier et du numérique :

- 1- Le livre papier reste un outil de travail efficace et confortable, mais dans le domaine de l'édition en sciences humaines, il faut de l'impression à la demande et des petits tirages.
- 2- Le fichier numérique qui sera mis sur Internet a plusieurs fonctions :
 - toucher les acheteurs d'e-books dans le monde entier en leur permettant d'économiser du temps (achat instantané) et de l'argent (prix du livre inférieur d'au moins 20% au papier, pas de frais de port),
 - constituer un produit d'appel pour la vente du livre papier pour ceux qui préfèrent travailler sur ce support, Internet leur ayant permis de repérer et de feuilleter cet ouvrage.
 - offrir la possibilité d'enrichir les contenus par des liens, des métadonnées, des images, des sons, de l'interactivité, ce qui apporte une valeur ajoutée au produit numérique.
 - enfin, permettre de faire revivre les ouvrages de fonds et de rééditer les ouvrages épuisés.

En ce sens, on peut dire que le numérique donne à la recherche les moyens d'une « mise en visibilité » des contenus et participe à la « médiatisation scientifique ».

S'affranchir d'un éditeur ?

Revenons maintenant à ceux qui produisent les écrits à savoir les sociétés savantes, les centres de recherche universitaires, les laboratoires, les chercheurs, les universitaires. Ont-ils réellement besoin du logo d'un éditeur pour valider leur production ? Doivent-ils céder leurs droits pour un produit qui devient la propriété de l'éditeur et qui pourra être mis au pilon si sa commercialisation s'avère décevante et surtout qui sera rarement réimprimé car les ventes auront été trop lentes ? Ne peut-on imaginer que la marque du laboratoire de la société savante ou que le nom de l'auteur soit suffisants pour assurer la crédibilité du contenu auprès de leur lectorat ?

Poser les questions sous cette forme c'est déjà y répondre en partie. Et si la révolution numérique qui affecte tant la production des contenus que leur distribution sonnait l'heure pour les sociétés savantes et les laboratoires de leur liberté en s'affranchissant des contraintes d'un éditeur tiers, des contraintes de fabrication et de logistique ? Si le moment était venu pour ces structures d'assurer directement, sous leur seul nom, la production de leurs membres, mettant en lumière leur existence même et la valeur de leur travail ? Cette nouvelle donne ouvre des voies non explorées et permet d'imaginer une production ciblée, sur laquelle les auteurs conserveraient l'intégralité des droits, auraient le dernier mot en ce qui concerne les contenus, et qui, grâce au numérique, serait en permanence disponible. C'est de cela dont il est urgent de prendre la mesure afin de faire de la révolution numérique un atout et une force au service de la recherche et de la production éditoriale scientifique.

Une diffusion accrue

Mettre en ligne des fichiers numériques bien indexés sur Internet représente le premier volet de valorisation du travail scientifique. Le deuxième volet, complémentaire et tout aussi important, est de le faire savoir aux communautés intéressées. C'est ici que l'on prend conscience du rôle fondamental des bases de données, à la fois pour le marketing Internet et pour l'animation de communautés de « pairs ».

C'est en prenant en compte l'ensemble de ces données que les éditeurs arriveront à proposer à la communauté des sciences

humaines une nouvelle forme d'édition plus moderne, plus ouverte et plus efficace, qui peut certes remettre en partie en cause la chaîne de valeur actuelle du livre, mais qui permettra de répondre tant aux attentes des universitaires (producteurs et lecteurs de textes) qu'à celle des éditeurs à la recherche d'un nouveau modèle économique.

Une étude récente⁴ (avril 2010) réalisée par le MOTif (Observatoire pour le livre et l'écrit en Ile de France) qui analyse les coûts de production et de distribution d'un livre numérique montre que ces coûts ne sont pas insurmontables lorsqu'il s'agit de nouveautés et qu'ils s'amortissent sur des petites quantités.

Une solution incontournable

Le numérique constitue bien la solution éditoriale incontournable pour l'avenir et il change complètement la donne. L'éditeur, ou celui qui assure la publication, est désormais en charge d'un contenu dont le support de diffusion sera, selon le cas, le papier, l'écran de l'ordinateur, le téléphone portable ou le lecteur de e-book. Il pourra utiliser le réseau des libraires pour un certain nombre d'ouvrages, d'autres fois il lui faudra miser sur l'outil numérique. Dans d'autres cas, il devra jumeler l'un et l'autre, à la condition toutefois que le numérique ne soit pas le clone du papier comme il l'est trop souvent aujourd'hui.

L'auteur a tout à gagner de cette évolution, car elle lui ouvre des possibilités de contacts avec son lectorat. Il pourra alors construire autour de son œuvre, en collaboration avec son éditeur, tout un réseau d'interconnexions, de référencements, de ramifications qui devraient rendre impossible la méconnaissance de son travail par la communauté des lecteurs auxquels il s'adresse à travers le monde.

4. « Le coût d'un livre numérique » par Hervé Bienvault, MOTif, Avril 2010.

POURQUOI ÉVALUER LA COLLABORATION FRANCO-BRÉSILIENNE DANS LE DOMAINE DE LA COMMUNICATION ? (1957-2007)

► José Marques de Melo¹

Un demi-siècle de coopération franco-brésilienne dans le domaine des sciences de la communication s'est écoulé. Il est donc indispensable de mesurer les profits et les pertes, de part et d'autre, afin de favoriser les futures collaborations.

Les idées présentées dans ce texte ont pour objectif de servir de point de départ « généalogique » et de guide « archéologique » permettant de conduire une recherche comparative. En effet, les résultats de ce travail favoriseront la coopération entre la France et le Brésil dans le domaine académique, et encourageront la bilatéralité comme cela a été envisagé lors du colloque France-Brésil, réalisé dans le cadre du congrès de la Société Brésilienne d'Études Interdisciplinaires en Communication (l'INTERCOM), à Curitiba, Brésil (septembre 2009).

Les précurseurs

Les relations culturelles entre le Brésil et la France remontent à la période coloniale. Les colonisateurs français, tout en défiant la tutelle lusitaine sous le territoire brésilien et avec l'aide des tribus indigènes, ont occupé des espaces stratégiques du littoral, de façon à laisser des empreintes indélébiles dans le paysage et dans l'imaginaire des états du Maranhão, de Alagoas et de Rio de Janeiro (Moreira Neto, 2009).

Toutefois, c'est durant le cycle napoléonien que les flux intellectuels s'intensifient avec la présence des exilés français dans la cour *fluminense*², ainsi qu'à travers l'importation déclarée des idées françaises et même de la « figure » éducationnelle « du pays ennemi », une initiative du prince régent D.João VI (Cunha, 2006, p.80). Au XIX^e siècle, la France est devenue « une référence culturelle pour tous les pays de l'Amérique Latine. » (Ortiz, 1991, p.8)

Cependant, le flux d'idées dans le sens inverse commence seulement à partir du deuxième royaume brésilien (1840-1889), à

1. Directeur titulaire de la chaire Unesco/UMESP de Communication (Traduction N. D'Almeida, A.C Peliz). Bibliographie à la demande nicole.d'almeida@paris-sorbonne.fr

2. Vivant à Rio de Janeiro.

travers l'action des grands intellectuels brésiliens dans les cercles culturels français, principalement dans le domaine des arts visuels. (D'Horta, 2006, p.493)

En ce qui concerne l'éducation universitaire, l'influence française s'est réalisée d'une façon notable à travers l'importation du modèle pédagogique des instituts polytechniques qui ont précédé la création des universités brésiliennes. (Cury, 2006)

La collaboration française a été décisive en 1930 quand, finalement, le Brésil institutionnalise l'université en tant qu'espace adéquat pour former les élites. Antonio Cândido n'hésite pas à reconnaître les professeurs français comme « agents de notre autonomie mentale ». (Cândido, 2006, p.17)

Il reste très peu d'indices communicationnels de la mission qui a participé du projet innovateur de l'Université du District Fédéral³ de Rio de Janeiro. (Marinière, 2006). Un indicé évident mais implicite est l'option faite par Costa Rego, premier directeur d'une chaire de Journalisme au Brésil, qui a préféré l'humanisme français au pragmatisme anglo-américain comme stratégie pédagogique pour former les futurs professionnels de la presse.

Cependant, il y a des indicateurs manifestes de la participation française dans la mission qui a collaboré à l'implantation de l'Université de São Paulo. En effet, les scientifiques français qui ont vécu en territoire bandeirante ont converti le Brésil en laboratoire d'observation systématique. Ils ont nourri, avec nos images et représentations, leurs thèses innovatrices. L'exemple le plus important est celui de l'anthropologue Claude Levi-Strauss (1936, 1945, 1948, 1949, 1955, 1967) qui a construit sa théorie structurale de la communication en ayant comme base l'observation empirique des « structures élémentaires de la parenté » dans les sociétés autochtones des réserves écologiques nationales. C'est à lui aussi que revient le mérite d'avoir exploité au Brésil l'anthropologie médiatique, en relatant dans un article digne d'anthologie, le traitement fait par la presse française de l'épisode qu'il a appelé « le Père Noël supplicié », à savoir les conflits culturels qui ont eu lieu dans la France de l'après-guerre (Marques de Melo, 1971), quand les symboles de consommation américains, à l'issue du Plan Marshall, pénètrent dans le tissu social de ce pays méditerranéen.

3. Avec le passage de la capitale vers Brasília en 1960, l'université va s'appeler Université de l'État de la Guanabara et, actuellement, Université de l'État de Rio de Janeiro.

Le travail du sociologue Roger Bastide (1947, 1971, 1972) mérite aussi l'attention. Il a étudié les phénomènes typiques de la culture brésilienne dans sa physionomie de l'après-guerre. Il a observé les manifestations typiquement folkloriques-communicationnelles, implicites dans les rites de passage et dans les fêtes populaires, ainsi que les manifestations explicites dans les expressions folkloriques-médiatiques qui dénotent la présence des Noirs dans les journaux et dans les livres.

Plus récemment, l'action de Raymond Cantel (1972, 1989, 1993) a conquis une nouvelle notoriété. Il a étudié la littérature de cordel et a pleinement récupéré les connexions historiques entre les anciens ménestrels méditerranéens et les nouveaux troubadours du nord-est du Brésil.

Pionniers et avant-gardistes

L'intensité des flux interactifs entre la France et le Brésil diminue pendant la seconde guerre mondiale. Principalement à cause de la « politique de bon voisinage » impulsée par les Etats-Unis, dans l'objectif de conquérir l'adhésion du Brésil, mobilisant la projection des valeurs culturelles brésiliennes dans la scène yankee (Tota, 2000).

Carmen Miranda devient un symbole de cette inversion des attentes dans le domaine culturel. Mais le phénomène s'est renforcé à travers la valorisation des intellectuels brésiliens dans les universités nord-américaines.

Un exemple de cette nouvelle diplomatie dans le champ de la communication est l'actuation de Danton Jobim, professeur titulaire de la chaire de journalisme de l'Université du Brésil, qui donnait des cours et publiait dans des journaux aux Etats-Unis. Cette posture a créé l'idée de réciprocité des rapports interculturels, et a facilité naturellement l'assimilation des modèles nord-américains par la presse brésilienne. Ce fait a marqué le déclin de l'hégémonie française au Brésil.

Une telle situation a conduit la diplomatie française à modifier son style impérial de relations culturelles, marqué par l'exportation unilatérale d'idées et de produits.

Symptomatiquement, cette mutation stratégique converge sur la figure emblématique de Danton Jobim, le premier scholar brésilien invité à visiter la France en tant que professeur et chercheur. Le directeur du *Diário Carioca* a non seulement donné des cours à la Sorbonne, mais il a aussi publié en France son ouvrage *Introduction au Journalisme Contemporain* (Paris, Nizet, 1957).

Cette même année, circulait à Paris l'ouvrage d'un autre brésilien, Paulo Emilio Salles Gomes, qui avait vécu en France dans les années 30 comme exilé politique, et se dédiait alors à l'étude du cinéma. Son livre *Jean Vigo* (Paris, Seuil, 1957) a été salué par le cinéaste André Bazin, figure intellectuelle de la nouvelle vague, dans un article du journal *France-Observateur*, et considéré comme un chef d'œuvre exemplaire, marqué par la richesse de détail et par l'érudition.

Jacques Kayser, le plus important académicien français de sa génération, a écrit la préface du livre de Danton Jobim, ouvrage qui à son tour a été reconnu, fait qui ouvre une nouvelle période dans les relations franco-brésiliennes dans le domaine communicationnel.

Cette stratégie a eu une répercussion favorable dans la diffusion de la pensée française au Brésil, dans une conjoncture qui voyait augmenter la présence croissante d'idées nord-américaines. Un grand nombre d'ouvrages introductifs aux connaissances du champ de la communication ont circulé à cette époque au Brésil sur le cinéma (Georges Sadoul, 1951, 1952, 1963 ; Henri Angel, 1972 ; Marcel Martin, 1963 ; Guy Hennebelle, 1978), sur la presse (Pierre Denoyer, 1957 ; Bernard Voyenne, 1971), sur l'opinion publique (Gustave Le Bon, 1956, Alfred Sauvy, 1959 ; Maurice Duverger, 1973 ; Gabriel Tarde, 1992), sur la publicité (Robert Leduc, 1972, 1973 et David Victoroff, 1972), la propagande (Jean-Marie Domenach, 1963, Serge Tchakhotine, 1967), le journalisme (Fernand Terrou, 1964, Jean-Louis Servan Schreiber, 1974, Philippe Gaillard, 1974) et sur le système médiatique (B. Burbage, 1973 ; Nadine Toussaint, 1979).

La tendance à valoriser en retour la production intellectuelle brésilienne persistait, tout spécialement en tant que forme de solidarité envers les persécutés de la dictature militaire qui s'est

instaurée au Brésil en 1964 (Adghirni, 2006, p. 438). Cela a été démontré par la publication de l'ouvrage de José Freitas Nobre *Le droit de réponse et la nouvelle technique de l'information* (Paris, Nouvelles Editions Latines, 1973).

Toutefois, cette attitude a été peu à peu amortie par le côté nouveau qui a stigmatisé l'avant-garde brésilienne, atterrée, certainement, par l'intensification de la répression du gouvernement militaire sur les universités.

Exportateurs et importateurs

Pendant les dernières décennies du XXe siècle, le Brésil a été réduit au rôle d'importateur des idées concernant la culture de masse.

Tout d'abord le cycle s'est développé par la reconnaissance de cette pensée par l'académie (Etienne Gilson, 1970 ; Pierre Guiraud, 1973 ; Gilles Amado & André Guittet, 1978 ; René Berger, 1978 ; Alain Bourdin, 1979 ; André Helbo, 1980) et par la légitimation de ces connaissances par l'université (Pierre Albert & Fernand Terrou, 1990 ; Pierre Albert & J. Tudesq, 1981).

Ensuite il prit forme à travers les contributions d'une génération aux différentes facettes et dont les idées deviennent, peu à peu, dominantes : Edgar Morin (1967, 1970, 1975, 1977, 1980, 1983, 1984, 1986, 1987, 1995, 1998, 2002, 2009) ; Abraham Moles (1969, 1971, 1972, 1973, 1974) ; Joffre Dumazedier (1974, 1977, 1979, 1980) ; Roland Barthes (1970, 1971, 1972, 1975, 1977, 1979, 1980, 2005) et Pierre Bourdieu (1979, 1989, 1996, 2005).

L'apogée de ce processus se fait dans les années 70, quand la maison d'édition Vozes a publié une série de collections de textes d'auteurs de la revue *Communications*. Publié par le CECMAS – Centre d'études de la communication de masse, fondé par Georges Friedman (1973, 1974), de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de l'Université de Paris, la revue est publiée par les éditions du Seuil. La collection, qui a été dirigée par Antonio Sergio Mendonça, diffuse dans tout le territoire brésilien les idées novatrices des jeunes penseurs comme Violette Morin, 1967, 1971 ; Tzvetan Todorov, 1971 ; Julia Kristeva, 1971 ; Jean Baudrillard, 1972, 1973, 1997, 2002 ; Christian Metz, 1973 ; Georges Peninou, 1974 ; Claude Bremond, 1975, etc.

En ce moment, l'avant-garde, qui institutionnalise les sciences de l'information et de la communication en France, commence à émerger (Robert Escarpit, 1975, 1982 ; Anne-Marie Lulan, 1976 ; Armand Mattelart, 1976, 1977, 1978, 1987, 1989, 1994, 2000,a,b, 2003, 2005 ; Regis Debray, 1993, 1994a,b, 1995 ; Daniel Bounoux, 1994, 1999 ; Bernard Miège, 2001). Ensuite, des chercheurs issus de l'académie font leur apparition dans la sphère publique : Yves Mamou, 1992 ; Lucien Sfez, 1994 ; Michel de Certeau, 1995 ; Serge Halimi, 1998 ; Roger Chartier, 2000, 2002, 2004 ; Erik Neveu, 2006 ; Ignacio Ramonet, 1999 ; Pierre Fayard, 2006). Dans cet ensemble, nous pouvons inclure aussi les chercheurs intéressés par la communication appliquée, par exemple : Jacques Corraze, 1982 ; Jean-Noel Kapferer, 1987 ; Claude Julien, 1992.

La dernière vague est représentée par deux chercheurs légitimés par ses pairs et/ou soutenus par les agences publiques de soutien à la recherche scientifique comme Dominique Wolton, (1996, 1999, 2006) et Pierre Levy (1992, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2003), fréquemment invités à donner des conférences dans différents endroits du territoire brésilien.

Signes de changement

Cependant, il est nécessaire d'observer que les institutions françaises, harcelées par l'intensification du processus de globalisation, dont la prévalence anglophone est manifeste, esquissent une politique de « bonne camaraderie », certainement soucieuse de la préservation des espaces où leur influence continue à être valorisée. Une des stratégies est la réalisation des événements biannuels, actualisant le dialogue avec des pays amis et promouvant les activités culturelles sur le dit pays aux institutions françaises. Réciproquement, la France devient l'objet d'une programmation identique l'année suivante. L'évaluation de l' « année du Brésil en France » en 2005 semble avoir eu des répercussions sur le thème de la « tolérance raciale », thème et dilemme actuel que la France aborde sur un mode traumatique, l'expérience de « miscibilité brésilienne » pouvant servir d'exemple (Barros, 2006, p. 102).

Sans doute, la Mission Lang a joué un rôle décisif dans ce changement (Marques de Melo, 2009). Le Brésil a séduit, intellectuellement, des penseurs comme Michel de Certeau et Armand Mattelart qui ici ont trouvé leurs inspirations pour leurs recherches et réflexions. Mattelart a été impressionné par notre créativité

technologique dans l'espace audiovisuel (Ramos, 2006, p.446) et de Certeau a été inspiré par la dynamique de notre culture populaire, faisant face au « défi de la communication » (Josgrilberg, 2005, p. 44).

Ce changement apparaît aussi dans des projets comme « Frontières en mouvement », qui a suscité un dossier dédié à notre retour à la démocratie, phénomène analysé dans une perspective communicationnelle et auquel a été consacré un numéro double de la revue *Hermès* (n.8/9, 1991). Cette initiative, coordonnée par Dominique Wolton, a mobilisé des figures emblématiques de notre communauté de chercheurs comme Fátima Jordão, Carlos Alberto Messeder Pereira, Maria Luisa Belloni, entre autres.

Cette inversion des attentes commence à la fin des années 80, quand Armand et Michelle Mattelart dévoilent la singularité de la « telenovela » brésilienne aux intellectuels français avec la publication de l'ouvrage *Le carnaval des images* (Paris, La documentation française, 1987). Il s'agit d'une tendance qui prend de l'importance avec le changement d'attitude des intellectuels brésiliens présents dans les universités parisiennes. En faisant une démonstration d'estime de soi nationale, ils revisitent l'image pittoresque du Brésil, stigmatisée comme « terre de contrastes » (Bastide) ou « tristes tropiques » (Levi-Strauss), projetant sa vraie dimension, si bien captée par Edgar Morin et qui nous caractérise comme « le pays de la complexité ».

Le protagoniste principal de cette inversion est, sans doute, Jurmir Machado da Silva, auteur de l'ouvrage *Le Brésil, pays du présent* (Paris, Desclée de Brouwer, 1999). Qualifié par Edgar Morin comme un ouvrage de « premier plan », cette version révisée de la thèse de doctorat soutenue à la Sorbonne Paris V, par un « chercheur sérieux, capable de produire des analyses sociologiques pleines de sensibilité et de pertinence », en offrant une « interprétation non-conformiste », sous le signe de la « compréhension et de l'explication ».

Depuis 1992 l'alliance SFISC-INTERCOM cherche à institutionnaliser ce processus coopératif. Ses principaux instruments sont les colloques binationaux de sciences de la communication et leurs mémoires respectives. A l'heure d'aujourd'hui, neuf réunions ont

été organisées. Ces rendez-vous ont été alimentés par des publications grâce à la coordination de Kunsch & Lefebvre, Paris, 1994; Bolaño, Aracaju/São Paulo, 1999; Lopes, Frau-Meigs & Santos, Recife/São Paulo, 2000.

Le bilan fait par Luis Busatto pendant le IX Colloque Brésil-France, reconnaît l'inégalité des échanges réalisés jusqu'à présent. Cela se traduit par le privilège usufuit des intellectuels francophones, invités à donner des conférences inaugurales dans des congrès brésiliens de sciences de la communication – Mattelart, São Paulo, 1981; Miége, Aracaju, 1995; Debray, Recife, 1998; Wolton, Curitiba, 2009 – sans aucune contrepartie du côté français.

Conscients de cette situation, des chercheurs brésiliens et français ont dialogué à Curitiba sur cette nécessité de transposer ce déséquilibre cognitif, en mettant en œuvre des stratégies régies par la réciprocité académique. De cette compréhension organique s'est formé un consensus sur la nécessité de faire un inventaire des connaissances existantes dans les deux pays concernant les phénomènes communicationnels dans la conjoncture de la guerre froide (1957-2007).

Inventaire comparatif

Pour réussir un tel objectif, il est indispensable de former un réseau de recherche avec des chercheurs et des institutions des deux pays, afin de répertorier les sources existantes concernant les processus communicationnels, dans leurs dimensions médiatiques et médiationnelles, avec l'intention d'analyser de façon critique les flux d'idées entre les deux pays, dans les domaines théorique-méthodologique et empirique-pragmatique.

De cette façon, les incursions préliminaires doivent être concentrées dans les espaces historiquement marqués par l'échange entre le Brésil et la France. Dans le cas français, nous suggérons que la recherche des données soit réalisée à Paris (en incluant l'Institut Français de la Presse et le l'ancien Centre d'études de communication de masse, les centres de documentation de l'UNESCO et du CNRS), à Bordeaux (territoire où Escarpit a travaillé en tant que diffuseur des embryonnaires sciences de la communication et de l'information), à Poitiers, Lyon, Rennes et Grenoble (où un nombre important d'étudiants brésiliens ont développé leurs recherches).

Dans le cas brésilien, les recherches peuvent être réalisées à São Paulo, Rio de Janeiro, Brasília, Porto Alegre, Salvador et Recife. Les universités et les instituts culturels de ces villes ont accumulé des documents sur le travail d'intellectuels français sur le territoire brésilien. Ces universités et centres ont aussi donné une impulsion à des chercheurs et professionnels brésiliens afin d'étudier en France.

L'étape initiale de l'étude doit être orientée vers l'identification, le registre et la récolte des documents sur le sujet – thèses, ouvrages, dossiers, monographies, articles et d'autres matériels –, en esquissant de façon holistique leur physionomie et en suggérant une taxonomie.

L'étape intermédiaire sera l'élaboration des analyses critiques des tendances observées dans chaque pays et des évidences repérées lors de l'étude comparative, dans le temps et dans l'espace.

L'étape finale consistera à produire des monographies éclairantes sur les sujets emblématiques, les objets relevant et les résultats pouvant être utilisés comme base pour de futures actions de coopération entre les deux communautés de chercheurs.

Chaque équipe nationale doit avoir sa propre dynamique opérationnelle, cependant le protocole de recherche doit être nécessairement commun aux deux groupes, condition indispensable aux exercices comparatifs qui sont au centre du projet.

En ce qui concerne la période de réalisation, nous proposons que le projet ait une durée de trois ans - 2010/2012 -, une année restant réservée à chacune des différentes étapes. Il est souhaitable que les résultats partiels soient mutualisés et évalués réciproquement.

Les objectifs préliminaires consistent à rechercher les réponses à deux questions :

a) Quelles sont les connaissances des français sur les processus communicationnels brésiliens et vice-versa, quelles sont les connaissances des brésiliens sur les processus français, à partir des évidences trouvées dans la littérature disponible dans les livres, journaux, thèses, monographies et autres ?

b) De quelle façon chaque pays a influencé l'autre en ce qui concerne les modes de production et circulation des biens culturels transformés par les médias, et comment la recherche des nouvelles générations peut contribuer à l'assimilation des modèles communicationnels et des formats de contenus hégémoniques pour chacune des sociétés nationales ?

En partant des tendances observées comparativement, il sera possible d'élaborer un programme coopératif, à moyen et long terme, en incluant des échanges d'étudiants et professeurs ainsi qu'en définissant des projets de recherche capables de faire avancer les connaissances dans le domaine des sciences franco-brésiliennes de la communication et de l'information.

UN ATELIER DE TRAVAIL NOMMÉ LILITH¹

- ▶ Béatrice Vacher²
- ▶ Anne-France Kogan de St Laurent³
- ▶ Isabelle Le Bis⁴
- ▶ Yanita Andonova⁵

Nous vous le présentons chacune à notre tour...

Lilith, la recherche en causant...

Dimanche 31 octobre 2010, nous venons de passer à l'heure d'hiver. Autour de moi on prévoyait de dormir une heure de plus. C'est en effet ce que je constate ce matin ; à 8 heures, le calme règne. Je crois pourtant que je ne suis pas la seule chercheur(e) à en profiter pour lire et écrire. Une heure de gagnée, c'est une aubaine dans notre métier trépidant. Les « civils » ont du mal à imaginer que l'enseignant chercheur soit submergé. Ils ne comprennent pas forcément que nous ayons une triple mission, de recherche, d'enseignement et d'encadrement administratif, chacune prenante. Les deux dernières ont la particularité de se faire sous forte contrainte : délicat de rater un cours ou de mal organiser ceux dont on a la responsabilité (salles, horaires, enseignants, etc.). Une grande partie de la recherche se fait alors au moment des congés pour reprendre ses notes de terrains, lire des ouvrages scientifiques, rédiger des fiches de lectures, un article ou un ouvrage et... préparer la réunion de l'atelier de travail « Lilith ».

Ce que je fais aujourd'hui en lisant un texte qu'Anne-France soumet à notre critique. C'est un chapitre de son HDR qui s'inspire d'un ouvrage que nous avons commenté lors de la dernière séance. Tous les deux mois, nous sommes entre cinq et huit à nous réunir pour partager nos lectures, nos expériences et nos écritures. Rien ne nous y oblige si ce n'est notre désir commun d'échanger, notre soif de savoir et notre plaisir de nous retrouver. Ce manque d'institutionnalisation explique peut-être notre faible nombre autant que la qualité de nos « causeries ». En effet, depuis trois ans environ, nous attendons avec bonheur nos séances bimestrielles même si cela suppose un travail supplémentaire comme celui de rédiger une note de lecture pour les autres et non seulement pour soi, de lire l'article du collègue qui est encore

1. Créé en 2007 par Alain Van Cuyck et Béatrice Vacher sous l'intitulé « sujets et organisations ».

2. MICA.
beatricevacher@gmail.com

3. Ecole des Mines de Nantes, LEMNA,
anne-france.kogan@mines-nantes.fr

4. Archiviste Paléographe
isabelle.lebis@orange.fr

5. Université de Paris 13, LABSIC,
yanita.andonova@gmail.com

loin d'être fini pour participer à son amélioration, de mettre au propre les notes prises en séance pour garder une petite trace de nos avancées, etc.

Lilith ne regroupe pas seulement des enseignants chercheurs « officiels ». Nous sommes aussi en disponibilité (travail sans solde), chef d'entreprise curieux, thésard devenu cadre, chercheur du CNRS. Nous ne sommes pas tous issus de la discipline info-com même si ce qui nous rassemble est la réflexion autour de l'information et de la communication, des formes organisationnelles et des TIC, thèmes fort du groupe Org&Co de la SFSIC dans lequel nous avons inscrit notre atelier à son démarrage en 2007. A cette époque, nous proposons de réfléchir sur le thème « Sujets et Organisations » que nous avons réorienté sur Lilith en 2009 pour mettre l'accent sur l'individu au travail et nous y intéresser sous l'angle de sa visibilité-invisibilité à travers l'histoire. Après 2011, nous ferons un bilan pour faire évoluer notre problématique.

Qu'avons-nous produit jusqu'à présent ? Une connivence et une confiance qui nous permet de soumettre nos brouillons à nos critiques respectives et de consacrer chacun du temps aux autres. Des articles publiés. Des communications présentées. Cela, au gré de ce que chacun souhaite faire. Lilith est pour nous un rendez-vous qui rythme la recherche, une contrainte forte malgré le manque d'institutionnalisation. Cela suppose toutefois une coordination que j'assume encore en grande partie et que je souhaiterais partager un peu plus. Une organisation tournante que nous commençons à mettre en place petit à petit. Au début 2010 par exemple, nous avons présenté un état d'avancement de nos activités au groupe Org&Co et je pensais arrêter l'atelier Lilith. Mes collègues m'ont incitée à continuer en proposant de nous consacrer à ce thème de Lilith. Ils et elles sont toujours présent(e)s, joué(e)s, plein(e)s d'entrain pour apporter textes et idées. Nous « causons » en riant sérieusement et nous sommes persuadé(e)s que c'est une condition indispensable pour que survivent "nos" recherches.

Béatrice Vacher

Lilith serait l'anagramme de « L'étude de l'Invisibilité-visibilité de l'Individu à Travers l'Histoire » mais nous avons décidé de ne plus chercher à trouver un sens à ce titre car nous l'aimons comme tel d'autant que le mythe de Lilith est très attachant (un peu comme la Mètis des grecs).

Qu'est-ce qu'on fabrique au sein de Lilith ?

Comme dans de nombreux séminaires, je dirais que nous avons commencé par apprendre à nous connaître et mieux comprendre les recherches de chacun d'entre nous. Nous avons donc individuellement présenté nos travaux qui ont été discutés par deux rapporteurs. Les notes de ces échanges sont ensuite mises à disposition du groupe sur un espace numérique. Rien de bien original, mais un format qui a fait ses preuves. Au départ, Béatrice et Alain avaient intitulé cet atelier « Sujets et organisations ». Aujourd'hui, ce thème n'est plus central, mais il a eu le mérite de nous obliger à mieux définir ces deux notions et donc à nous positionner d'un point de vue méthodologique, autrement dit à décrire les lunettes que nous avons sur le nez, pas si simple ! Car, si la majorité d'entre nous est en SIC, cela ne veut pas dire pour autant que nous mobilisons les mêmes travaux, que nous utilisons les mêmes méthodes et que nous nous posons les mêmes questions ! Ce qui nous réunit, c'est une interrogation sur les évolutions de la sphère professionnelle dans une perspective communicationnelle et informationnelle. Mais cela reste bien large ! Néanmoins cette ouverture nous a permis d'identifier de nouveaux chemins à explorer. Cela s'est traduit le plus souvent par la lecture commune d'ouvrages, dont les comptes-rendus sont écrits et discutés lors de nos rencontres. Ces séminaires sont aussi l'occasion de présenter un article ou une communication en cours, d'en initier de nouveaux à deux plumes. Avec le temps, la connaissance de plus en plus fine des travaux et des parcours des uns et des autres permet d'aller plus vite à l'essentiel et d'aider à produire et présenter nos réflexions.

Au bout de trois ans, avec ceux qui ont réussi à passer le cap de mieux se connaître sans trop bien savoir où on allait, ceux qui ont apprécié le travail réalisé et ont réalisé un travail pour cet atelier, ceux qui ont aimé les idées qui fusent, la liberté de ton, les échanges où se mêlent nos difficultés professionnelles et cette envie de questionner, ceux qui ont accepté de ne pas y trouver

une reconnaissance professionnelle, avec ceux-là, je partage le vrai plaisir de la dispute intellectuelle, celle qui nous pousse dans nos retranchements et nous oblige à avancer. Et, chaque fois que je retourne dans mon institution, je me dis que ce lieu est précieux, car nous avons réussi à construire un espace où la critique scientifique se fonde dans celui d'une entraide amicale.

Anne-France Kogan

Un ban pour Lilith

Depuis trois ans, chacun brave contraintes professionnelles et administratives, temps raccourci, grèves et enfants grincheux pour participer le plus régulièrement possible à un atelier où l'on aborde les choses différemment. Certes, il y est question de communication et d'organisation, d'individu au travail, de TIC et de SIC. Il y est aussi question de sociologie, d'ethnologie, de gestion, d'histoire. Mais il s'y pratique surtout un effort réel pour s'entendre sur les mots, un effort d'empathie avec des approches qui ne nous sont pas spontanément familières, un effort qui transcende les disciplines et dont le merveilleux permet à chacun d'apporter sa touche d'exotisme. Je trouve ainsi dans cet atelier une partie de ce qui m'a manqué dans d'autres groupes de travail : une manière d'enrichir nos approches respectives plutôt que de les enfermer dans un champ disciplinaire en les considérant comme incompatibles avec celles des autres. Je retrouve là l'esprit de Marc Bloch et de Lucien Febvre dont les lectures ont bercé mes premières années d'histoire : un discours, certes, mais un discours frotté à celui des autres disciplines tout autant que confronté aux sources ou au terrain.

Pour moi qui suis désormais sur les frontières (frontières entre deux métiers, entre l'histoire et les SIC, entre les archives et les bibliothèques, entre l'enseignement et l'exercice professionnel, entre la recherche et la mise en œuvre), Lilith est un espace de ressourcement. Un endroit où le flux des échanges est dans un relatif équilibre : ma pratique professionnelle en vit, j'y apporte des repères historiques. Alors oui, cet aspect informel est productif, non pas dans l'immédiateté qui s'impose à chacun de nous chaque jour, mais dans un temps un peu plus long, qui permet des maturations plus lentes et l'illumination créative. En ce sens, Lilith est un vrai atelier de recherche, déconnecté des impératifs de résultat et de productivité. Il est essentiel à notre respiration intellectuelle et ses fruits commencent à arriver à maturité.

Il va sans dire que ce groupe, qui se situe hors des contraintes institutionnelles, ne fonctionnerait pas si nous n'y avions trouvé chacune une forme de bienveillance amicale : l'enjeu intellectuel et la liberté de ton à eux seuls n'ont pas fait Lilith. Je fais miens les mots de Béatrice (connivence et confiance) et d'Anne-France (entraide amicale) : notre aventure s'en nourrit.

Isabelle Le Bis

Un temps de répit, du terrain et une grande liberté...

Pour moi Lilith est un break, une escale, un temps de répit, une trêve bienfaisante, un entre-temps stimulant dans une course quotidienne effrénée. J'ai donc envie de vous conter cela.

Cet espace de recherche suspendu au-delà des frontières scientifiques disciplinaires s'appuie tout d'abord sur l'estime, notion clé que nous avons d'ailleurs amplement travaillée dans l'atelier. Celle que nous avons les uns pour les autres, de ce que nous sommes (enseignants, chercheurs, cadres, entrepreneurs, parents, bénévoles) et de ce que nous deviendrons peut-être ; un respect partagé. C'est aussi un regard curieux, un intérêt mutuel pour ce qui nous unit - le plaisir de lire et écrire - et pour ce qui nous différencie - nos disciplines de rattachement. Les SIC restent la toile de fond, avec des références que nous partageons, des thèses que nous assumons (et parfois réfutations), des collègues que nous apprécions, des lieux de rencontre que nous attendons, etc.

La force de Lilith c'est aussi de s'appuyer sur des terrains : entreprises, collectivités, associations, réseaux de santé et j'en oublie... que chacun apporte, observe, analyse à sa manière et selon ses domaines de prédilection. Puis nous les interrogeons ensemble et là souvent éclosent des idées. Des idées fortuites, des hypothèses inattendues, des notions enfouies ou méconnues, des auteurs à découvrir ou à redécouvrir.

J'attends toujours avec impatience nos réunions bimestrielles, non seulement pour le plaisir de nous retrouver, pour le bonheur de partager, mais aussi parce que ce groupe de recherche sans contraintes institutionnelles et sans tabous nous offre l'espace d'une totale liberté d'esprit.

Yanita Andonova

LA COOPÉRATION FRANCO-BRÉSILIENNE EN SIC

► Nicole D'Almeida¹

► Michel Durampart²

Les échanges entre le Brésil et la France sont, comme le rappelle dans son article J. Marques de Melo, anciens et discontinus. Noués durant la période coloniale, ils ont ouvert outre atlantique un choix résolu envers la pensée critique et l'humanisme, choix qui est régulièrement, et notamment après la seconde guerre mondiale, entré en tension avec le pragmatisme américain qui représente un autre courant puissant implanté au Brésil. Le dialogue et la coopération entre les deux pays dans le domaine des sciences humaines et sociales sont avérés, marqués par un travail d'importation et d'exportation dans lequel la thématique de la dynamique culturelle occupe une place de choix. Les relations dans le domaine de la communication s'inscrivent dans ce creuset et depuis 1992 sont marquées par le rapprochement de deux institutions porteuses de la discipline : Intercom et la SFSIC qui ont, à plusieurs reprises, organisé des colloques binationaux assortis de publications, pour la plupart effectuées du côté brésilien.

Au cours des deux dernières années, les échanges entre ces deux associations se sont concrétisés à deux occasions : l'organisation par Intercom d'une journée franco-brésilienne ouvrant le congrès brésilien de Curitiba (septembre 2009) dont l'invité d'honneur était Dominique Wolton, et l'invitation lancée en retour par la SFSIC à participer au congrès de Dijon (juin 2010).

Dix chercheurs français se sont rendus à Curitiba (citons parmi eux M. Durampart, B. Cabedoche, S. Proutheau, C. Larrazet) et ont exposé à un public constitué d'une cinquantaine de personnes un certain nombre de travaux liés à leur champ d'investigation et mobilisant des recherches menées en France dans le domaine des médias, des organisations, des industries culturelles et de la place de la communication dans la mondialisation.

En juin 2010, une équipe de chercheurs brésiliens a répondu à l'invitation conjointe de l'ISCC et de la SFSIC. Soutenue par l'AUF qui a contribué au déplacement de plusieurs collègues, cette rencontre avait pour but de présenter une analyse comparative et spécifique des travaux menés au Brésil et en France dans différents domaines : médias, TIC, interculturalité, problématiques sociales et politiques,

1. CELSA,GRIPIC. Bibliographie à la demande nicole.dalmeida@paris-sorbonne.fr

2. Université du Sud Toulon Var, I3M. Bibliographie à la demande michel.durampart@iscc-cnrs.fr

interdisciplinarité et positionnement épistémologique en sciences de la communication de part et d'autre de l'Atlantique. Il s'agissait aussi de favoriser des rencontres et des regards croisés impliquant une lecture culturelle, linguistique, et civilisationnelle des travaux de recherche présentés. Au cours de deux journées, l'une menée à l'ISCC, l'autre au congrès de Dijon, se sont succédés des communications, des présentations et échanges de points de vue.

L'action et la présence de passeurs et de témoins sont précieux car ils rendent possibles des moments privilégiés permettant d'ouvrir notre culture scientifique et d'aiguiser notre curiosité envers un continent de recherches. On se souvient de la force d'interpellation qu'a constituée en 1986 la publication *De los medios a las mediaciones* de Jesús Martín Barbero, qui a posé sur la scène internationale la place d'une « pensée communicationnelle latino-américaine ». La « carte nocturne » de Barbero soulignait l'idée qu'on ne peut pas vouloir analyser la communication sans observer aussi ce que se passe aux niveaux social, économique, politique et culturel.

Ces rencontres nous ont permis de comprendre à quel point il est intéressant pour les chercheurs français de mieux connaître l'état de l'art des recherches en communication au Brésil tant celles-ci sont riches, nombreuses et originales. L'objectif est de cerner des proximités et des différences, de construire le cadre d'une intercompréhension sur des positions engageant la relation aux médias, à l'art, à la culture et à l'évolution des sociétés sans oublier bien sûr des aspects interdisciplinaires et épistémologiques. Le fait que les recherches en communication au Brésil soient séparées des recherches en information (à l'inverse de la France) leur donne une tonalité particulière. L'ampleur du domaine de la communication dans les universités publiques et privées brésiliennes : 700 écoles en communication (journalisme, publicité, cinéma, télévision, radio, édition et relations publiques), 40 cursus en 3e cycle (master et doctorat) donne également à réfléchir.

Les communications de nos collègues brésiliens sont là pour nous montrer la diversité et l'acuité des recherches qui s'intéressent aux problématiques communicationnelles. Elles sont en un sens proches de nous, car il y a une mémoire commune et partagée entre la France et le Brésil qu'il s'agisse de littérature, de regards sur la politique, sur les évolutions sociales. Cependant, sur des

sujets qui peuvent inspirer des chercheurs ou un public français, les objets ou sujets de recherche qui seront brièvement décrits ici, montrent la spécificité du contexte brésilien et leur possible résonance du côté français.

Le panorama dressé par Edgard Reboucas montre comment des recherches qui s'intéressent aux métissages/hybridations ont pris corps et sens au Brésil, forment un corpus sérieux qui a beaucoup à nous apprendre face aux difficultés que nous pouvons rencontrer dans cette perspective. Il nous montre que la recherche en Communication au Brésil présente quelques caractéristiques spéciales liées au profit tiré d'influences européennes, française et nord américaines, et souligne également leur capacité à s'en en émanciper.

De la même façon que s'est développée la formation sociale, politique, économique et culturelle du pays, par un mélange d'une série d'influences autochtones et étrangères, les études et pratiques communicationnelles ont acquis leur caractéristique sous l'effet d'un binôme conducteur hybridation/métissage. Les perspectives théoriques - méthodologiques utilisées par la plupart des chercheurs font que la communauté internationale intègre cette notion d'« hybridation/métissage » non pas comme une orientation exotique, mais comme une perspective différente toujours en construction. Il y a encore un chemin à parcourir pour cette « pensée communicationnelle brésilienne » qu'il convient de sortir d'une vision exotique pour la faire accéder au statut d'école de pensée spécifique. Il faut rappeler que cette orientation disciplinaire des SIC au Brésil tient aussi au fait que ce pays a sa propre musique, sa propre télévision, sa propre littérature, sa propre presse, son propre sport et produit à l'échelle du continent sud américain (voire plus) un certain nombre de modèles et de pratiques culturelles.

Parmi les principaux domaines de recherche explorés, nous avons été frappés par l'importance (sur un plan qualitatif et quantitatif) des points suivants : l'accent mis sur la communication communautaire - populaire ; le lien fortement établi entre communication et éducation ; la communication politique et au service du politique ; économie et économie politique de la communication (industries culturelles) ; la communication et le développement ; la folkcommunication ; la presse et l'intérêt public ; la globalisation,

la question des identités et de la diversité culturelle ; et les études de réception/médiation. A été soulignée l'importance des études de réception qui considèrent la relation entre communication et culture comme centrale dans l'analyse des moyens de communication et des nouvelles technologies dans le contexte social. Ces études, sans négliger les déterminations macroéconomiques qui caractérisent la société technologique, considèrent les possibilités de création et de libération des individus dans les contextes latino-américains, qui ont toujours eu des opportunités assez restreintes pour exprimer leurs idées.

Au cours de la journée organisée à l'ISCC, nos collègues brésiliens ont exposé plusieurs points. Après l'approche historique et panoramique présentée par E. Reboucas, ont succédé plusieurs communications. Laan Mendès de Barros (université Metodista de Sao Paulo) a traité de la question de la réception dans les processus de communication et son évolution pendant les dernières décennies qu'il situe entre adhésion et méfiance, entre persuasion et appropriation, dans une visée de réception active et participative. Il a mis l'accent sur l'importance de l'analyse du contexte de réception et donc la situation des récepteurs et des spécificités respectives en France et au Brésil. Il s'attache ainsi à rendre compte d'une évolution dans les relations entre communication et culture dans le cadre du déplacement d'une problématique centrée sur les médias vers celle consacrée aux médiations dans la pensée communicationnelle latino-américaine. Ses références font appel à des auteurs latino-américains, tels que Jesús Martín-Barbero, Nestor García Canclini, Octavio Ianni et Guillermo Orozco Gomes, et à des auteurs français, comme Paul Ricœur, Michel Dufrenne, Dominique Wolton et Jean Caune.

Zelia Leal Adhirni (université de Brasilia) a évoqué la tradition de l'activité médiatique au Brésil et ce qu'elle nomme le « capital journalistique » en Amérique latine. Elle retrace l'histoire de la presse au Brésil, depuis ses origines (empire, république, époque contemporaine) jusqu'à l'institutionnalisation du journalisme, en passant par le développement de l'industrie culturelle et l'émergence des nouvelles technologies de l'information-communication. La formation des journalistes au Brésil a commencé dans les années 1940. La représentation des minorités dans les médias y tient une place importante à l'instar de ce que l'on peut aussi voir en Amérique du

Nord, mais qui est plus marginal ou plus spécialisé en France. Elle situe le rôle du journalisme dans la réglementation/déréglementation de l'activité journalistique (formation universitaire, législation professionnelle), un secteur frappé par une crise d'identité depuis que la Cour Suprême brésilienne a mis fin par décret à l'obligation de diplôme universitaire pour exercer la profession.

Rosa Maria Cardoso Dalla Costa (université fédérale de Curitiba) aborde la question du couplage communication- éducation par une inversion du paradigme et par la prise en compte de l'intégration sociale avant de poser la relation avec TIC et dispositifs numériques. Elle nous montre comment au Brésil, le travail des mouvements sociaux et des organisations populaires joue un rôle particulier sur ces usages et donne un nouveau sens à ces nouvelles technologies. Plusieurs projets de « éducommunication » sont mis en place à l'école ou dans les quartiers défavorisés. L'invocation des sociétés de la connaissance plutôt que la référence à un modèle pensant la société de l'information de façon unilatérale nécessite selon elle une approche relativiste considérant que c'est le contexte économique, social et culturel qui détermine certains facteurs faisant des TIC un appui ou des relais accompagnant des programmes d'insertion. Concernant la place des TIC dans l'espace social, Rosa Maria Cardoso Dalla Costa insiste sur le fait qu'elle implique aussi une dimension sociale significative qui concerne les sens produits par ces technologies « sémantisées » à nouveau par la population, qui à leur tour, apportent aussi des répercussions sociales, politiques et culturelles à la société. Les espaces et le temps sont reconfigurés ainsi que le sont conjointement les identités et les subjectivités.

La table ronde organisée au congrès SFSIC de Dijon a prolongé ces échanges par la contribution d'autres collègues qui sont tour à tour intervenus sur la question des médiateurs dans les systèmes médiatiques (G. Ferreira, université de Bahia), sur une lecture anthropologique de la culture populaire structurée par la tension entre stéréotypes et inventivité (F. Sequeiro, université fédérale de Rio de Janeiro), sur le statut narratif de l'événement médiatique (L. Bulik, université de Sao Paulo), sur les représentations nationales du sport (E. Filha, université fédérale de Curitiba).

En réfléchissant aux enjeux que nous pouvons discuter ensemble, plusieurs questions se posent concernant notamment les cou-

plages populisme/dictature, marchandisation/démocratie, identité/métissage et mériteraient de faire l'objet d'un dialogue soutenu. Les perceptions des sociétés qui évoluent dans un dynamisme et une grande mobilité d'une part, dans un état de crise et de malaise identitaire de l'autre, ne peuvent que tirer profit d'un dialogue soutenu.

Au-delà des sciences de l'information et de la communication, c'est l'ensemble des personnes intéressées par les sciences humaines et sociales qui peuvent être concernées. Il nous est possible d'apprendre du Brésil et des travaux qui y sont menés pour affronter nos propres difficultés à penser une société française troublée et traversée d'incertitudes. La présence engagée de la société civile, la place de la culture populaire, des mouvements sociaux si actifs et impliqués au Brésil dans cette période, ont certainement beaucoup à nous dire. Les interrogations et les réflexions sur les différents thèmes traités nous prouvent donc à quel point ce dialogue est fertile, toujours incomplet, mais toujours à construire.

Il reste donc pour les générations actuelles des chercheurs en SIC français à poursuivre le chemin ouvert par ces chercheurs qu'Edgar Reboucas qualifie de « brésiliannistes » comme Armand Mattelart, Gaëtan Tremblay, Bernard Miège et quelques autres qui jouent un rôle actif dans l'animation des coopérations franco-brésiliennes.

INFORMATION : QUATRE REGARDS PLURIELS

MÉDIAS, INFORMATION ET INFORMATIQUE, DES LITTÉRATIES EN QUESTION : PRÉSENTATION DU PROJET LIMIN-R

► Divina Frau-Meigs¹

► Éric Delamotte²

► Éric Bruillard³

Dans le prolongement de l'ouvrage de Jack Goody *La raison graphique* (Goody, 1979⁴) s'est fait jour, essentiellement en anthropologie, en sociologie et en linguistique, un courant important d'étude de la « littératie », néologisme forgé par les Canadiens Français à partir de l'anglais *literacy*, pour rendre compte d'une pragmatique de l'apprentissage en situations de communications plurielles qui n'existe pas dans la traduction française « alphabétisation ». L'approche de Goody tente de cerner le rôle conceptuel et cognitif de l'écriture car, pour lui, c'est principalement par l'activité d'écriture que s'élabore et se construit toute pensée. Mais on ne peut éviter de se demander si les changements opérés par l'écrit sont les mêmes pour tous. C'est la raison pour laquelle Street (2007) préfère parler de *literacies* que de *literacy*, s'appuyant sur la diversité des usages de l'écrit dans une même société, dans différentes sociétés et à diverses époques.

La prise de conscience quant à la centralité et à l'inévitabilité de différentes littératies nous amène à considérer, dans le cadre de la dite « société de l'information », trois littératies : aux médias, à l'information et à l'informatique - sans les englober trop rapidement sous le vocable de « numérique ». Nous préférons les associer dans le cadre d'une trans-littératie ou *transliteracy* qui se définit comme « l'habileté à lire, écrire et interagir par le biais d'une variété de plateformes, d'outils et de moyens de communication, de l'iconographie à l'oralité en passant par l'écriture manuscrite, l'édition, la télé, la radio et le cinéma, jusqu'aux réseaux sociaux » (Thomas, Joseph, Lacceti, 2007⁵).

Une meilleure connaissance des processus associés aux pratiques informationnelles et communicationnelles implique une analyse basée tant sur les contenus et leurs spécificités (supports audio-

1. Université Paris3 Sorbonne

2. Laboratoire GRHIS EA 3831
Bibliographie à la demande
eric.delamotte@univ-rouen.fr

3. ENS de Cachan, Laboratoire STEF

4. Goody, J., (1979) *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les Éditions de Minuit, traduction française 1986

5. Goody, J., (1979) *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les Éditions de Minuit, traduction française 1986

visuels, représentations,...) que sur les processus et les modes d'accès et de parcours propres à l'information-documentation (documents, recherche d'information, codage-décodage,...), en prédisant la trans-littératie non sur les seuls objectifs techniques du marché, mais aussi sur les acteurs, les usages des instruments et les soubassements culturels.

C'est précisément parce que les diverses formes de maîtrise de l'information commencent à foisonner et à faire l'objet de politiques publiques et de création de curricula adaptés qu'il est urgent d'interroger les présupposés véhiculés par les terminologies et les définitions ainsi que les enjeux politiques et idéologiques associés aux choix opérés au niveau des systèmes scolaires et universitaires.

Au niveau théorique, dans le cadre du PIR CNRS « Limin-r », nous tentons de définir les relations complexes entre l'information médiatique, l'information documentaire et l'information informatique. On peut dégager des lignes de force épistémiques. Il ne s'agit pas simplement de recenser et de cartographier les recherches qui enjambent à un titre ou à un autre la frontière entre l'informatique, les sciences de l'information et la sociologie des médias, mais d'identifier les courants de pensée qui visent à questionner le statut de l'information.

Le néologisme de « littératie », pour insatisfaisant qu'il soit, est considéré comme opératoire à ce stade, car il regroupe en son sein la notion d'éducation (à la française, comme dans « éducation aux médias ») et la notion d'alphabétisation (à l'anglaise, comme dans *media literacy*), rendant compte de la double dimension abstraite et pragmatique du phénomène observé. Toutes les définitions et déclarations sur la maîtrise de l'information constituent autant de « discours », dont il faut faire « l'archéologie », à la manière de Michel Foucault, en observant la genèse, le contenu, la circulation, la transformation des énoncés les plus marquants.

Si l'on considère l'expression « littératie informationnelle » (*information literacy*), notion apparue en 1974 aux Etats-Unis, et définie notamment en 1989 par l'ALA (*American Library Association*), elle a connu un succès croissant au plan international, et elle est devenue à la fois un terme générique, englobant différentes sous-notions (compétences informationnelles, habiletés d'informa-

tion, formation des usagers, méthodologie documentaire, etc.) et un nœud sémantique et théorique, autour duquel gravitent de nombreux termes et notions associés, comme l'a montré Paulette Bernhard dès 2001⁶. Si on l'élargit à l'expression de « culture de l'information » comme l'une des traductions possibles de *information literacy* alors l'on constate un accroissement bibliométrique important. Dans l'espace francophone, plusieurs ouvrages marquent la traduction, la discussion et le dépassement de cette notion anglo-saxonne au départ, qui renvoie à trois approches, spécifiques, mais complémentaires, de la maîtrise de l'information : des conceptions économique, bibliothécaire et citoyenne (Chapron, Delamotte, 2009⁷; Maury, 2009⁸, Serres, 2009⁹).

Si l'on considère la « littératie médiatique » (*media literacy*), son cheminement est tout aussi problématique du fait de la difficulté d'évaluation du périmètre (Frau-Meigs, 2010¹⁰). Elle se sub-divise ainsi en éducation à l'image, éducation à l'information, éducation à la maîtrise de l'internet... Les définitions sont multiples, qui pour certaines privilégient certains supports (la télévision au détriment du cinéma), ou certaines ressources sémiotiques (l'image au détriment du texte). Le consensus semble se faire à partir des années 2000 d'inclure tous les supports et de se fonder sur une approche par Compétences, avec esprit critique, création et participation citoyenne (Charte européenne des Chercheurs, 2006). Cette évolution tend à lui faire définir l'information comme « actualité », donc un genre spécifique de la production médiatique, au détriment d'une approche par le document (bibliothéconomie) ou par la donnée (code, informatique), ce qui risque de faire bifurquer son chemin par rapport aux autres littératies, informationnelle et informatique.

Ce décalage est à explorer, car il met la notion d'information au centre de différentes contraintes systémiques, pour certaines typiques de la situation française, pour d'autres partagées avec d'autres systèmes scolaires, scientifiques et économiques. L'éducation aux médias cumule des conceptions pédagogiques à la fois protectionniste, culturelle et participative (Buckingham, 2008)¹¹, tandis que l'éducation au numérique est plus marquée par l'existence d'une filière à visée professionnelle, peu valorisée dans les cursus généralistes. Cette visée est elle même à questionner en termes d'adaptation à une injonction techniciste perçue par

6. Bernhard P., (2001) *Maîtrise de l'information et notions associées*, Disp. Sur : <http://mapageweb.umontreal.ca/bernh/TICI/termino.html>

7. Chapron, F., Delamotte, E. (sous la dir.), (2010) *Education à la culture informationnelle*. Villeurbanne : Presses de l'ENSSIB

8. Maury Y., (2009) « La culture informationnelle, entre SIC et Sed », *Cahiers de la SFSIC*, n° 4, p 15.

9. Serres, A., (2009) *Penser la culture informationnelle*, Les Cahiers du numérique, Vol 5, 2009/3, Paris : Hermès Lavoisier.

10. Frau-Meigs Divina, (2010) *Media Matters in the cultural contradictions of the information society. Towards a human rights-based governance*, Strasbourg : Presses du Conseil de l'Europe

11. Buckingham, D. (2008). *Media Education*, Boston, MIT Press.

beaucoup d'enseignants comme de l'ordre de l'utilitarisme et relevant d'une utopie de pédagogisation de la société tout entière (Moeglin et Tremblay, 2002)¹².

S'agissant de la « littératie numérique » (digital literacy), la notion est également difficile à circonscrire, de l'alphabétisation à la culture numérique ou plus exactement informatique. En effet, dans les années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix, le terme de culture informatique était employé, dans une opposition ou une complémentarité entre d'une part l'informatique vue comme une science (souvent centrée sur la programmation) et d'autre part l'utilisation ou la maîtrise de technologies informatiques (Duchâteau, 1992)¹³.

Les questions de culture ont réapparu avec le déploiement grand public d'internet et la mise en évidence de risques d'exclusion, quand on n'a plus limité la fracture numérique à des questions d'accès aux technologies, mais pris également en compte les utilisations effectives et leurs conditions de possibilité, notamment s'agissant de conceptualisation (Baron et Bruillard, 2001)¹⁴. Mais depuis, il semble que la notion de digital literacy soit en quelque sorte confisquée par la question des certifications et par les entreprises ou les institutions qui en proposent que ce soit Microsoft, Ecdl (European Computer Driving Licence en Europe) ou les B2I ou C2i en France, accompagnant la vague autour des compétences. Au plan international, les questions de digital literacy sont également discutées, souvent dans une opposition entre les formations à l'informatique et les formations aux TIC (technologies de l'information et de la communication), que l'on essaye de mieux articuler, notamment dans les réflexions sur la didactique des progiciels (voir Baron et al., 2009)¹⁵.

Au total, faute d'analyse et de clarifications, les nouvelles littératies, nécessaires et complémentaires des anciennes alphabétisations, risquent de se faire ailleurs, dans des espaces ne relevant ni de l'université, ni de l'école, ni de la recherche... Aussi le projet « Limin-r », dans ses objectifs d'explorer les liens entre trois littératies et de construire une dynamique autour de leur ré-élaboration, devrait notamment faciliter la constitution d'un corpus théorique, et peut-être à terme d'un argumentaire français dans le cadre des débats internationaux (UNESCO, IFLA, Conseil de l'Europe).

12. Moeglin, P., Tremblay, G. (2002). 2001 Bogues, Globalisme et pluralisme : Tic et éducation, vol. 3, Presse universitaire de Laval.

13. Duchâteau, C., (1992). Peut-on définir une « culture informatique » ? JRI (Journal de Réflexion sur l'Informatique), n° 23/24, octobre 1992, p. 34-39.

14. Baron, G. L., & Bruillard, E. (2001). Une Didactique de l'informatique ? Revue Française de Pédagogie, n° 135, avril-mai-juin 2001, 163-172

15. Baron, G. L., Bruillard, E., & Pochon, L.-O. (2009). Informatique et progiciels en éducation et en formation: Continuités et perspectives. Technologies nouvelles et éducation. Lyon: École normale supérieure de Cachan, Institut national de recherche pédagogique.

QU'EST-CE QU'INFORMER ?

► Evelyne Broudoux¹

Si l'on se réfère aux récents travaux sur la notion d'information dans le domaine des Sciences de l'information et de la communication, on observe que ce champ est structuré par des tensions contraires à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières.

Aux frontières du champ :

- Une tendance à la dispersion : comme l'ont observé Rafael Capurro et Birger Hjørland, s'appuyant sur des études mettant en perspective les constructions multiples autour de la notion d'information, celle-ci baigne dans un « chaos conceptuel » qui est peut-être la condition même de son appropriation par les sciences et les humanités. Schrader (1983) cité par [Capurro, R., Hjørland, 2003] aurait ainsi dénombré dans sa thèse pour la période 1900-1981 plus de 700 définitions de la science de l'information et de ses antécédents conceptuels.
- On note une continuité dans les efforts tendant à naturaliser le concept, en débarrassant la notion d'information de son contexte comme par exemple, l'ont fait la cybernétique et plus récemment la biologie moléculaire.

A l'intérieur du champ :

- Un phénomène d'oscillation se laisse observer entre l'information vue comme un phénomène humain interprétable (l'information comme signe) qui ouvre la voie aux études journalistiques et l'information vue comme une donnée quantifiable indépendante de la signification du contenu (l'information comme donnée mathématique) qui ouvre la voie aux études statistiques.
- Une tendance à l'unification du concept d'information est aussi repérable, dans l'objectif de l'utiliser pour faire un socle théorique commun aux deux approches précédentes et dont le continuum serait :
 - Phase 1 : une particularité repérable qui ferait se différencier dans un contexte culturel un élément parmi autres éléments et dont le sens obligerait ainsi à réinterpréter ce contexte ;

1. IUT de Vélizy, UVSQ-DICEN (CNAM)
Evelyne.broudoux@iut-velizy.uvsq.fr

- Phase 2 : l'extraction de ce processus dans une entité décontextualisée, porteuse d'une signification normalisée, dont la fonction serait d'organiser les connaissances, c'est-à-dire matérialiser leurs liaisons par leurs interconnexions ;

Cette dernière approche conduit aux théories d'organisation des concepts et à leurs machineries (index, thésaurus, ontologies). Dans leur état de l'art, R. Capurro et B. Hjørland, [2003] ont entrepris une généalogie du terme et mettent en perspective sa racine latine (*informatio* et *informo*) retravaillée ensuite par le grec. On peut ainsi observer à partir de l'histoire du concept que la notion de « forme » évolue de la forme physique vers la forme mentale, jusqu'à prendre la signification de « moule » cognitif structurant des connaissances.

L'hypothèse que nous défendons ici est que cette évolution atteint un stade nouveau avec la numérisation : celui du moulage virtuel, exercé par certains types d'objets numériques. En effet, les supports d'informations (comme les livres, les journaux, les cd de musiques, les cassettes ou les films vidéos, etc.) sont des objets dont la fonction est double : réaliser un enregistrement d'informations agencées selon les caractéristiques du support (mises en pages, en écran, en cahiers, en pistes, en volumes, etc.) et présenter des genres éditoriaux reconnaissables et différenciés (ex : le journal d'informations quotidienne, le magazine d'informations spécialisées, le documentaire, etc.).

En l'absence de support matériel spécifique, les critères d'enregistrement ne sont plus dépendants des repères habituels qui lui sont liés. Il existe ainsi un nombre potentiellement infini de « moulages virtuels » qui dépassent les limites des « moulages matériels » contraints par une matière conditionnant un ensemble de possibles.

Ces moules virtuels sont in-formés par des informations spécifiques dont le rôle est de caractériser leur contenu (auteur, titre, etc.), mais aussi leur contenant (format d'acquisition, de diffusion, etc.) et leur opérabilité (qui fait quoi ? qui est relié à qui ?). Nommées méta-données, ces constituants informationnels dont la fonction est d'informer produisent de nouvelles organisations de connaissances et génèrent en même temps de nouvelles manières de documenter les individus et leur vie sociétale en ligne (Ertzscheid, 2009).

On peut définir le « moulage virtuel » comme l'organisation par une application logicielle d'actions pré-établies dont l'aménagement est variable et qui ordonne des apports, des échanges, des conversations. Nous avons appelé « autorité informationnelle » (Broudoux, 2007), l'autorité découlant de la forme, c'est-à-dire intégrant au paysage des acteurs traditionnels de l'autorité (énonciative, institutionnelle, de contenu) cette nouvelle composante qui ordonne les apports (l'autorité du support logiciel). Citons parmi les plus connus, les blogs et les wikis, ou plus généralement, les systèmes de gestion de contenus, qui sont des pourvoyeurs d'autorité informationnelle, émanant directement de leur forme constituante.

En suivant le recensement définitoire réalisé par (Leleu-Merviel, Useille, 2008), nous n'oublierons pas de distinguer les données des informations en nous appuyant sur l'idée que l'information est une donnée interprétée, ce qui conduit à inscrire le terme information dans la hiérarchie suivante :

Donnée : fait brut (ex : il existe 375 places de parking à Chantenay),
 Information : fait interprété (ex : les 375 places de parking sont insuffisantes à couvrir les besoins de stationnement à Chantenay),
 Métadonnée : description du fait particulier à l'aide d'attributs généralisateurs (ex : nom de ville, place de parking, estimation du besoin, mesure de satisfaction).

Cette différenciation classificatoire nous permet de nous interroger sur la structuration du réel par la conceptualisation informationnelle.

Bibliographie

Broudoux, E. «Construction de l'autorité informationnelle sur le web», in R. Skare, N. W. Lund, & A. Vårheim. A Document (Re) turn : Contributions from a Research Field in Transition. Frankfurt : Peter Lang. (2007)

Capurro, R., Hjørland, B. «The concept of information». *Annual review of information science and technology*. B. Cronin (dur). 37(8), pp. 343-411. (2003)

Ertzscheid., O. «L'homme est un document comme les autres : du World Wide Web au World Life Web», in *Hermès* 53, p.33-40. (2009)

Leleu-Merviel, S., Useille P. «Quelques révisions du concept d'information in Papy», F., *Problématiques émergentes dans les sciences de l'information*. Lavoisier/Hermès, juin 2008.

Machlup, F. (1983). Semantic Quirks in Studies of Information. In Machlup, F., & Mansfield, U. (Eds.), *The study of information: Interdisciplinary messages*. (pp. 641-671). New York: Wiley.

Schrader, A. M. (1983). *Toward a Theory of Library and Information Science*. (Doctoral dissertation, Indiana University, 1983). Dissertation Abstracts International, AAT 8401534

LA COMMUNICATION, DIMENSION OUBLIÉE DE L'INTELLIGENCE ÉCONOMIQUE.

► Nicolas Moinet¹

Définie simplement comme la maîtrise de l'information stratégique utile aux acteurs économiques, l'intelligence économique est plus globalement une habileté à comprendre finement et globalement un environnement complexe et à prendre la bonne décision. (D'Almeida, 2001). Maîtrise de l'interaction, elle pose la question de l'action collective ou action organisée dans l'optique du couple information/action dont la clé se trouve dans la génération de connaissances actionnables. Mais pour ce faire, il est nécessaire de passer de l'information à la connaissance en redonnant à la dimension communicationnelle la place qui lui revient.

Dès les fondations de l'intelligence économique, tant chez les auteurs anglo-saxons que pour les initiateurs du rapport Martre, il va de soi que l'information seule ne permet pas d'agir. Chez Wilensky (1967), l'intelligence est entendue comme le recueil, l'interprétation et la valorisation systématique de l'information pour la poursuite de ses buts stratégiques. Pour l'auteur américain, il ne s'agit pas d'un processus d'accumulation d'informations mais plutôt de production de connaissances, par les gouvernements et les industriels, et quand nécessaire, dans le cadre de stratégies collectives. Et le véritable levier concurrentiel et stratégique se trouve dans les compétences d'interprétation quand les principaux obstacles sont les rigidités organisationnelles (hiérarchisation et bureaucratisation en particulier). Mais une fois passée cette mise en garde, le quotidien reprend le dessus et c'est le concept d'information qui domine les discours et les pratiques.

Ainsi que l'avait déjà noté Anne Mayère (1990, p 285) : « l'information n'existe pas « en soi » : c'est un processus engageant activement son « récepteur » qui en est ainsi le co-producteur. ». C'est alors qu'apparaît la notion de connaissance comme produit individuel et collectif issus d'informations et guidé par une vision commune du but à atteindre et du sens à donner à l'action. Jean-Louis Levet (2001, pp. 40-41) les différencie ainsi : « la connaissance est d'abord une capacité d'apprentissage et une capacité cognitive, alors que l'information reste un ensemble de données

1. IAE de Poitiers, CEREGE. Bibliographie à la demande nmoinet@iae.univ-poitiers.fr

formatées et structurées. La propriété essentielle de la connaissance est de pouvoir par elle-même engendrer de nouvelles connaissances, alors que la reproduction de l'information s'effectue simplement par duplication. La connaissance est composée non seulement d'informations à caractère public, mais aussi de savoir-faire inexprimables formellement et donc difficilement transférables. Ils sont incorporés dans les individus et les organisations, autrement dit, ils ne peuvent pas être isolés de leur environnement. La création de connaissances nouvelles apparaît, par conséquent, comme un processus d'apprentissage. »

La décision stratégique déterminante porteuse d'un avantage relatif doit ainsi être considérée de manière systémique et la stratégie peut alors être définie comme « l'art d'utiliser les informations qui surviennent dans l'action, de les intégrer, de formuler soudain des schémas d'action et d'être apte à rassembler le maximum de certitudes pour affronter l'incertain » (Morin, 1990, p 178). L'intuition si chère au chef d'entreprise n'est sans doute pas autre chose que ce système masqué (consciemment ou non) et le « chaînon manquant » de l'intelligence économique entre information et connaissance pourrait bien être le processus de communication. « Dans l'organisation, la communication est l'acte qui met en relation les composants de l'organisme. Il n'y a pas de communication sans organisation ; pas d'organisation sans communication et pas de communication sans information. » (Dumas, 1991, p 36). « Pour ma part, explique Edgar Morin, je n'ai jamais considéré l'information seule, mais toujours encadrée par l'organisation et par la communication. » (Laulan, Perriault, 2007, p 187). L'information ne devient stratégique que si elle apporte de l'eau au moulin de la connaissance. Toute la difficulté est alors de créer un cycle vertueux d'apprentissage organisationnel. La clé est donc politique. Car qu'est-ce que cette intelligence dont nous parlons si ce n'est justement la capacité à relier ce qui est épars et transformer l'information en connaissance, à piloter une dynamique d'apprentissage (Senge, 1991) en étroite relation avec son environnement mais aussi à désapprendre ce qui pourrait paralyser la pensée et l'action.

L'intelligence étant une affaire collective, c'est bien d'une question de culture qu'il s'agit. C'est pourquoi les outils phare de l'intelligence économique que sont les rapports d'étonnement ou les missions de benchmarking semblent d'une simplicité parfois déconcertante. Mais dès lors qu'il s'agit de les mettre en œuvre, ils impliquent un mana-

gement participatif et un travail en réseau qui soient guidés par une réelle volonté de donner du sens. Il s'agit là d'une conception constructiviste et interactionniste de l'organisation telle qu'a pu la développer Karl Weick. En rupture avec une vision rationnelle de l'organisation qui fait reposer celle-ci sur des caractéristiques objectives (taille, technologie, environnement, etc.), ce professeur américain de psychologie et de science des organisations considère que l'organisation est en mouvement et qu'elle ne cesse de se construire et se déconstruire en raison des multiples interactions qui œuvrent en son sein : communication, interprétation, adaptation mutuelle. Dans son ouvrage de référence *The social psychology of organizing* (1969, 1979), Karl E. Weick explique ainsi que les organisations ne peuvent réagir qu'à des éléments d'environnement institués par les acteurs à travers leur activité cognitive. L'élaboration de sens est collective et résulte de cycles d'enactment ou énaction (Varela, 1988) : un acteur α (individu ou groupe) propose une interprétation qui est acceptée, rejetée ou modifiée par β (interaction) et amène α à abandonner, réviser ou maintenir son choix (double-interaction). Ces cycles de comportement interreliés permettent d'aboutir à une construction collective de sens et de faire face à l'imprévu. Ainsi, la probabilité de survie d'une organisation augmente lorsque les variations et les possibilités se multiplient et que les essais et erreurs deviennent plus divers et moins typiques, que les individus se répètent moins et que la créativité est encouragée.

Evoquée bien sûr, effleurée sans doute mais rarement intégrée aux réflexions et pratiques de l'intelligence économique, la communication est le parent pauvre des pratiques d'intelligence économique et l'analyse communicationnelle apparaît comme la grande absente des recherches sur la question. Pourtant, ré-introduire l'analyse des processus communicationnels dans l'étude des démarches d'intelligence économique nous entraîne nécessairement à distinguer l'information et la connaissance. Une distinction essentielle tant d'un point de vue théorique que pratique (Moinet, 2009 ; Marcon, 2010).

Bibliographie

D'ALMEIDA N. (2001), *Les promesses de la communication*, Paris : Presses Universitaires de France.

DUMAS P. (1991), *Information et action*, Habilitation à Diriger des Recherches, Université du Sud Toulon-Var.

LAULAN A-M., PERRIAULT J. (2007), « Interview d'Edgard Morin », in *Hermès 48 : Racines oubliées des sciences de la communication*, Paris : Editions du CNRS, p 185-187.

LEVET J-L. (2001), *L'intelligence économique : mode de pensée, mode d'action*, Paris : Economica.

MARCON C. (2010), *Perspectives pour un développement des recherches sur l'intelligence économique en sciences de l'information et de la communication*, HDR en SIC, Université de Toulouse.

MAYERE A. (1990), *Pour une économie de l'information*, Lyon : Editions du CNRS.

MOINET N. (2009), *Mythes et réalités de l'intelligence économique : analyse d'une dynamique à la recherche de ses concepts opératoires & perspectives de recherche en communication*, HDR en SIC, Université du Sud Toulon-Var.

SENGE P. (1991), *La Cinquième discipline*, Paris : Editions First.

VARELA F.J. (1988), *Autonomie et connaissance, essai sur le vivant*, Paris : Seuil.

WEICK K.E. (1979), *The social psychology of organizing*, New-York : Random House.

WEICK K.E. (1995), *Sensemaking in Organizations*, California : Sage Publications.

WILENSKY H. (1967), *Organizational Intelligence: Knowledge and Policy in Government and Industry*, New York : Basic Books.

WOLTON D. (2007), « De l'information aux sciences de la communication », in *Hermès 48 : Racines oubliées des sciences de la communication*, Paris : Editions du CNRS, p 189-202.

INFORMATION TERRITORIALE : UNE CONSTRUCTION COLLECTIVE NÉCESSAIRE

► Cyril Masselot¹

Les récents événements sociaux observés au niveau mondial, des crises financières et économiques à la crise sociale actuelle, poussent à imaginer de nouveaux modes de conception d'une organisation territoriale revisitée. Il semble inopportun dans le contexte actuel de continuer à vouloir structurer des sociétés selon des schémas verticaux (du haut vers le bas, du bas vers le haut) sans une réelle co-construction d'une vision concertée des enjeux comme des besoins sociaux. Décréter la participation citoyenne ne suffit pas ; l'appropriation d'une vision prospective s'avère parcellaire car encore inscrite dans une expression extra-territoriale dominante et surtout dans un schéma autoritaire. Les acteurs des territoires ont alors besoin de s'organiser par eux-mêmes, et pour ce faire, de concevoir et construire les dispositifs socio-techniques d'information et de communication nécessaires à de nouveaux modes d'organisation.

Le besoin initial d'informations est indéniable pour l'organisation et l'aménagement des territoires. Il s'agit d'un besoin diachronique : les acteurs territoriaux ont besoin d'avoir une vidéo présentant les changements d'un territoire plutôt que d'une photo à un instant T. Nécessaire, cette vision synchronique doit déboucher sur une mise en perspective, incluant l'évaluation des actions en cours. Il convient alors de structurer des processus informationnels et communicationnels prenant en considération la temporalité des réalités humaines, ce qu'abordent aujourd'hui ensemble les Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) et l'Intelligence Territoriale (IT).

La méthode d'observation territoriale Catalyse, portée par le réseau européen de l'Intelligence Territoriale (ENTI, <http://www.intelligence-territoriale.eu/>), propose une modélisation sous la forme de ce que Jean-Jacques Girardot appelle un système communautaire d'intelligence territoriale (GIRARDOT J.-J., MASSELOT C., 2008. "CATALYSE Toolkit. Specifications for the processing and editorial chain from territorial data to results", <URL: <http://www.territorial-intelligence.eu/index.php/caenti/deliverable58>>).

1. Université de Franche-Comté et de Bourgogne, LASELDI EA 2281
Cyril.masselot@univ-fcomte.fr

Quelles informations pour agir sur un territoire ?

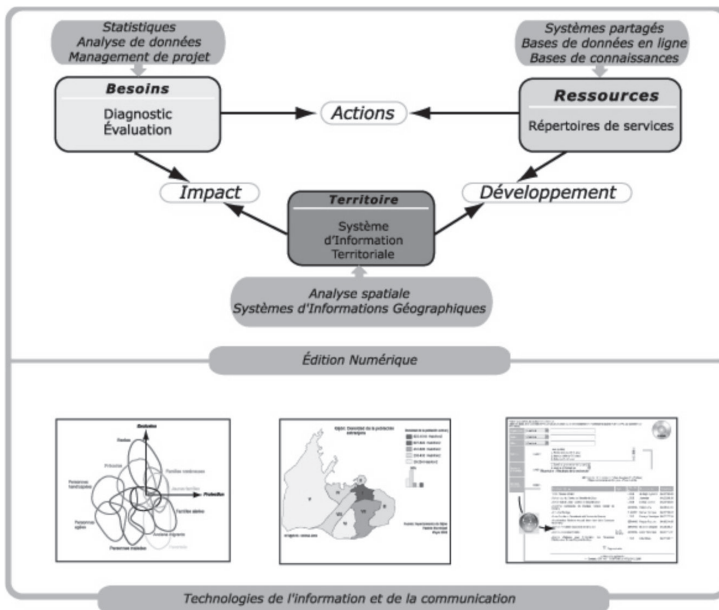
Le constat effectué par les chercheurs en IT au début des années 90 était que le monde du développement territorial (englobant la diversité des acteurs territoriaux, des décideurs aux référents sociaux) semblait ne pas disposer de beaucoup d'informations, ni d'outils pour les traiter. Certes, de grands organismes chargés de recueillir des statistiques existent, soit au niveau de l'État (comme l'INSEE en France, l'Instituto Nacional de Estadística en Espagne par exemple), soit au niveau de certaines collectivités territoriales. Or la réalité des faits a maintes fois prouvé que même dans des villes de taille respectable, la collecte et le traitement de l'information est sujet à caution. La ville de Huelva, en Espagne (Andalousie) par exemple, compte environ 150 000 habitants ; le recensement de sa population («Padron») de 1996 comptait un peu plus de 10% d'erreurs... Il fallait améliorer la collecte, le traitement, la qualité ainsi que l'accessibilité de l'information. Un des rôles d'un observatoire Catalyse doit être de mener ce travail de fond sur les données contextuelles (indicateurs territoriaux).

Connaître la situation sociale ou professionnelle de la population d'une ville comme Huelva a un intérêt réel. Cependant, une association travaillant principalement sur un quartier défavorisé, dont le public est à 95% composé de jeunes issus de ce quartier, se rend bien compte que les informations dont elle dispose sont trop générales, concernant dans le meilleur des cas le quartier dans son ensemble (« district » dans le contexte administratif andalou), plus souvent le périmètre urbain. Enfin, ces informations générales ne permettent de se faire une idée que sur une série limitée d'indicateurs prédéterminés : les acteurs territoriaux manquent fatalement d'une série d'informations plus précises indispensables à leur intervention. Ces sources officielles n'expliquent pas les besoins et projets de la population concernée. Une structure territoriale ne peut donc pas améliorer son intervention, l'éventail des actions possibles, évaluer ce qu'elle effectue chaque année... Elle travaille en aveugle, ou plus exactement, à l'intuition, sur base de représentations symboliques. Un observatoire Catalyse développe les méthodes et outils permettant d'élaborer et d'interpréter un véritable diagnostic des projets individuels des populations cibles, ainsi que d'évaluer les actions réalisées.

En développant une approche de la demande des populations, il paraît logique de vouloir les confronter avec les ressources disponibles sur un même territoire. Cette comparaison permet

pour un acteur local d'améliorer son intervention, en sachant par exemple rapidement quel organisme, quelle action intervenant sur la même zone, pourra répondre à tel besoin d'un individu, ou d'un groupe d'utilisateurs. Ce qui entraîne à nouveau la nécessité de qualité et d'accessibilité à l'information, et de sa compréhension. Cette comparaison offre / besoin permet aussi d'évaluer les possibilités et les manques d'un territoire. Un observatoire Catalyse organise alors un répertoire des ressources (structures, actions...) disponibles sur un territoire, et pouvant répondre à des besoins sociaux.

Cette méthode est schématisée ainsi :



Méthode Catalyse, Schéma global

Système Communautaire d'Intelligence Territoriale

Il est indispensable de construire soi-même les informations nécessaires, son propre processus de construction de la connaissance : soit parce qu'elles ne sont pas disponibles à l'échelle territoriale souhaitée (par souci de protection des protections par exemple, la granularité est encadrée par le respect de l'intimité

de l'individu, ou encore par simple absence des informations précises cependant disponibles à l'échelle supérieure), soit les indicateurs nécessaires n'ont pas été travaillés, soit la qualité de ce qui est produit n'est pas garantie, soit elles sont trop chères... Bref, autant de situations qui obligent à « mettre les mains dans le cambouis ». La première plus-value de l'application de la méthode qu'ils constatent est la construction de partenariat, ce qui correspond à l'amélioration de la mise en relation et de la qualité de cette relation, à un processus communicationnel. Le deuxième apport identifié est une meilleure connaissance des besoins des citoyens, des ressources disponibles, du contexte territorial, et ainsi la définition de meilleures procédures de décisions et de co-construction des politiques territoriales : où le sens (par un processus informationnel) reprend corps.

En résumé, à partir d'un guide de diagnostic et d'évaluation, un observatoire organise sur un territoire (avant tout humain) la collecte des données brutes, qui sont alors saisies soit en ligne, soit dans une version hors ligne du logiciel Pragma (<http://www.territorial-intelligence.eu/catalyse/>). Interviennent alors une série de traitements des données, étape de formalisation décrite ci-dessous. Il ne s'agit pas de ranger des données dans des cases - catégories, car l'acte de donner une forme à cette matière est en lui-même porteur de sens : dès la collecte des données, l'acteur social (lato sensu) produit du sens.

Production du sens

Il s'agit de dépasser la mission première d'un observatoire au sens classique du terme, qui est avant tout de collecter de manière structurée des données. Les agences qui réalisent ce type d'étude se positionnent généralement comme un expert externe au projet. Le résultat obtenu est alors un rapport souvent conséquent, rédigé par ces experts, dont la lecture reste âpre et nécessite la plupart du temps un accompagnement de la part de ces mêmes experts afin d'en comprendre le contenu. Concrètement, les descripteurs territoriaux choisis peuvent ne pas s'avérer pertinents pour les acteurs de terrain confrontés à une réalité mouvante, que les informations globalisées au niveau d'un territoire d'une échelle supérieure n'éclairent pas.

La manière même d'observer influence cette étape de production

d'information. L'objectif réel du diagnostic est ici dénaturé : les acteurs veulent une vision structurée à leur niveau ; les experts produisent une image prise de loin... À cette seule étape de production de l'information à partir de faits existants, la méthode Catalyse permet de modifier cette approche d'observation :

- les descripteurs et modalités permettant de structurer les faits en données, puis les données en information, sont collectivement construits par les acteurs territoriaux, accompagnés (et seulement accompagnés) par des experts ;
- ces experts adhèrent à l'objectif premier de l'observation, à savoir la mise en place d'actions de terrain dans le but d'améliorer les situations des usagers des structures ;
- la collecte, moment important de la structuration, est elle aussi effectuée par les acteurs, conscients du double processus de transformation en cours, et des biais interprétatifs possibles ;
- cette collecte, organisée collectivement, est à elle seule un processus de communication à la fois avec les usagers, et interne (au sens symbolique du terme) : le formulaire permettant de dérouler dans le temps ce processus est également un produit permettant l'échange avec les usagers (il peut être renseigné en plusieurs rencontres, au fur et à mesure de l'élaboration du projet individuel et de son suivi).
- la collecte, toujours, est un processus en flux tendu, contrairement à une étude de type photographique, l'observation étant par définition permanente. L'évolution de la situation du territoire est alors visible par une série de traitements de l'information opérés à divers instants « T » : tableaux de bord automatiques quotidiens, hebdomadaires, mensuels ou par période, vie du partenariat, évolutions légales (décrets, dispositifs, lois...) font partie des informations suivies par l'observatoire.

Le processus informationnel décrit ici est à considérer comme un élément de gouvernance incontournable (même s'il conviendrait de retravailler ce terme souvent taxé de « novlangue » des méthodologies de projet) : les acteurs écrivent eux-mêmes les indicateurs qui leur permettent de piloter l'intervention territoriale, les actions à mettre en place, à reformuler, ou à requalifier. Les experts ont un rôle d'accompagnement scientifique (étant par es-

sence expérimentés), mais aussi de transfert, donc de formation. Ils ne sont plus traditionnellement externes à la démarche, mais réellement impliqués aux divers moments de l'observation à la manière de certaines approches sociologiques.

D'autres types d'informations sont produites lors de ces activités : sur le fonctionnement des divers groupes, les relations qui s'instaurent, l'élaboration de langages communs, favorisant la connaissance des humains comme des territoires.

Les SIC comme processus facilitateur de co-construction des communautés, est une réalité vécue lorsque l'on donne la possibilité aux acteurs de contrôler la dynamique qui va de la création d'information à l'action.

DES MÉDIAS, DES JOURNALISTES ET DES IDENTITÉS : L'INTÉRÊT DE L'APPROCHE PAR LES PUBLICS

► Fathallah Daghami¹

► Olivier Pulvar²

Les médias proposent des offres d'identités collectives susceptibles de créer la conscience d'appartenance à des « communautés imaginées » mais pas imaginaires car s'inscrivant dans une conscience collective, dans des institutions (Idelson, 2001 ; Thiesse, 1999). Ils ne sont pas uniquement des « haut-parleurs » où s'échangent arguments et opinions sur la politique, la société et les faits de l'actualité.

A cet égard, deux facteurs entrent en ligne de compte. Le premier concerne la position du média, définie par sa ligne éditoriale, sa politique, ses objectifs et son idéologie. Le second révèle le point de vue du journaliste qui se traduit par un discours, se mêlant à celui du média, marqué par sa propre expérience, ses convictions et par le contexte dans lequel il exerce son métier.

La relation impliquant des médias, des journalistes et des identités peut être approchée par la mise en scène du « nous » ou de la « communauté ». Elle révèle ainsi différentes représentations qui définissent un groupe, un peuple, une nation avec une trajectoire singulière aux plans culturel, historique, politique, social, religieux, etc. Si l'on considère que toute offre médiatique se destine à rencontrer un public, cette relation triangulaire technique-social-sens s'inscrit dans la réflexion de l'Ecole française des SIC (Maigret, 2003).

Comment les identités se construisent-elles dans les médias et dans la pratique journalistique ? Comment ces identités font-elles sens chez les publics ?

Des médias qui stéréotypent le réel social

Les médias de masse se présentent couramment comme un miroir de leurs publics. Ils proposent rien moins que les identifications de ces derniers se fondent sur les identités collectives des audiences ; ils mettent en exergue ce que ces publics ont en commun avec les personnages et événements de l'actualité, tout ceci dans un contexte global et marchand.

1. Université de Poitiers, MIGRINTER-CNRS UMR 6588

2. Université Antilles-Guyane, CRPLC-CNRS UMR 8053
Bibliographie à la demande : fdaghami@univ-poitiers.fr ; opulvar@martinique.univ-ag.fr

Rappelons dans ce cadre l'importance des rapports entre offres médiatiques et demandes culturelles, notamment la fonction identitaire des médias. Comme tout outil de communication, les médias permettent aux divers groupes qui se les approprient de développer à distance des formes culturelles véhiculées par le fait de regarder le même programme, de partager une histoire commune, une musique, des images voire de simples indices visuels comme un phénotype ou un look (Tarde, 1901 : 10-11 ; Wolton, 1997 : 96). A l'ère des TIC, l'identité est moins transmise par les parents, le contexte géographique, les croyances (Ollivier, 2005 : 163) que diffusée par les médias ; elle est audible, visible, revendiquée et sa manifestation est identifiable : pratiques culturelles, origine ethnique ou raciale, appartenance religieuse, etc.

Il est admis que les discours et représentations identitaires circulent dans un espace géographique, au sein d'un groupe d'individus ou entre divers groupes utilisant des moyens et des voies de communication. Ils sont chargés de stéréotypes qui révèlent des pratiques médiatiques marquées, entre autres, par le manque de temps, de marge de manœuvre, de connaissance, d'audace. Les articles, photographies, reportages et émissions, choix thématiques, angles de traitement et présentations de l'information proposent une image formatée par le mode de fonctionnement du média et par l'environnement socioéconomique, politique, culturel et historique dans lequel ce dernier évolue (Amossy, Herschberg-Pierrot, 1997 : 112). Les médias fonctionnent en général sur des construits frappants et facilement compréhensibles par leurs publics. Ils puisent « nécessairement dans un stock préexistant de production collective » qu'ils reprennent à leur compte avec des modifications (Amossy, 1991 : 9). Ils sont en prise avec un imaginaire social qui nourrit les textes, sons et images qu'ils proposent. Ils ne cessent de renforcer ou de forger les stéréotypes dont usent les groupes.

Dès lors, le stéréotypage identitaire réduit à la simplicité des questions complexes. Chaque média, s'adressant à un public diversifié, utilise la catégorisation comme outil d'indexation médiatique. Chacun présente une image stéréotypée des différentes communautés ethniques, sociales, culturelles qui composent une communauté nationale. Chacun agit selon un mode de visibilité classificatoire qui s'articule autour d'images et d'idées partagées.

Par exemple, une diaspora se manifeste à travers un personnage distinctif par son lieu de résidence, par ses rapports avec sa famille restée au pays, par son attachement infaillible à la « mère-patrie », par sa rencontre avec l'autre, de même qu'un immigré est convoqué sous l'angle de son intégration, de ses pratiques religieuses, de son lieu de résidence « habituel », de son attachement au pays d'accueil, de son éventuel retour au « pays » (Daghmi, 2004).

Des journalistes « muselés » ?

Les journalistes font l'objet de diverses études visant à définir leur métier, à analyser leurs pratiques, à mesurer le degré de leur influence sur le changement social, etc. Cet intérêt découle de la nature de leur profession qui va au-delà du simple rôle de témoignage ou d'observation (Mathien, 1995). Si le journaliste lui-même continue à s'interroger sur son identité, il est le reflet de son entourage, de son environnement. Il est également un acteur social qui cristallise ce genre de débats sociaux même s'il convient de nuancer son pouvoir au sein des médias ainsi que sur la formation des opinions (Patrin-Leclère, 2005).

Dans leur rôle de présentation de l'actualité, les professionnels de l'information médiatisée façonnent en quelque sorte notre construction de la représentation du réel (Katz, Lazarsfeld, 1955). Ils véhiculent à la fois le point de vue de leurs médias et leurs propres visions de l'information. Leur perception des grandes thématiques qu'ils abordent est bien présente dans la mise en public de l'information déjà marquée par le contexte dans lequel ils exercent. Ils participent à la construction de représentations identitaires dans le traitement professionnel qu'ils font des événements. Même dans leurs rapports sociaux informels, ce sont des médiateurs d'opinion qui véhiculent une certaine vision de l'identité. Les récits identitaires, objet d'un traitement médiatique, sont également le produit de représentations des journalistes (Daghmi, 2006 ; Pulvar, 2009).

D'une certaine manière, le traitement journalistique de l'actualité répond davantage à la logique marchande des entreprises médiatiques et au degré d'acceptation du discours public sur un thème qu'à un traitement en profondeur. On est loin d'un journalisme citoyen qui permet une distanciation et suscite l'intérêt de l'opinion sur ce qui est important pour elle. Au contraire, un grand nombre de journalistes se replie sur une lecture figée de

l'actualité (schémas sociaux et culturels conflictuel, autocensure sur des thématiques sociétales sensibles) s'enferment dans des représentations identitaires stéréotypées constituant la « référence » : l'immigré, le gréviste, le Martiniquais, etc. (Daghmi, 2004 ; Maler, Reymond, 2007 ; Daghami, Pulvar, 2006).

Des publics « influents »

Les courants de recherches sur les médias discutent depuis longtemps les usages médiatiques des représentations partagées par un groupe ou par une organisation sociale. Si dans un premier temps, le paradigme des effets a dominé la réflexion, depuis les années 1980, l'intérêt se porte davantage sur la figure du récepteur qui négocie le sens du message médiatique, élabore son propre programme (Dayan, Katz, 1996 ; Pasquier, 1999). Il est donc fondamental de se démarquer du mythe d'influence des journalistes pour se demander ce que font les publics des productions médiatiques qu'ils reçoivent.

Notre perspective privilégie le lieu à partir duquel il devient possible de saisir l'interaction entre l'espace de production et celui de la réception d'une part, et d'autre part, les processus d'appropriation des formats industriels dans leur diversité sociale et culturelle (Martin-Barbero, 1987 ; Garcia Canclini, 1990). Les cultures s'élaborent et se transmettent à travers des processus et des dispositifs de communication, d'où la proposition d'en observer les formes comme circulation de messages, de les étudier à partir des supports utilisés pour en repérer de nouveaux processus de production et de diffusion.

Des études sur les publics des médias, leurs usages sociaux et pratiques culturelles, leurs appropriations des identités construites, aident à comprendre la signification que ces publics accordent à leurs consommations médiatiques. La pluralité des supports de presse et des médias dynamise les usages que développent leurs publics autant qu'elle complexifie la rencontre supports-usages dans le sens d'une hybridation des pratiques (Daghmi, Pulvar, Toumi, 2010).

Cette réflexion en cours souligne autant ce que les médias font aux gens que ce que font les publics des propositions identitaires médiatisées qu'ils reçoivent.

LES RECHERCHES SUR LES TÉLÉSPECTATEURS EN QUÊTE DE STRUCTURATION

► Céline Ségur¹

D'emblée, précisons que notre propos ne porte pas sur les télé-spectateurs en tant que tels, mais bien sur les recherches sur cet objet, produites et diffusées dans le champ académique français. En effet, il y a quelques années à présent, les saccades hexagonales de l'histoire de ce domaine d'investigations ont attiré notre regard ; cela nous a conduit à enquêter sur les conditions, les acteurs et les facteurs de production des travaux et discours sur cet objet, et leur évolution .

En référence à la théorisation du concept de « champ » proposée par Pierre Bourdieu (1980, 1997, 2001), notre projet a consisté à étudier un espace de production, de reproduction et de diffusion de la science, dont les frontières sont définies, qui fonctionne selon des règles particulières. En ce qui concerne l'activité des chercheurs, Pierre Bourdieu évoque un champ scientifique. Nous avons préféré limiter l'investigation à un espace plus restreint, dont les « agents » partagent des règles communes : par « champ académique », nous signifions les universités, écoles, revues scientifiques, sociétés savantes, colloques... Nous excluons les instituts de recherche privés, dont les habitus et intérêts peuvent être différents de ceux des chercheurs académiques. Cela nous permet ainsi de saisir le « fonctionnement d'une partie du monde social » (Martin, 2000 : 39), voire d'en étudier les formes spécifiques. Envisager la production des savoirs dans le champ académique nous conduit également à étudier de quelles manières les activités des chercheurs qui le composent et leurs interactions, au sens de Norbert Elias (1991), participent à la formation des savoirs. Ce choix ne signifie pas que nous ayons occulté les autres sphères, comme l'industrie médiatique. En effet, en parallèle des interrogations posées par les chercheurs universitaires, les praticiens se sont également intéressés aux télé-spectateurs, pour des raisons commerciales évidemment, mais pas seulement. Il résulte de ces investigations une analyse dynamique et critique de plus de quarante années de recherches sur les télé-spectateurs, dont nous livrons ici quelques éléments de synthèse.

1. Centre de recherche sur les médiations (ÉA 3476), Université Nancy 2
celine.segur@univ-nancy2.fr

Un objet à définir

Les discours scientifiques sur les téléspectateurs - notamment au cours des années 1990 - manifestent le manque de structuration d'un domaine de recherche. S'ils soulignent l'existant - « Poser explicitement la question de la réception, c'est aussitôt voir que toutes les traditions de recherche y avaient implicitement répondu » (Dayan, 1993 : 15) -, les auteurs pointent aussi les manques dans le traitement du sujet, i. e. « un certain vide à propos de thèmes qui touchent à des enjeux non dénués d'importance : la composition socio-démographique du public des médias, la manière dont se comporte le récepteur des médias écrits et audiovisuels et donc les méthodes d'étude utilisées pour mieux connaître ce dernier » (Albert P. et al., 2003 : 9-10). Mais surtout, au-delà de ce « vide », c'est l'impression de ne posséder aucune connaissance sur l'objet qui domine certains énoncés : ainsi Cécile Méadel (2004 : 6) affirme elle : « La notion [de public] est à la fois familière, immédiate, mais aussi aléatoire et instable. Premier constat massif, quasi brutal : après tant d'années de recherche, nous n'en savons encore guère sur les publics ; nous nageons dans les conjectures, nous traquons les définitions, les traces ».

De plus, certains propos introductifs de dossiers de revue et d'ouvrages, témoignent d'incertitudes au niveau de l'évolution des recherches : « Tout laisse penser qu'aujourd'hui les études de réception sont à un tournant de leur histoire. [...] Il est en réalité difficile de savoir aujourd'hui si les études de réception parviendront à trouver un second souffle qui puisse leur permettre de surmonter la phase descendante qu'elles traversent depuis le début des années 90 » (Pasquier, 1997 : 744-745). Ils s'ajoutent aux interrogations dubitatives exprimées par certains : en 1996, Louis Quéré interroge « Faut-il abandonner l'étude de la réception ? », Dominique Pasquier (ibid.) conclut son texte avec cet intertitre « L'impasse de la réception ? », et quelques années plus tard, Brigitte Le Grignou (2001), à son tour, questionne « La réception des médias : un mauvais objet ? ».

On peut penser que ces craintes fonctionnent comme des avertissements, et traduisent une nécessité de structuration des recherches, ou la définition d'un objet aux contours si polyphoniques. Au début des années 1990, Daniel Dayan (1993 : 20) annonçait qu'il était l'heure d'« esquisser le champ où ces savoirs entrent en débat », une

perspective relayée par Serge Proulx peu de temps après lorsque celui-ci organise un séminaire à Montréal, avec l'objectif « de susciter échanges et confrontations entre chercheurs sur la question des publics et des usages médiatiques » (Proulx, 1998 : 9). Une décennie plus tard, des pôles de recherche semblent se dessiner via la publication de dossiers de revue dont les thèmes portent sur des versants spécifiques de la problématique télévisuelle : « l'audience » dans la revue *Hermès* (Chaniac, 2003), les « publics » dans *Le Temps des médias* (Méadel, 2004) et *Réseaux* (Mehl, Pasquier, 2004). De la même manière, des problématiques précisées peuvent être lues comme l'amorce de programmes de recherche : « Pour réfléchir sur les publics médiatiques, il faut quitter les inventaires comptables et aborder d'autres questions. Il faut dépasser la mesure des actes de consommation pour s'intéresser aux processus de réception et comprendre en quoi ils se fondent sur la mobilisation de ressources individuelles. Il faut analyser la circulation des interprétations dans les interactions de la vie quotidienne et à travers tous les lieux et moments où les expériences singulières se transforment en engagements collectifs. Il faut restituer les publics médiatiques en d'autres activités culturelles et environnements spécifiques qui formatent et contraignent les expériences d'être « un public » » (Cefaï, Pasquier, 2003 : 35).

Les failles de l'objet

Quelques éléments permettant d'éclairer la fragilité de ce domaine de recherches ont pu être identifiés. En premier lieu, dans les manuels consacrés à la sociologie des médias ou aux théories de la communication, nous constatons que les téléspectateurs font l'objet de modélisations cacophoniques : citons Guy Lochard et Jean-Claude Soulages (1998), qui résument les approches sur la réception en deux versants : sémiopragmatiques et ethnographiques ; tandis que Philippe Breton & Serge Proulx (2002) déclinent trois générations de travaux : les études de réception, l'ethnographie de la réception et les approches constructivistes ; Remy Rieffel (2001) quant à lui distingue l'approche quantitative (études d'audience) de l'approche qualitative (études sur le public).

Ensuite, nombre de chercheurs ont relevé des limites méthodologiques relatives à l'objet (Dayan, 1992 ; Proulx, 1998 ; Pasquier 1999 ; Jouët, 2005), qui ont pu faire figure d'impasses pour la conduite d'enquêtes (Taranger, 2002) : étudier la réception est une opération qui consiste à rendre publique une activité privée

(car domestique), ce qui risque de compromettre la rigueur de la démarche scientifique ; la réunion d'individus, la conduite d'entretiens, l'animation d'une discussion de groupe ou encore l'observation de type ethnographique peut conduire les personnes à produire et exprimer des significations au sujet du programme visionné en réponse au dispositif. Dès lors, il ne s'agit plus de recueillir un processus de réception naturel. De la même manière, on peut considérer que le chercheur attribue une signification à une parole, un acte qui n'en a peut-être pas. Tout comme les chiffres d'audience n'indiquent pas l'indice de satisfaction d'un programme, la présence d'un individu devant son poste ne veut pas dire qu'il accorde un intérêt spécifique aux images qu'il regarde. Par ailleurs, la restitution des résultats est influencée par les propres décodages et/ou représentations de l'enquêteur. Les outils classiques de recueil de données (questionnaire, entretien, observation, médiation technique) sont soumis à la sincérité des personnes interrogées et (ne) traduisent (que) l'expression, i.e. une mise en scène verbale et/ou comportementale en situation d'enquête, d'une opinion ou d'un ressenti et non ces opinions ou ressentis eux-mêmes. L'expérimentation pose également un problème d'ordre méthodologique puisque cela consiste en une mise en situation artificielle de réception.

Enfin, une impasse d'ordre idéologique a pu freiner le développement des études de réception en France, dans la mesure où la télévision – et ses téléspectateurs – ont été des objets de recherche peu légitimes au sein du champ académique. Il y a quelques années encore, les publics de la télévision occupaient une place minime au sommaire d'un ouvrage collectif sur les publics de la culture (Donnat, Tolila, 2003). L'effet de cette « faille » est particulièrement manifeste lorsque l'on compare l'état des savoirs produits et diffusés en France et dans les pays anglo-saxons, où ce domaine de recherche est davantage reconnu et structuré. En témoignent notamment le dynamisme de la section « Audience » de l'International Association for Media and Communication Research (voir <http://iamcr.org/s-wg/mcpc/aud>) ainsi que l'activité depuis 2003 d'une revue scientifique en ligne spécifiquement dédiée aux questions de réception, nommée Participations. Journal of Audience and Reception Studies (voir www.participations.org).

Un domaine de recherches à structurer

Les recherches sur les téléspectateurs peuvent difficilement être envisagées comme un domaine autonome dans le champ académique. On ne peut guère parler du « champ des études de réception télévisuelle ». Certes, des éléments de l'histoire des recherches sur les téléspectateurs ont eu une perspective structurante : des dossiers de revue, ouvrages et colloques ont livré une somme de savoirs disponibles et ils ont invité à circonscrire un domaine des recherches, qui possède ses représentants et ses foyers d'activité. En effet, nous avons observé une pérennité au niveau des acteurs principaux des recherches, tant (et surtout) pour les praticiens que pour les chercheurs universitaires. De plus, les propositions formulées par Daniel Dayan autour des notions de « presque public » de la télévision et de « performance du public » ont pu fonctionner comme l'amorce d'un programme théorique (voir Ségur, 2007). En revanche, plusieurs éléments suggèrent l'instabilité de ce domaine : d'abord, celle des définitions et modélisations d'un objet composite (voir Ségur, 2010b) ; il est aussi apparu que, pour nombre de chercheurs, la question de la réception ne constituait pas une entrée privilégiée : elle s'est imposée au terme de travaux sur les contenus médiatiques, comme l'énonciation au cinéma, les écrivains de fiction télévisée, les conditions de production d'une émission politique. En ce sens, elle a constamment hérité de programmes théoriques et méthodologiques d'abord appliqués à d'autres objets. A l'heure actuelle, les pratiques téléspectatorielles se diversifient : elles se déplacent, deviennent mobiles (les écrans d'ordinateurs et de smartphones permettent de regarder les programmes dans des lieux publics, dans sa voiture, etc.) et se combinent avec d'autres pratiques médiatiques (cf. le cross media). Dès lors, naturellement, se profile le questionnement suivant : cette mutation peut-elle être un facteur de structuration des recherches sur les téléspectateurs ?

Bibliographie

Albert P., Koch U., Rieffel R., Schröter D., Viallon P., dirs, 2003, *Les médias et leurs publics en France et en Allemagne*, Paris, Éd. Panthéon Assas.

Bourdieu P., 1980, *Questions de sociologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1984.

Bourdieu P., 1997, *Les usages sociaux de la science*, Paris, INRA Éd.

Bourdieu P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Éd. Raisons d'agir.

Breton P., Proulx S., 2002, *L'explosion de la communication à l'aube du XXI^e siècle*, Paris, Éd. La Découverte.

Cefaï D., Pasquier D., 2003, « Introduction », pp. 13- 59, in : Cefaï D., Pasquier D., dirs, *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses universitaires de France.

Chaniac R., dir., 2003, « L'audience. Presse, radio, télévision, internet », *Hermès*, 37.

Dayan D., 1992, « Les mystères de la réception », *Le Débat*, 71, pp. 146-162.

Dayan D., 1993, « Avant-propos : raconter le public », *Hermès*, 11-12, pp. 15-21.

Donnat O., Tolila P., dirs, 2003, *Le(s) public(s) de la culture*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques.

Elias N., 1991, *La société des individus*, trad. de l'allemand par J. Étoré, Paris, Fayard, 1998.

Jouët J., 2005, « Du bonheur de la psychologie sociale », *Questions de communication*, 8, pp. 135-144.

Le Grignou B., 2001, « La réception des médias : un mauvais objet ? », pp. 179-194, in : Georgakakis D., Utard J.-M., dirs, *Sciences des médias. Jalons pour une histoire politique*, Paris, Éd. L'Harmattan.

Lochard G., Soulages J.-Cl., 1998, *La communication télévisuelle*, Paris, A. Colin.

Martin O., 2000, *Sociologie des sciences*, Paris, Nathan/ Université.

Méadel C., dir., 2004, « Public, cher inconnu ! », *Le Temps des Médias*, 3, pp. 6-174.

Mehl D., Pasquier D., dirs, 2004, « Figures du public », *Réseaux*, 126.

Pasquier D., 1997, « Les travaux sur la réception. Introduction », pp. 735-747, in : Beaud P., Flichy P., Pasquier D., Quéré L., dirs, *Sociologie de la communication*, Paris, Cnet.

Pasquier D., 1999, « La culture des sentiments ». *L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

Proulx S., dir., 1998, *Accusé de réception*, Paris, Éd. L'Harmattan.

Quéré L., 1996, « Faut-il abandonner l'étude de la réception ? », *Réseaux*, 79.

Rieffel R., 2001, *Sociologie des médias*, Paris, Ellipses.

Séгур C., 2007, « La parcours de Daniel Dayan. Désignation d'un théoricien des études de réception télévisuelle en France », pp. 31-47, in : Bertin-Maghit J.-P., Sellier G., dirs, *La fiction éclatée*, Paris, INA/L'Harmattan.

Séгур C., 2010, *Les recherches sur les téléspectateurs. Trajectoire(s) académique(s)*, Paris, Hermès Lavoisier.

Séгур C., 2010, « Quelle(s) définition(s) pour la réception télévisuelle en France ? », pp. 75-89, in : Vovou I., dir., *Le Monde de la télévision*, Athènes : éd. Hérodotos,

Taranger M.-C., 2002, « Ados, séries : regards croisés », pp. 329-344, in : Beylot P., Sellier G., dirs, *Les séries policières*, Paris, Éd. L'Harmattan.

PROFIL DE LA RECHERCHE EN SIC EN ESPAGNE

► J. Luis Piñuel-Raigada¹

Aujourd'hui en Espagne plus de 40 Facultés accordent certains des diplômes dans le domaine de la Communication (la Communication Audiovisuelle, le Journalisme, la Documentation et la Publicité et les Relations Publiques). Plus de 45 000 étudiants suivent un cours annuellement au sein de ces différents centres universitaires. En plus, dans le dessin actuel des plans d'étude conformes à l'implémentation de l'Espace Européen d'Education Supérieure, tous les diplômes des Sciences Sociales (Economie, Droit, Sociologie, etc.) comptent une formation dans des compétences, des connaissances et des savoir-faire communicationnels : de cette façon dans l'enseignement universitaire, la matière « Communication » est déjà incluse parmi les matières basiques du champ des études universitaires des « Sciences Sociales ».

Dans ce contexte, dans la recherche espagnole en SIC apparaissent certaines caractéristiques tout à fait singulières. L'appel à financement public des recherches en SIC est fait chaque année par le Ministère de Sciences et de l'Innovation et la durée des projets de recherche s'étend d'habitude aux trois ans. D'autre part, pour participer à ces concours, il faut constituer une équipes des chercheurs derrière un responsable ou chercheur principal, encadré de façon stable dans le personnel chercheur des institutions, habituellement centres publiques de recherche scientifique (universités et institutes de recherche non lucrative) qui reçoivent les fonds. Les entreprises et les entités lucratives ne peuvent pas participer à ces concours. Comme il s'agit donc de financement public, il est facile de recueillir des données chaque année sur le nombre de projets approuvés et même sur le montant de ces financements, ce qui n'est pas possible lorsqu'il s'agit de l'appel à participer aux concours de financement privé. L'évolution des crédits budgétaires pour la Recherche scientifique en SIC a augmenté de façon progressive depuis 1995, et pour l'année 2010 la recherche en Communication constitue déjà un sous-programme scientifique identifié dans la rubrique de Sciences Sociales. Dans ce contexte, les nombre des projets centrés sur les pratiques sociales de communication, approuvés dès 2007 jusqu'à l'année 2010, ont montré cette évolution (Tableau 1)

1. Université Complutense Madrid et Directeur de la Section Thématique «Théorie de la Communication et Méthodologie de la Recherche en SIC» de la AE-IC Bibliographie à la demande pinuel@ccinf.ucm.es

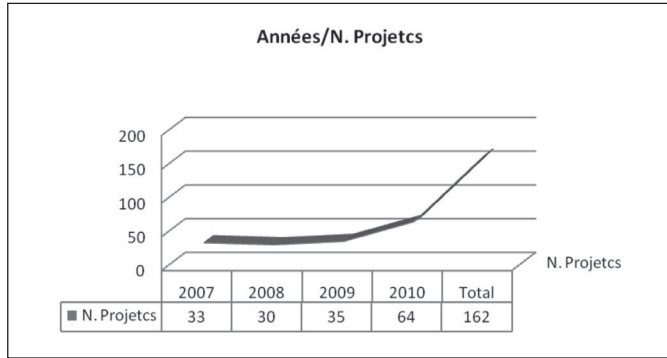


Tableau 1 : Evolution 2007/2010 du nombre de projets en SIC

Les chercheurs en SIC espagnols sont réunis dans l'AE-IC (Asociación Española de Investigadores de la Comunicación). Cette association créée en 2006 a tenu son premier congrès en 2008 à Santiago de Compostela. Au début mois de novembre 2010 le nombre d'associés à l'AE-IC était de 423 dont 216 femmes et 207 hommes. Un tiers des adhérents sont inscrits à une des sections thématiques de l'AE-IC, avec la répartition montrée dans le Tableau 2.

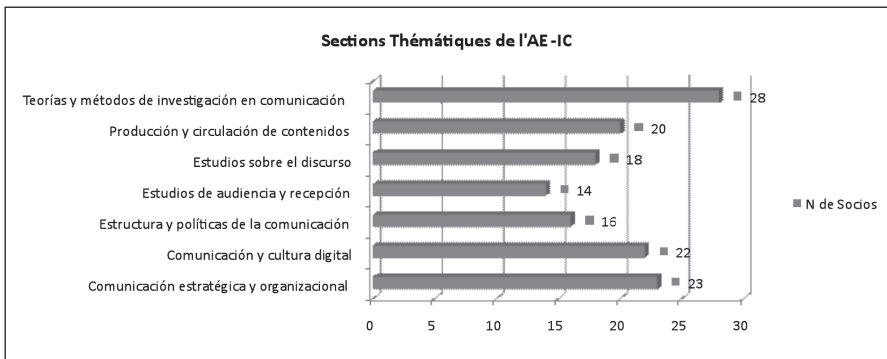


Tableau 2 : Distributions des associés aux Sections thématique de l'AE-IC

Le groupe MDCS, de l'Université Complutense à Madrid, vient de clore une enquête en ligne en six langues (espagnol, français, italien, anglais, allemand et portugais) adressée aux chercheurs en SIC en Europe et en Amérique Latine. Depuis quatre mois avec trois messages de rappel suivant un recensement international de plus de 2.000 chercheurs, 506 d'entre eux ont répondu à l'enquête.

Tableau 3

Version linguistique d'enquête	Questionnaires remplis
Inchiesta del gruppo MDCS su Ricerca in Co...	37
Pesquisa internacional do grupo MDCS sobre...	83
Enquête du Groupe MDCS sur la Recherche en...	33
Umfrage der Gruppe MDCS über die Kommunika...	21
MDCS Group Survey on Research in Communica...	50
Encuesta del Grupo MDCS sobre Investigació...	282
Total	506

Il faut ajouter que l'enquête en espagnol comprend 115 questionnaires remplis par les chercheurs espagnols et 167 par les latino-américains. On va maintenant tenir compte des trois principaux des données recueillies chez les chercheurs espagnols. L'Enquête comprend 34 questions rapportées autant à l'activité de recherche, qu'à la nature des contenus et à la méthodologie de recherche. Voici les traits principaux sortis de l'enquête en faisant la comparaison des données chez les chercheurs français et les espagnols.

L'activité de Recherche en SIC chez les chercheurs espagnols face aux français

1. Le financement de la recherche: le financement public apparaît comme dominant en Espagne autant pour la recherche de base (43 %) que pour la recherche appliquée (21 %). Par contre, en France le financement public pour la recherche de base (21 %) et pour la recherche appliquée (16 %) obtient à peu près la moitié des réponses en comparaison des résultats espagnols. La recherche de base et appliquée sans financement, est légèrement plus importante en France.
2. Le cadre dominant de la recherche est en Espagne légèrement plutôt centré sur le moyen terme (42 %) que sur le long terme (36 %), tandis qu'en France dominent les réponses disant que la recherche s'encadre ou sur le court terme suivant les profils de projets précis (42 %), ou sur le long terme, disant que la recherche s'encadre en programmes durables de recherche (37 %).
3. Les équipes par projets en Espagne réunissent de 8 à 12 chercheurs (39 %) et même plus de 12 chercheurs (37 %), tandis qu'en France plus de la moitié des équipes (56 %) ne réunissent que de 1 à 3 chercheurs.

4. Une formation en Communication Sociale à l'origine du cursus des chercheurs domine en Espagne autant qu'en France ; les différences plus remarquables entre l'Espagne et la France résident en Espagne dans l'absence de réponses sur la formation dominante des chercheurs d'origine linguistique et non plus de l'ingénierie, tandis qu'en France manquent les réponses sur la formation professionnelle, et sur les formations philosophique, psychologique, sociologique ou anthropologique, lesquelles peuvent avoir lieu, mais elles ne sont jamais citées comme dominantes.
5. En Espagne l'enseignement universitaire est absolument partagé avec la recherche chez presque tous les chercheurs, qu'il s'agisse à temps partiel (65 %), ou à temps complet (32 %), tandis qu'en France il manque l'engagement pour l'enseignement universitaire chez les 17 % des chercheurs qui ont répondu l'enquête.

La nature des contenus de Recherche en SIC chez les chercheurs espagnols

1. A la question des objectifs de la recherche en SIC, les chercheurs espagnols (45 %) et les chercheurs françaises (44 %) se retrouvent dans le choix de l'objectif dominant «l'explicatif», c'est à dire, qu'il s'agit de mettre en relation des traits d'un objet pour proposer des modèles.
2. Une façon de tester la classification des objets d'étude choisis pour les chercheurs, est de leur demander à quelle section thématique des sociétés supranationales ils souhaiteraient que leur projets de recherche soit inscrit . Posée la question de privilégier une section thématique de l'AMCR, les chercheurs français (40 %) et les chercheurs espagnols (37 %) préfèrent la 12ème section thématique: « Mediated Communication, Public Opinion and Society»; et s'il s'agit de l'ECREA, le choix des les français se porte sur la communication stratégique, et celui de la culture numérique chez les espagnols.
3. Les objets d'étude dominants d'après une catégorisation plus générale, sont la communication organisationnelle chez les français (46 %), et la communication de masse chez les chercheurs espagnols (75 %).

La nature de la méthodologies de recherche en SIC chez les chercheurs espagnols

1. Le «Domaine méthodologique le plus fréquent des recherches» ces dernières années, est pour les chercheurs français (55 %) et les espagnols (45 %) le champ documentaire, vient ensuite la recherche sur le domaine naturel (par exemple étude de pratiques sociales) chez les espagnols (31 %) et la recherche sur le domaine expérimental chez les français (18 %).
2. Les chercheurs français (55 %) autant que les espagnols (53 %) privilégient les techniques d'analyse du discours dans le choix des techniques d'analyse des données.
3. Finalement, les réponses à la question des références aux modèles épistémologiques choisis, montrent que les chercheurs français (27 %) comme les espagnols (28 %) ont en commun de ne pas avoir dans leur recherche des modèles théoriques dominants. Cependant, les français préfèrent les modèles systémiques (37 %) et les espagnols les modèles critiques (21 %).

Conclusion

La comparaison des réponses chez les chercheurs espagnols et chez les chercheurs français révèle des similitudes et des différences. Les différences sont localisées surtout dans le financement de la recherche (la publique plus forte en Espagne), dans le cadre où la recherche est inscrite (plutôt dans le court terme en France, dans le moyen terme en Espagne), dans le nombre des chercheurs par équipe des projets (plus nombreux en Espagne), dans l'intérêt porté à la communication organisationnelle (plus fort en France qu'en Espagne), et dans l'intérêt porté aux modèles systémiques en France, et aux modèles critiques en Espagne.

Pour le reste des données décelées par l'enquête, on trouve plutôt des similarités que des différences entre les chercheurs espagnols et les chercheurs français. Dans ce sens, on partage avec une fréquence similaire de réponses majoritaires l'origine de la formation académique en communication sociale des chercheurs, les buts explicatifs des recherches, le choix majoritaire de la même rubrique («Mediated Communication, Public Opinion and Society») pour classer les objets d'étude dans les sections de l'AIERI (ou AIMCR), le choix du même champs méthodologique majoritaire (le domaine documentaire) et le

choix des techniques utilisées pour l'élaboration et l'enregistrement des données: les analyses des discours.

De toute façon, il faut ne pas oublier que les résultats de cette enquête ne signifient qu'une simple découverte de tendances, puis qu'il s'agit d'un univers (l'univers des chercheurs) de telle manière que les chercheurs qui remplissent notre formulaire d'enquête ne peuvent représenter qu'eux mêmes, ce qui nous amène à considérer les formulaires remplis comme un ensemble de cas cliniques et aucunement un échantillon représentatif de l'univers des chercheurs français ou espagnols.

DOSSIER

PERSPECTIVES DE RECHERCHES SUR LES ENVIRONNEMENTS IMMERSIFS

► Etienne-Armand Amato

► Philippe Bonfils

► Marcin Sobieszczanski

Les contributions de ce dossier témoignent de la variété des thématiques de recherches suscitées par l'émergence des environnements immersifs. Il s'agit ici de montrer, à travers les travaux de différents collègues du laboratoire I3M et de l'Observatoire des Mondes Numériques en Sciences Humaines, quelques exemples et problématiques que ces dispositifs font surgir du point de vue des Sciences de l'Information et de la Communication.

De la sorte, sont examinées les dimensions ludiques, sociales et utilitaires des environnements immersifs, discutées les relations complexes entre la spatialité cinématographique, la 3D et la multi-sensorialité, est analysée la centralité du son et de l'audition, comme sont visitées les applications liées à la muséographie et les scénographies d'exposition. Plusieurs concepts théorisent ce vaste champ : le couple centration et décentration, l'instanciation, la complexité de l'interaction, les paramètres de la présence, la complétude sensorielle, l'économie des usages et finalement le « plissement numérique du monde ».

Loin de dresser un état de l'art ou de viser l'exhaustivité, notre démarche insiste sur la richesse des questions soulevées, qui s'avèrent d'emblée interdisciplinaires. Leur étude nécessite des croisements épistémologiques entre plusieurs domaines et chercheurs, alors qu'aujourd'hui en France et à l'étranger, un nombre croissant de travaux théoriques s'affirment. Ces questions mériteraient toute leur place dans un futur dossier plus complet.

En attendant les prochaines étapes, à savoir le débat théorique et l'expérimentation permettant l'approfondissement des hypothèses et réflexions, l'objectif de cette publication est bien de présenter aux collègues de notre discipline ces nouveaux objets « frontières » d'une façon succincte et singulière, pour qu'ils apprécient ces nombreuses perspectives de recherches que nous identifions dès à présent.

COMMUNIQUER ET CRÉER DU LIEN SOCIAL AU SEIN D'ENVIRONNEMENTS IMMERSIFS

► Philippe Bonfils¹

Au delà du miroir, interagir avec l'image spatiale

L'image de synthèse est issue à l'origine d'un procédé infographique qui consiste à ajouter une profondeur (z) à une image plane et donc à recréer visuellement des représentations de perspectives. Les techniques utilisées s'appuient généralement sur des solutions logicielles numériques qui accompagnent le geste du créateur en lui permettant de modéliser des objets, des personnages et des environnements plus ou moins animés. Ces créations se construisent à partir de la reproduction de phénomènes physiques réels (cinématique, lumières, effets atmosphériques et pyrotechniques) reproductibles grâce à des programmes de plus en plus sophistiqués. Ces procédés désormais numériques engendrent plusieurs conséquences sur la perception du spectateur. Ils autorisent symboliquement celui-ci à pénétrer mentalement l'image et à « traverser le miroir » tel l'Alice au pays des merveilles de l'œuvre de Lewis Carrol, et partant de là, lui offrent de multiples perspectives sensorielles et interprétatives. Les avancées technologiques, notamment en termes de puissance de calcul, de ces dernières années permettent aussi aujourd'hui la création d'images de plus en plus réalistes, et en ce sens simulent de mieux en mieux le réel jusqu'à représenter l'impossible. Il s'avère difficile de faire la différence entre ce qui a été capté, et ce qui a été créé. L'image de synthèse a dès lors cette particularité de créer l'illusion des possibles qui participe du « simulacre » comme impossibilité de distinguer le vrai du faux, l'actuel du virtuel². Cette désormais omniprésence de la profondeur à l'image multiplie les possibles à l'écran et notamment les variations visuelles plus ou moins cachées entre visible et invisible³. Sur le plan épistémologique, cette plongée dans l'image soulève de nombreuses questions théoriques entre autres sur le plan psychique, cognitif, et sémiotique.

Plus récemment, la possibilité récente d'interagir (y compris à distance) sur l'image grâce aux fonctions interactives de dispositifs de nouvelles générations de type jeux vidéo et/ou simulations,

1. Laboratoire I3M, Université du Sud Toulon-Var

2. DELEUZE, G. (1969). Logique du sens. Les Éditions de minuit, Paris.

3. MERLEAU-PONTY, M. (1964). Le visible et l'invisible. 2nd Ed. Gallimard, Paris. 2006. 359p

4. WEISSBERG, J.L. (1999).
Présence à distance. Dé-
placements virtuels et
réseaux numériques ;
Pourquoi nous ne croyons
plus à la télévision. Ed.
L'Harmattan, Paris. 304p

enrichie et complexifie encore les activités de production et de réception des utilisateurs. Il ne s'agit plus dès lors pour le spectateur d'être stimulé passivement et de s'abandonner, mais plutôt d'intervenir sur l'image, voire d'en modifier le sens. Plus encore, les dispositifs simulent la représentation de l'utilisateur sous la forme d'un personnage 3D communément appelé « avatar » : « peut-être celui de faire se rejoindre la représentation à la réalité ? »⁴. L'utilisateur passe du rôle de spectateur à celui d'acteur, voire de créateur immergé dans l'environnement virtuel. Il peut non seulement pénétrer l'image mais aussi flâner à loisir dans un nouveau monde de représentations visuelles spatialisées. Il échappe à sa corporalité physique, et d'une certaine manière se désincarne, pour endosser la peau du corps virtuel de son avatar, et ainsi se libérer partiellement des contraintes terrestres en volant ou en se téléportant d'un environnement virtuel à l'autre. Ces nouvelles modalités d'usages transforment la perception et les représentations associées aux environnements immersifs explorés. Plus encore, l'utilisateur peut non seulement manipuler son avatar, mais aussi choisir entre plusieurs points de vue possibles sur l'image. Il peut utiliser celui relatif aux yeux de son personnage, c'est-à-dire centré et immergé dans l'action à l'écran. Il peut aussi employer une vue proche mais externe de son avatar, et donc partiellement décentrée de l'action. Enfin, il peut recourir à une vue lointaine et très externe de son avatar, avec la possibilité de dissocier son point de vue de celui de l'avatar. Ce dernier point de vue est le plus décentré de l'action. Il offre en quelque sorte une position démiurgique et de toute puissance à l'utilisateur. Il y a là ce que nous qualifions de circularité entre processus de centration et de décentration à l'image pour l'utilisateur.

Entre immersion partielle et immersion complète

Les environnements immersifs créés sont donc caractérisés par la représentation en trois dimensions d'espaces virtuels de plus en plus réalistes et métaphoriques, et dans lesquels il est désormais possible pour l'utilisateur de déambuler. A cela s'ajoute, plusieurs degrés d'immersions possibles selon les périphériques utilisés. Dans leur acception d'origine, les environnements immersifs ou installations immersives définissent une réalité virtuelle qui immerge complètement l'utilisateur dans un monde de synthèse en 3D. Il s'agit alors d'équiper celui-ci de périphériques traduisant au plus près du réel les sensations physiques perçues dans le

monde virtuel (gants haptiques, dispositifs à retour de force, visio-casques, capteurs etc.). Dans leur acceptation récente, les environnements immersifs correspondent aussi à des dispositifs de type mondes virtuels, ou métaverses, qui présentent les mêmes caractéristiques en trois dimensions, mais qui limitent le degré d'immersion par l'utilisation de périphériques légers et standards (souris, clavier). Dans le même temps, il apparaît de plus en plus difficile de situer les frontières entre immersion partielle et immersion complète. En effet, on assiste à plusieurs avancées technologiques importantes. Récemment et de manière inattendue suite à la sortie du film « Avatar », le développement rapide de la diffusion 3D (stéréoscopique) à l'aide de lunettes (actives ou passives) avec les nouvelles générations de téléviseurs ou d'ordinateurs (équipés de cartes graphiques 3D de type Nvidia). Moins surprenant, suite au succès des consoles de jeux vidéo Nintendo Wii, notons l'arrivée sur le marché de consoles équipées de capteurs de mouvements plus en plus sophistiqués (Microsoft Xbox Kinect, Sony PS3 PlayStation Move). Enfin, le déploiement lui aussi croissant d'applications grand public de réalité augmentée rend possible la superposition en temps réel d'éléments 3D sur des images captées (webcam, Smartphones, etc.). Ces diverses techniques de captation, d'interaction et de diffusion ont pour conséquences directes, et ce quels que soient les usages, d'augmenter de manière significative les sensations d'immersion pour les utilisateurs sans pour autant nécessiter des équipements lourds.

De nouvelles formes de communication non verbale et de médiation sociale

Nous venons de le montrer, les environnements immersifs sont en pleine expansion. Ce sont des dispositifs riches sur le plan sémiotique, et qui présentent un ensemble très varié de fonctionnalités. Pour autant, s'ils offrent une infinité de possibilités sur le plan des usages, ils n'en sont pas moins souvent perçus comme complexes à manipuler. Ainsi, nos travaux⁵ dans des contextes d'enseignement ou de formation à distance montrent que les phases d'appropriation de ces dispositifs sont généralement longues et nécessitent une culture préalable propre aux nouvelles générations⁶. Certains soulignent aussi le fait que ces dispositifs sont potentiellement dangereux car on leur prête de grands pouvoirs ludiques, et par voie de conséquence, addictifs. Sur ce point précis de l'addiction, si l'on s'écarte des polémiques, il y a effec-

5. BONFILS, P. (2007). Dispositifs socio-techniques et mondes persistants : Quelles médiations pour quelle communication dans un contexte situé ? Thèse en sciences de l'information et de la communication soutenue le 7 décembre 2007 à l'Université du Sud Toulon-Var. Consultable sur le site <http://philippe-bonfils.com>.

6. LARDELLIER, P. (2006). Le pouce et la souris : Enquête sur la culture numérique des ados. Ed Fayard. 230p

7. MOLES, A., & ROHMER, I. (1978). La psychologie de l'espace, 2^e Ed. Casterman, Paris.

8. WATZLAWICK, P., & WEAKLAND, J.H (1977). The Interactional View Studies at the Mental Research Institute, Palo Alto 1965-1974. Ed Norton, New York.

tivement chez des publics désocialisés des risques et cela justifie des recherches à ce titre. En contrepartie, plusieurs travaux démontrent aussi que les environnements immersifs offrent une grande variété d'utilisation des avatars qui ont un impact sur les composantes relationnelles et sociales dans des contextes collectifs, voire collaboratifs au sein d'environnements immersifs (Jenkins & Cassel, 1998 ; Eustace & al, 2004 ; Gee, 2005 ; Steinkuehler, 2006 ; Bronack, S., Cheney, A., Riedl, R. & Sanders, R. 2007). Dans notre cas, il est question de s'intéresser plus particulièrement à la dimension orchestrale et sociale de la communication dans la continuité des travaux du collège invisible, et de l'école de Palo Alto. Nous considérons d'une part que ces environnements métaphoriques grâce à leur structure spatiale offrent une multitude de points de vue aux utilisateurs et peuvent se prêter à des utilisations sociales de l'espace, à une forme inédite de proxémie⁷. D'autre part, la manipulation de l'avatar par l'intermédiaire de la gestuelle est susceptible d'engendrer de nouvelles formes de communication non verbale utilisées consciemment ou non par l'utilisateur : « il est possible de parler une langue correctement et couramment et de n'avoir cependant pas la moindre idée de sa grammaire, nous obéissons en permanence aux règles de la communication, mais les règles elles-mêmes, la grammaire de la communication, est quelque chose dont nous sommes inconscients⁸ ». Enfin, ces environnements souvent très réalistes autorisent des métaphores symboliques, identitaires et représentationnelles très riches tant au niveau de la personnalisation de l'avatar, ce masque qui devient plastique et parfois opaque (processus de caractérisation), que de la modélisation des objets et des décors 3D qui deviennent des supports de nouvelles représentations de contenus, de connaissances (exemple des arbres fractaux, des murs de connaissances). Il y a là de multiples croisements épistémologiques et des pistes ouvrant sur des objets nouveaux de recherches, ce que certains nomment des « objets-frontières », qui peuvent concerner des problématiques diverses de recherche : communication, médiations, représentations, identités numériques, lien social, formation à distance, addiction.

LES DÉFIS DU JEU VIDÉO, CES ENVIRONNEMENTS IMMERSIFS AU CŒUR DES PRATIQUES NUMÉRIQUES

► Etienne-Armand Amato¹

Bien que la question de l'immersion au cœur de représentations figuratives en images de synthèse se soit amorcée académiquement au milieu des années 90, avec l'avènement d'une « Réalité Virtuelle » très sophistiquée, un autre objet plus populaire et trivial, le jeu vidéo, avait défriché, creusé et consolidé en amont des agencements techno-sémiotiques similaires. Aujourd'hui, ce dernier acquiert progressivement sa légitimité sur la scène scientifique, à force d'être économiquement viable et omniprésent chez les particuliers.

Car historiquement, les premiers dispositifs interactifs que le grand public a pu découvrir et expérimenter furent bien les jeux vidéo. Durant les années 70 et 80, avec des appareils d'abord électroniques, puis informatiques, ils investirent en parallèle et en synergie les lieux publics et les logements privés, respectivement sous la forme de bornes d'arcade payantes et de consoles de jeu domestiques. Cela se fit sous la pression des plus jeunes, qui détournaient manettes en main le téléviseur de sa fonction initiale de récepteur. Par la magie d'un simple branchement à la prise antenne, le sacro-saint petit écran familial chutait soudain de son piédestal. La lucarne ouverte sur le monde se faisait moniteur, sorte d'hublot à travers lequel accéder à d'étranges micro-mondes simplistes, aux couleurs criardes et aux sons stridents. En fonction des cartouches de jeux possédées ou des logiciels ludiques d'une micro-informatique en voie de démocratisation, apparaissaient aux yeux de tous des environnements pixellisés fourmillant d'activités. Ils proposaient une plongée sensorielle et cognitive par l'intermédiaire le plus souvent d'un avatar, vecteur de l'immersion, afin de réussir quelques interventions salutaires. Cette mutation du téléspectateur en « vidéojoueur »² a mis en évidence la figure du « spectacteur » - comme le qualifia Jean-Louis Weissberg (1999). Celle-ci ne cessa plus depuis d'interroger, de susciter les polémiques, entre enthousiasme et perplexité.

Nous avons pu ailleurs cerner les raisons d'un tel désintérêt scientifique³. Les jeux vidéo sont longtemps restés ignorés pour des rai-

1. Président de l'OMNSH et chercheur associé au Laboratoire Paragraphe, Université Paris 8

2. Amato, E. A. (2008). « Le jeu vidéo comme dispositif d'instanciation. Du phénomène ludique aux avatars en réseau ». Thèse en Sciences de l'Information et de la Communication, soutenue le 25 novembre, Université Paris 8. Consultable à http://www.omnsh.org/IMG/pdf_AMATO_THESE_JV_libre.pdf

3. Amato, E. A., Perény, E. (2008) « Comment le premier cybermédium a pu un temps échapper aux SIC ? », XVI^e Congrès de la SFSIC, Université Technologique de Compiègne. Consultable à http://www.sfsic.org/congres_2008/spip.php?article84.

sons d'agenda opérationnel et de hiérarchie culturelle, même de la part de domaines comme l'ergonomie, la Réalité Virtuelle ou l'ingénierie informatique lourde. Ce n'est que depuis maintenant une bonne décennie, ici comme aux États-Unis, qu'ils ont été abordés par les Sciences Humaines et Sociales comme de véritables objets de recherche. En France, si les SIC ont été, avec la psychologie, puis la sociologie, l'une des premières disciplines prenant position, bien des inerties académiques ont poussé certains chercheurs à se fédérer, comme en 2004 avec le réseau « culture numérique » du colloque Ludovia. Auparavant, dès 2001, au sein de l'Observatoire des Mondes Numériques en Sciences Humaines, une démarche à proprement parler pluridisciplinaire s'est affirmée, avec toute la productivité que génère un même objet envisagé depuis des focales et des prismes théoriques très différents. Aujourd'hui que les premières thèses ont pu aboutir depuis déjà un certain temps (Genvo en 2006, Georges, Bonfils ou Alvarez en 2007), que les ouvrages et colloques se multiplient, un phénomène de rattrapage semble animer nos communautés et conduit à relever de nombreux défis.

En premier lieu, du point de vue des Sciences de l'Information et de la Communication, toute tentative visant à saisir la complexité de ces médias interactifs largement répandus implique de mobiliser nombre de résultats théoriques engrangés à propos des autres médiums de masse. Encore faut-il les réévaluer en raison de la spécificité des jeux vidéo. Ceux-ci, malgré leur polymorphisme et leur récent hyperréalisme prêtant à confusion, reposent tous sur la modélisation et l'automatisation, sur l'interaction iconique et l'intentionnalité programmée, sur la représentation de synthèse et la simulation. Ces fondamentaux les rendent éligibles au statut de « cybermédium », en référence à une cybernétique encore invalidée ou refoulée, mais fondatrice de nos technologies info-communicationnelles numériques. Simultanément, il s'agit de parvenir à redéployer l'analyse en examinant les niveaux et modes de communication s'entremêlant : corps en action, perception audiovisuelle, narrativité, mécaniques d'interaction, organisation sémiotique des interfaces, communication avec d'autres participants à travers les réseaux. Alors que l'illusion d'incarnation correspond selon nous à un phénomène d'instanciation⁴, la collaboration synchrone s'effectue grâce à une image interactive à valeur « paradigmatique »⁵ et capable de dépeindre des univers participatifs et immersifs.

4. Amato, E. A., L'instanciation, un modèle analytique du jeu vidéo, colloque EUTIC 2009.

5. Perény, E. (2010). « L'Image interactive, paradigme du jeu vidéo », in Craipeau, S., Genvo, S. & Simmonot, B. (dirs) Les jeux vidéo. Au croisement du social, de l'art et de la culture. Questions de communication, série actes 8, Presses universitaires de Nancy, pp. 147-161.

Ensuite, il s'avère que la production industrielle et la diffusion commerciale de contenus vidéoludiques demeurent très difficiles à suivre, encore plus à anticiper. Ici, de nouvelles méthodes de veille sont à imaginer, tandis que la patrimonialisation des œuvres tarde à trouver ses marques, mettant dans l'ombre des pans entiers d'une histoire riche et déterminante ayant affecté les jeunes générations et installé des habitus technologiques majeurs. À ce stade, ne s'en remettre qu'à la vulgate médiatique des éclairages journalistiques ne peut suffire, quoique ce dialogue décousu entre les médias traditionnels et le premier cybermédium de masse mériterait à lui seul bien des travaux.

Enfin, l'étude des effets socio-techniques – pour s'en tenir à cette expression qui fait débat – appelle à expliciter les cadres théoriques utilisés, à discriminer les interdépendances individuelles, technologiques, sociétales, culturelles, voire esthétiques et idéologiques. En se tournant vers la philosophie des sciences, le risque est grand de perdre de vue les pratiques et les artefacts, pour n'interpréter que de l'extérieur ce qui demande aussi à être vécu concrètement de l'intérieur. En optant pour la micro-analyse, et notamment pour l'observation participante comme beaucoup l'ont fait au sein de l'Observatoire, l'induction reste difficile pour cerner la façon dont ces immersions collectives dans les jeux persistants affectent notre relation aux objets logiciels.

En outre, des domaines paradoxaux se développent à côté de la sphère du pur divertissement logiciel, comme les jeux vidéo utilitaires, plus connus sous l'appellation anglo-saxonne de « serious games ». Ces programmes ludiques et productifs sont conçus pour transformer leurs destinataires. Ils investissent la formation initiale ou professionnelle, la publicité et la politique, voire l'information journalistique. Si les thématiques récréatives des jeux vidéo ont pu propager de singuliers modes d'appropriation et de fréquentation de l'informatique, de l'image et du son, du récit et de l'action, ce passage du futile à l'utile déstabilise des oppositions classiques, comme celle du travail et du loisir⁶.

Dès lors, comment procéder ? Comment vérifier des hypothèses généralistes et de bon sens qui commencent à être admises, mais manquent de démonstrations probantes ? Ainsi, l'une d'elles avance que les univers des jeux vidéo ont constitué de vastes la-

6. Amato E. A., « Vers une instrumentalisation communicationnelle des jeux vidéo : quelles formes de séduction idéologique ou publicitaire ? » in MEIMARIS M., GOUSCOS D. (dir.), *Enjeux et Usages des Technologies de l'Information et de la Communication*, tome 2, [Actes du Colloque international EUTIC 2007 du 7-10 novembre 2007, Athènes], Gutenberg publications, 2007, pp. 306-315.

boratoires d'innovation où se sont expérimentées des formules inédites d'interactivités ou de coopération interpersonnelles. Une autre consiste à voir dans le jeu vidéo un moyen de nous accoutumer à des dispositifs qui par la suite font irruption dans la réalité courante. Car chronologiquement, par exemple, c'est avec les jeux vidéo que les premières cartes interactives ont pu être utilisées, bien avant les GPS embarqués dans les automobiles. De même, les principes de la réalité augmentée, avec l'apposition d'informations contextuelles au monde environnant, y ont été mis en œuvre, ne serait-ce que dans les jeux de stratégie ou de conduite d'engins, et ce, bien avant que nos téléphones mobiles ne nous promettent de dévoiler les ressources ou possibilités d'une ville balisée d'informations géolocalisées.

Ces enjeux de recherche, s'ils sont collectivement travaillés, nous fournissent une opportunité majeure de réarticuler nos apports théoriques internes et externes au sein de notre discipline qui prétend de plus en plus au statut de science, au singulier et à part entière. Tenter de cerner les particularités et l'altérité d'un objet technique comme le jeu vidéo, aussi banal que symptomatique, ne peut qu'aboutir à consolider nos propres méthodes et forces. Car ce qui se joue en toile de fond est peut-être l'apport en retour des SIC aux SHS, auxquelles elles ont tant emprunté et qui peuvent attendre d'elles plus qu'un rôle de vigie : un vrai cadrage conceptuel et appliqué en mesure d'éviter à tous bien des quiproquos.

ENTRE L'IMMERSION DANS L'IMAGE CINÉMATOGRAPHIQUE ET L'IMMERSION TOTALE

► **Marcin Sobieszczanski**¹

Le cinéma organise autour de ses contraintes techniques, relatives à la prise de vue et à l'architecture des salles de projection, une écriture narrative capable de produire un effet à la fois de réel et de fiction, effet qui aspire le spectateur dans un état de suspension et d'abolition de toutes contraintes spatio-temporelles. Mais le genre filmique s'épuise, depuis ses premiers balbutiements et jusqu'à son apogée, entre 1895 et la fin des années 70, évoluant vers une « naturalisation » de l'espace d'acquisition et de visionnement de l'œuvre vidéo-filmique. Les projections split-screen et multi-screen, et l'écriture scénaristique consécutive à ces techniques, présentent, depuis la fin des années 90, une étape intermédiaire de cette évolution, qui dans un proche avenir, avec différentes déclinaisons et applications de la 3D, s'achemine, en suivant d'ailleurs une tendance anthropologique, vers l'immersion complète ou partielle dans l'image, offrant de nouvelles possibilités d'interaction spectatorielle.

Dans une récente étude² de cette narration distribuée en split-screen et en multi-screen, nous avons pu avancer cette hypothèse interprétative :

« Le propre de ces narrations est de créer un aménagement spatio-temporel de la projection et du visionnement qui joue sur les effets attentionnels et les capacités d'intégration et de suivi du Spectateur. L'assimilation des rapports spatiaux, de la dynamique et de la causalité par le Spectateur ne se fait plus sur la base de la simulation distanciée, mais sur la base de sa propre activité cognitive par rapport au spectacle réifié dans l'espace et le temps. L'empathie spectatorielle avec les Acteurs de la scène et avec l'Opérateur se fait non seulement par l'effet de cinéma, mais en même temps par l'effet de la propre expérience spatio-temporelle du Spectateur à qui le spectacle se dévoile à l'issue de sa propre action d'orientation sensorielle. Pour utiliser la terminologie de Francisco Varela, les énactions du Spectateur sont ici solidaires des énactions des Acteurs et de l'Opérateur. Le Spectateur agit par une action cognitive incarnée, c'est-à-dire en

1. Laboratoire I3M, Université de Nice Sophia Antipolis

2. Sobieszczanski, M., Masoni Lacroix, C., (dir. de l'ouvrage collectif), 2010, Du split-screen au multi-screen. La narration vidéo-filmique spatialement distribuée, From split-screen to multi-screen. Spatially distributed video-cinematic narration, Bern, Peter Lang.

sollicitant pleinement la gestion de ses propres moyens sensorimoteurs dans l'acquisition de l'accès à l'expérience des Acteurs et de l'Opérateur du récit vidéo-filmique. »

Le cinéma en relief et la 3D, un aboutissement ou une étape ?

La technologie de la prise de vue et de la projection en relief est connue depuis l'invention du cinéma dans les dernières années du XIX^e siècle. Malgré une production importante, entre 1953 et 1960, les équipements coûteux et les réglages compliqués, ainsi que les phénomènes de fatigue oculaire et cérébrale chez le spectateur, ont compromis son adoption universelle. Face à sa résurgence récente, le critique Roger Ebert³ met le doigt sur le point critique essentiel de la 3D : quel peut être son apport à la production de l'« effet cinéma » ? Si, grâce à l'information contenue dans la perspective centrale, le cerveau reproduit la troisième dimension, la 3D utilisée dans le but d'étoffer la narration et l'argumentation discursive s'avère redondante...

Or, la propension de l'humain à s'immerger dans les produits de sa propre culture, trouve aujourd'hui son expression non seulement sur le terrain du cinéma, mais dans toutes les techniques de média et dans tous les concepts communicationnels, à commencer par les jeux vidéo en réseau, en passant par les « mondes virtuels » de socialisation dans le WEB à interface 3D et en finissant par les équipements spécialisés de télémaintenance ou de téléchirurgie. Le cinéma classique n'y est qu'un enjeu partiel. En continuant à refuser des changements majeurs, il restera un art cognitivement et ergonomiquement obsolète. En revanche, son évolution, y compris par le vecteur de la 3D, le propulsera au cœur des enjeux globaux des environnements immersifs. Certains de ses essais accusent déjà cette direction (cinéma à choix spatiaux chez Jean-Louis Boissier, Alexis Chazard et Gwénola Wagon, le cinéma interactif et immersif chez Amy Talkington, l'interaction « biofeedback » chez MariKo MoRi, Jean Décarie et Simon-Pierre Gourd). D'autres idées sont à l'état de prototype : la modélisation 3D du spectateur et l'absorption de son avatar mu, par la volonté du même spectateur, dans l'action du film, les dispositifs dits « the shared vision and hearing » qui échangent les stimuli sensoriels des endroits distants, le cinéma à audition et vision sélectives ou les spectacles vidéo-filmiques alternatifs selon différents paramètres physiologiques et posturaux du spec-

tateur, la diversification des voies sensorielles, avec les sensations tactiles, par les ultrasons, les sensations proprioceptives et la télé-olfaction.

Dans ces recherches, la 3D apparaît non pas en tant qu'aboutissement de la technique cinématographique mais plutôt en tant que technique intermédiaire, un support réglant et régulant les rapports spatiaux, les rendant naturels par rapport à la position spatiale réelle et la cinétique du spectateur.

Les dispositifs auxiliaires, nécessaires à l'avènement de la culture à sensorialité artefactuelle immersive

Le point critique de l'immersion par les technologies informatiques est son caractère artefactuel. La sensorialité artificielle, pour être convaincante, doit aspirer à l'idéal de complétude. Elle doit, en sus, organiser les relations entre différentes sensations de telle sorte qu'elles satisfassent aux critères de la synesthésie, sans provoquer de gêne psycho-physiologique. L'exigence de l'immersion à la fois artificielle et « écologique » contribue à la « naturalisation » des techniques de la perception, de la conservation des percepts, du traitement de l'information sensorielle et de la restitution des ses résultats.

La prise de vue nécessite des innombrables choix techniques de matériel ainsi que de minutieux réglages. Tous ces paramètres correspondent à la catégorisation optique et cognitive du champ de la vision. Les partages hémisphériques, horizontaux et verticaux, les plans d'éloignement, la profondeur du champ de la netteté, le pouvoir séparateur, la saisie de mobiles, les valeurs chromatiques, la luminosité, la stéréoscopie, le positionnement relatif à l'objet, sont autant des catégories du processus de la vision que les entrées des caractéristiques techniques du matériel de la prise de vue. La tendance des recherches, du prototypage et de l'industrie est de rompre avec les réglages uniques, et faire coexister sur le même support des prises à caractéristiques multiples, additionnées dans le souci de l'exhaustivité optique et perceptive (« The synthetic photography » dans Handheld Plenoptic Camera de l'Université de Stanford, la vision binoculaire dans FUJIFILM FinePix Real 3D System, la géométrie variable de la lentille liquide Rensselaer Polytechnic Institute de Troy (USA), le spectre lumineux élargi dans Siemens Night Vision).

Dans le domaine des équipements informatiques de prétraitement de l'image, embarqués sur les appareils ou extérieurs, dédiés au post-traitement, on remarque la tendance à réaliser techniquement certains mécanismes de la vision physiologique humaine ou animale (l'auto-calibrage des capteurs photosensibles, la reconnaissance des formes intégrée).

Et finalement la restitution projective de l'image déferle sur les surfaces multiples et non standard (le calibrage en temps réel de la vidéo-projection de Sébastien Roy de l'Université de Montréal).

Les environnements immersifs - les nouveaux enjeux du réel

Avec la 3D automatisée qui déborde largement les cadres du spectacle vidéo-cinématique, nous entrons dans les réalisations technologiques actuelles de ce qu'on peut appeler la propension universelle de l'humain à l'immersion. L'étude de ces dispositifs déborde elle aussi le cadre des études cinématographiques et entre dans les vastes champs des récentes tendances de la technicisation de la culture. Les environnements immersifs fonctionnent en deux versions, avec des réalisations mixtes ou intermédiaires : en tant que réalité virtuelle et en tant que réalité augmentée. Les installations en réalité virtuelle offrent une immersion complète ou quasi-complète, dans un univers sensoriel artificiel, commandé par l'ordinateur générant un environnement 3D, avec pour objectif de dépendre le sujet de son référentiel sensoriel habituel.

Les installations immersives en réalité augmentée, partiellement immersives, incluent le référentiel spatial du sujet ainsi que captent ses actions afin de les faire interagir, dans l'image de synthèse finale, avec les objets ou les environnements 3D générés par l'ordinateur. L'univers sensoriel final inclut donc (a) les objets 3D, issus d'une modélisation du réel ou entièrement fabriqués, (b) la modélisation dynamique en temps réel du sujet et de ses comportements ainsi que (c) la modélisation en temps réel de l'environnement du sujet. Le programme intégrateur prévoit également plusieurs types d'interactions physiques entre ces trois éléments. L'image de la synthèse finale de ces trois flux est présentée au sujet lui-même et à ceux qui le regardent de l'extérieur dans une immersion plus ou moins grande, mais toujours partielle, et de surcroît coïncidant, dans le champ perceptif, avec la réalité qui du coup s'enrichit d'éléments artefactuels.

Un ou plusieurs sens sont alors dédiés à la perception de cette « synthèse du réel » et ils deviennent désormais nos sens de référence. Les enjeux théoriques majeurs de ce mouvement tiennent évidemment à notre rapport au réel médiatisé.

PISTES DE RECHERCHE EN DESIGN SONORE INTERACTIF EN SITUATION IMMERSIVE

► Hervé Zénouda¹

Notre proposition se présente sous la forme d'un bilan d'activités recensant trois années de projets menés dans le cadre de la licence TAIS-NTS (Techniques et Activités de l'Image et du Son, Nouvelles Technologies du Son) de l'U.F.R. INGEMEDIA (Université du Sud Toulon Var), suivi d'une ouverture prospective vers le domaine du design sonore des univers immersifs.

Bilan d'activités

L'ensemble de ces projets, s'ils ne s'inscrivent pas directement dans des univers immersifs, mettent en œuvre des techniques directement utilisables dans ces nouveaux environnements : traitements audio et synthèse temps réel, spatialisation, relations images/sons, gestion de capteurs, description du son...

- Design sonore interactif (pour jeux vidéo en collaboration avec the school of arts and humanities, University of Texas, Dallas, USA) :
Les étudiants de la licence NTS ont eu la charge du design sonore de jeux vidéo conçus et réalisés par les étudiants de l'université de Dallas (dirigés par Frank Dufour). Ce projet à distance a souligné les difficultés et intérêts d'expériences de productions menées dans un contexte multiculturel : les questions de langues évidemment (accentuées par la difficulté, la subjectivité et la pauvreté du vocabulaire utilisé pour décrire le son), les problèmes liés à l'organisation (décalages horaires et cultures de production), mais aussi des questions de différences culturelles des environnements sonores.
- Design d'espace sonore (pour une exposition de peinture au musée d'art moderne de Dallas (Texas)) :
Les étudiants de la licence NTS ont conçu l'ambiance sonore d'une exposition de peintures et de photos qui a eu lieu au musée d'art moderne de Dallas (Texas) en avril 2009. La particularité de ce travail est d'avoir utilisé des haut-parleurs ultra directionnels. Ce dispositif a permis de concevoir une bande son

1. Hervé ZÉNOUDA¹ Laboratoire I3M, Université du Sud Toulon-Var

adaptative : une ambiance sonore pour l'ensemble de l'exposition, des pistes additionnelles adaptées au thème de chaque salle et enfin des sons spécifiques liés au tableau regardé (ces sons étant projetés sur la zone de proximité du tableau).

- Création d'une base de données sonores :
L'objectif est de produire une base de données sonores qui prenne en compte une partie des outils d'analyse de la typomorphologie développée par Pierre Schaeffer pour les objets sonores. L'évocation de la source de la production sonore sans être exclue n'est plus ainsi le seul critère pour décrire et rechercher les sons. La question de l'interface de ce type d'outil est posée avec une piste privilégiée pour la cartographie de données permettant la représentation graphique des résultats ainsi que la visualisation de notions de proximité.
- Spatialisation et traitements audio en temps réel pour le concert :
En collaboration avec l'ensemble de musique contemporaine « Polychronies », les étudiants ont participé à l'élaboration de trois pièces musicales (la suite « Dodécacalite ») composées par le compositeur Jean-Michel Bossini. Le premier semestre est consacré à un échange entre les étudiants et le compositeur sur la conception de la pièce, le second semestre est consacré à la production de patch temps réel Pure Data pour le traitement et la spatialisation des sons. Le projet au fil de ces trois années a évolué d'une approche purement musicale à une dimension plus multimédia (la dynamique du jeu d'un percussionniste influe sur la luminosité de l'image vidéo ou modifie les rythmes de visualisation d'images fixes...).
- Instrument augmenté par des traitements audio en temps réel :
Un prototype d'instrument augmenté a été conçu et réalisé avec Pure Data pour une percussion digitale iranienne (le zarb). Le système permet d'enregistrer et de boucler en temps réel six pistes sonores et de contrôler un ensemble d'effets (réverbération, écho, filtrage, synthèse granulaire, pitch...). L'ensemble des fonctionnalités et une grande partie des paramètres des effets sont contrôlables par le panachage d'un pédalier midi et d'une série de contrôleurs/déclencheurs maintenus sur le corps de l'instrument.

Dans le prolongement de ces travaux, nous nous intéressons à l'apport du son dans les mondes immersifs et à la valorisation de ces expériences dans ces nouveaux environnements.

Ouverture et perspectives vers les mondes virtuels

Dans la continuité du cinéma, les environnements immersifs 3D renouvellent la question des relations images/sons et du design sonore. Cet environnement calculé en temps réel impose de nouvelles directions de recherche concernant l'utilisation généralisée de musiques et de sons génératifs et adaptatifs. De nouveaux outils sont donc à mettre en place : synthèse sonore en temps réel, utilisation d'occurrences de familles de sons (base de données sonores), musiques adaptatives, plasticité sonore... qui posent principalement des questions de description et de production des ressources audio-visuelles.

Au delà des aspects technologiques, un champ de recherche particulièrement prometteur s'ouvre à nous concernant les approches sémiotiques multimodales : UST visuelles et sonores (MIM), iconicité visuelle et sonore (François Bayle²)... permettant d'envisager l'élaboration de structures a-média (Philippe Bootz³) pour la production d'environnements virtuels temps-réel.

L'apport du son dans un environnement 3D :

- Un sentiment d'immersion accru par l'environnement sonore.
- Une amélioration du réalisme des objets visuels 3D (les « indices matérialisants » apportés par les objets sonores concrets (Pierre Schaeffer⁴) enrichissent la qualité des rendus visuels simplifiés au profit d'un gain en temps de calcul). Dans ce conglomérat image/son, la notion d'iconicité visuelle et sonore est centrale.
- Un renouvellement de la notion d'espace (espace sonore 3D versus espace visuel 3D) : On sait qu'au cinéma, le point d'écoute (calqué sur la notion de point de vue) est largement traité de manière non réaliste. Comment les univers 3D réinterrogent la notion d'espace sonore ? Comment la notion de hors champ doit-elle être revisitée ?

2. BAYLE François, Musique acousmatique : propositions... positions, Buchet/Chastel, Paris, 1993.

3. BOOTZ Philippe, Vers un multimédia contraint et a-média, <http://transitoireobs.free.fr>, 2002.

4. SCHAEFFER Pierre, Traité des objets musicaux, Paris : Seuil, 1/1966, 2/1977.

5. SCHAFER Murray, Le paysage sonore, M & M, Paris 1979.

6. REY Etienne, « Dirigeable », 2001-2003, « Mille mondes », 2004-2008.

7. CONVERSY Stéphane, Conception d'icônes auditives paramétrées pour les interfaces homme-machine, Informatique, Paris XI, 2000.

- Une personnalisation des lieux : paysages sonores (Murray Schafer⁵) évolutifs, mixages adaptatifs, plasticité sonore...
- Une personnalisation des avatars : utilisation de la voix, leitmotiv musical... (voir le travail de l'artiste Etienne Rey⁶ sur la socialisation d'entités programmées par rapprochements organisés par affinités/compatibilités musicales).
- Une nouvelle utilisation de la musique : musique interactive, musique générative, musique adaptative...
- L'utilisation des dimensions informatives du son et de la musique (voir les « Audio-Icon » de Stephane Convery⁷, l'utilisation de leitmotiv musical, les ambiances sonores...).

Conclusion

Après avoir brossé quelques expériences de projets réalisés depuis trois ans dans le cadre de la licence TAIS-NTS et ouvert quelques perspectives de recherche/création dans le domaine du design sonore interactif en situation immersive, nous pouvons répertorier six grands axes de réflexion pour nos travaux futurs :

- Relations images/sons
- Sémiotiques multimodales et a-modales
- Utilisation de capteurs et traitements temps réel
- Spatialisation du son
- Synthèse sonore temps réel
- Musique adaptative

LA MUSÉOGRAPHIE IMMERSIVE VIRTUELLE : DE L'IMBRICATION DES MONDES À L'HYBRIDATION HOMME/MACHINE

► Linda Idjéraoui-Ravez¹

Certaines formes de muséographie ont permis, certes, de définir le cadre de la muséographie dite « interprétative », notamment la « muséographie d'objets »², mais surtout la « muséographie d'idée » et la « muséographie de point de vue »³. Il n'en demeure pas moins que les nouvelles formes de muséographie, contemporaines, se multiplient. Nous avons ainsi affiné de façon poussée le concept de la « muséographie discursive »⁴ à l'intérieur de laquelle, à partir de terrains empiriques, nous avons défini des sous-genres dépendant eux-mêmes de la façon dont se trouvent articulées certaines modalités pluri-sémiotiques avec d'autres modalités, énonciatives et pragmatiques. Telle est le cas de la « muséographie testimoniale » avec ses « logiques de coopération » ou ses « logiques de contrôle ». Cette complexification des concepts en lien avec celles des pratiques muséographiques induit la nécessité de repenser les différentes formes de muséographie, et l'intérêt de le faire sous l'angle des Sciences de l'Information et de la Communication⁵. Nous nous attacherons ici à resserrer la focale sur le phénomène que nous nommons la « muséographie d'immersion virtuelle ». Celle-ci se trouve étroitement liée à l'évolution des techno-sciences actuelles de nos sociétés, et par déclinaison, de nos façons d'appréhender le réel.

Dans un premier temps, nous devons rappeler qu'il est possible, certes, de penser l'immersion au musée, en opérant notamment, par comparaison et différenciation avec d'autres approches, traditionnelles, dans le domaine de la scénographie muséale. Les reconstitutions scientifiques d'environnements telles que les « unités écologiques » inspirées de préceptes trouvant leurs origines chez Georges Henri-Rivière, peuvent par exemple être pensées comme lieu des premières tentatives d'immersion dans le champ muséal (Montpetit, 1995). Mais, si la MIV (muséographie immersive virtuelle) comme forme de la muséographie interprétative tend à mettre le visiteur au cœur de l'exposition, les questionnements qui lui sont afférents, ne suffisent pas à recouper,

1. Laboratoire I3M, Université de Nice Sophia Antipolis

2. F. Belaën. 2005. « La muséographie d'immersion dans les musées des sciences : instrument de médiation ou nouvel outil marketing? », in Culture & Musées 5. Avignon : Actes Sud.

3. J. Davallon. 1992. « Le musée est-t-il vraiment un média? », in *Publics et musées 2*. PUL.

4. R. Montpetit. 1995. « De l'exposition d'objets à l'exposition expérience : la muséographie multimédia », 62e Congrès ACFAS, La muséographie multimédia : métamorphose du musée. Québec : musée de la Civilisation.

5. J. Davallon. 1999. *L'exposition à l'œuvre : Stratégies de communication et médiation symbolique*. Paris. L'Harmattan.

6. H. Garfinkel. 1967. *Studies in ethnomethodologies*. Englewood Cliffs. New York. Prentice Hall.

7. A. Greimas. 1966. *Sémanique structurale*. Paris. Larousse.

ceux de la MIV, qui allie les technologies des arts numériques et des usages spécifiques des NTIC adaptées au monde de la culture. Et à la différence des environnements immersifs de pure reconstitution d'un réel existant, la MIV se développe selon un principe consistant à allier l'informatique (logiciels, systèmes de programmation...) et les nouvelles technologies (objet physique comme les écrans tactiles...). La MIV indique donc un renouvellement, non par substitution, ou simple continuité, ni même par rupture, mais par extension des lieux de transmission des savoirs, de culture, des sciences, et de l'expérience, spécifiquement esthétique. Des chercheurs définissent l'environnement immersif comme un « pôle attractif, un espace, un moment de sensation forte »⁶, avec ces nouvelles technologies, les musées misent sur le sensationnel, l'émotionnel, le nouveau, le « faire vivre » « faire réagir »⁷. Avec ce type de médiation, l'exposition n'est donc plus appréhendable comme simple lieu d'apprentissage. Pour aller plus loin, ajoutons qu'avec l'immersion, la tendance, déjà évoquée, à placer le visiteur au centre de l'environnement exographique atteint son paroxysme. C'est donc cette tendance qui se mue et qui est à interroger.

Précisons d'ailleurs que si d'un côté, cette muséographie peut virtualiser les objets (collections) qui habituellement caractérisent le musée, d'un autre, elle naturalise, paradoxalement, la réalité induite, mais créée de toute pièce. Les technologies permettant de plonger le visiteur dans un monde virtuel et dont le but est de lui procurer une impression de réalité sont multiples (3D, tactiles, hologrammes, projections d'images pixellisées, d'images fixes ou animées, de vidéos, écrans géants, ambiances sonores spatialisées...).

Et il y a plus, car au-delà de ce processus de naturalisation (nous y reviendrons), la muséographie d'immersion virtuelle amène, si l'on ose dire, le visiteur à se confondre. Elle induit un mode de visite invitant, en quelque sorte, à une hybridation du corps sentant et pensant du visiteur avec les potentialités de la machine (invitation continue ou discontinue, selon les dispositifs). Or, l'hybridation en question ne serait pas possible sans un processus préalable d'imbrication de plusieurs mondes : le monde du producteur et de l'institution, le monde médiatique, celui du visiteur. C'est cette imbrication qui se trouve à l'origine des significations

8. A. Greimas. 1976. *Sémiotique et sciences sociales*. Paris. Seuil.

9. G. Henri-Rivière (textes réunis par H. Weis et alt.). 1989. *La muséologie selon Georges Henri Rivière*, Paris, Dunod, 1989. 402 p.

L. Idjéraoui-Ravez, J. Davallon. 2002. « Le témoignage peut-il être un objet de musée ? », in *Recherches récentes en sciences de l'information et de la communication : convergences et dynamiques*, Actes du colloque international MICS-LERASS, 21-22 mars 2002, Toulouse. ADBS éditions (coll. « Recherches et documents »).

L. Idjéraoui-Ravez. 2007. « Le témoignage médiatisé : le cas du musée » (compte rendu de thèse) in *Culture et Musées* 9. Avignon : Actes Sud.

P. Van Mensh. 1987. « Musées en mouvement : Point de vue dynamique et provocateur sur l'interaction muséologie-musées », p. 25-28 in *ICOFOM Studies* 12. *Museology and Museums / sous la direction de V. Sofka*.

que l'univers médié va prendre, in fine. Autrement dit, la MIV comme tout support de médiatisation, entretient une relation complexe avec les conditions pratiques de sa production, son public, et l'univers de référence dont il est supposé rendre compte. Il arrive d'ailleurs que ces relations se révèlent plus importantes que le contenu dans la définition du monde proposé par de tels dispositifs. En d'autres termes, la raison d'être de l'exposition immersive se situe dans sa façon de dire, au-delà même de ce qui est à dire.

C'est également par le biais de ce processus d'imbrication que vont se définir les positions et les rôles des différentes instances, à la fois dans la sémiologie spatialisée et le champ expérientiel ouvert au visiteur. Nous renvoyons alors à Pearce, mais aussi à Greimas et sa critique sémiotique du réalisme selon l'argument que tout est une représentation de la réalité : tout est une réalité construite socialement. La sémiotique offre des outils d'analyse développés pour aider à comprendre comment, dans un environnement immersif, l'effet de réel, ou l'« illusion référentielle »⁸ peut être produite. L'ethnométhodologie met elle aussi à disposition des outils théoriques pour aider à saisir les actions que les acteurs sociaux mettent en œuvre pour stabiliser (intentionnellement ou non) ces significations et les « rattacher à la nature »⁹. Notre approche de l'immersivité dans le média expographique s'attache à mettre à jour les mécanismes par lesquels ces constructions naturalisées, c'est-à-dire ces représentations virtuellement objectivées, sont injectées dans l'espace de circulation des pratiques culturelles. Dans ce cadre, de même que les problématiques des musées de sciences, des musées de société et des musées de beaux-arts se distinguent, il existe plusieurs paradigmes à la source de l'immersion virtuelle dans les expositions. A partir de là, dans ce champ de la MIV, un paradigme informationnel basé sur la science, diffère d'un paradigme éthique référant aux débats de société, qui lui-même diffère du paradigme à dominante communicationnelle, ancré dans des mondes comme ceux de l'art, de l'imaginaire, de la fiction, du social aussi.

POUR UNE ÉCONOMIE DES MÉDIAS IMMERSIFS

► Bruno Cailler¹

La socio-économie des médias propose plusieurs problématiques quant à l'émergence et à la mise sur le marché des médias immersifs, qui pourraient rapidement apparaître comme un véritable laboratoire d'observation des tendances industrielles et commerciales des acteurs actuels du marché de la production et de la diffusion multimédia.

En premier lieu, l'identification précise des acteurs des médias immersifs, en France et dans le monde, leurs secteurs d'implication, ainsi que leur niveau d'avancement est un préalable. Leur insertion dans une chaîne de production et de diffusion multimédia plus ou moins complexe doit nous amener à décider à terme de la nature du caractère réellement innovant des médias immersifs. Car en effet, rien n'indique pour le moment de manière décisive que ceux-ci représenteront dans un avenir proche une innovation majeure, et ce pour deux raisons.

D'une part, cette indécision entre innovation de rupture et innovation incrémentale semble reposer sur l'absence d'une demande claire du public, qui "tirerait" vers ce mode de consommation de l'audiovisuel. Même si l'histoire de l'évolution technologique et commerciale du moniteur de télévision passant du noir et blanc, à la couleur, puis plus récemment et de façon accélérée au 16/9ème, puis à la HD et à la 3D, et la montée en puissance de la consommation vidéo sur l'ADSL, et sur le téléphone mobile ou les baladeurs (Télévision Mobile Personnelle) corroborent l'intérêt jamais démenti d'un large public pour ces améliorations, rien ne définit une limite à la multi-consommation qui en découle, ni ne garantit sa pérennité cumulative.

D'autre part et conjointement, cette accélération du rythme des innovations concernant l'audiovisuel nous renvoie à l'idée d'agenda des innovations, corrélé à la capacité d'adaptation des entreprises et des firmes de la filière multimédia à un environnement hautement concurrentiel et concentré. Entre maintien des avantages concurrentiels pour les oligopoles, en particulier des industries de l'électronique grand public, de l'informatique, de la diffusion et de la distribution de services, et recherche de vecteurs d'ouverture du marché, plus spé-

1. Laboratoire I3M, Université de Nice Sophia Antipolis

cifiquement pour les acteurs plus diffus des industries de contenus, le changement apparaît de plus en plus comme un processus managérial de recombinaison des marchés et des interdépendances entre filières et secteurs dans le cadre intégratif de la filière multimédia.

Se pose donc la question de l'innovation dans ce qu'elle a de « programmatif » au niveau industriel. Les médias immersifs sont-ils dès lors un vecteur de perturbation dans les marchés et/ou au contraire un vecteur de consolidation, et pour quels acteurs : groupes intégrés multimédias, indépendants... ?

Une manière de répondre à cette question est d'observer les relations qu'entretiennent les promoteurs des médias immersifs avec les infrastructures et les contenus déjà existants et proposés au public. Ici, deux hypothèses de travail se dégagent en priorité :
Le dispositif technologique et social de production et de distribution a-t-il atteint un stade de maturité suffisant pour favoriser le portage de telles technologies ?

En France, comme dans la plupart des pays industrialisés, force est de constater que l'industrie de la télévision s'est concentrée et stabilisée autour des technologies existantes, entraînant par ailleurs une forte « porosité des offres » de programmes (bouquets numériques de chaînes) « entre les supports de diffusion »². Ceux-ci regroupent tant la TNT successeur de l'hertzien analogique, le câble et le satellite que les plus récents ADSL et téléphonie mobile. Au premier semestre 2010, 85,8 % des foyers reçoivent la télévision numérique et 83,6 % des postes principaux sont numériques. En tenant compte du multi-équipement, 56,5 % des foyers reçoivent la TNT, 21,7 % l'ADSL, 20,9 % le satellite payant et gratuit, 8,4 % le câble, alors qu'ils restent potentiellement comme réservoir de croissance 7,9 % des foyers encore équipés en hertzien terrestre analogique, 3,5 % en câble analogique, et 0,9 % en satellite analogique³. A tout ceci, il convient d'ajouter les 16,4 millions de téléphones mobiles susceptibles de recevoir la télévision numérique en 2009⁴. Si on souligne les efforts constants des opérateurs de distribution et de diffusion de la télévision afin de rapprocher leurs offres de services en agrégeant en particulier l'Internet à l'offre télévisuelle, - les plus récents passant par la pose de fibre optique pour le câble et par l'offre de la double tête de réception pour le satellite -, on constate, qu'en dépit de couvertures différenciées (zone urbaine, suburbaine, rurale,...), la convergence technologique par un réseau distribuant une

2. Le guide des chaînes numériques 2010, CSA, CNC, Ministère de la Culture et de la Communication, Direction générale des médias et des industries culturelles, ACCESS, SNP-TV, février 2010, 8ème édition, Paris, p.22

3. Observatoire de l'équipement des foyers pour la réception de la télévision numérique, 1er semestre 2010, http://www.csa.fr/upload/publication/observatoire_equipement_tnt_21_octobre_2010.pdf

4. Digiworld Yearbook, IDATE, Montpellier, 2009.

offre globale reste plus que jamais d'actualité. Á la clef, il y a bien sûr l'idée de soutenir la télévision connectée, tout en répondant aux besoins augmentés de transmissions de données rattachés à la TV HD et à la 3D nouvellement promue. Ainsi, si tout ceci semble dessiner un environnement favorable aux médias immersifs, il convient de se demander quelle(s) complémentarité(s) ceux-ci seront à même de forger avec les technologies et les offres de programmes déjà existantes. Car la conjonction de la maturité des réseaux, de l'offre de programmation, de leurs acteurs, et de l'émergence de technologies immersives ne peut se penser sans considérer l'inévitable recherche d'un amortissement des investissements financiers déjà consentis et à venir, et de synergies industrielles et commerciales, tandis que les stratégies de différenciation des offres resteront sans doute très secondaires par rapport à ces réalités économiques, tout comme la volonté de provoquer un effet feed-back, seul capable de désigner une marque leader, fer de lance de ces technologies. L'État, quant à lui, devrait continuer à jouer son rôle de soutien aux nouvelles technologies de l'audiovisuel, tant sur la plan de la législation accompagnant la « télévision du futur », que des aides et subventions diverses.

Au final, que peuvent produire les médias immersifs dans un tel contexte, et vers quel modèle économique tendront-ils ? Vont-ils répondre au seul principe de consultation élargie de la télévision connectée par un accès renouvelé au multifenêtrage (split-screen/multi-screen), ou proposer un simple élargissement de l'expérience sensitive en 3D dans le cadre de la stratégie suiviste habituelle du moniteur de télévision face à l'écran de cinéma (home cinéma, 16/9ème, HD, 3D) ? L'interface développée permettra-t-elle la réunion de ces deux stratégies sous un label unique d'innovation ? Ou au contraire, les médias immersifs vont-ils être aussi l'occasion d'un renouvellement de la production des contenus autant que des usages de consommation, et quels en seront les porteurs et les promoteurs ?

Á ce jour, si les interactivités de sélection et de communication ont largement trouvé leur place au sein des services et des offres de programmes, l'interactivité de construction, en particulier au sein de collaboration, reste limitée bien souvent à des formes restreintes de télévision participative (call tv) : votes ou opinions par SMS ou sur sites... Les médias immersifs pourront-ils ouvrir dès lors de nouveaux champs en la matière : émission ou fiction dans laquelle un téléspectateur via son interface immersive prendrait en direct le contrôle d'un

avatar, scénarii collaboratifs, possibilité d'annotations en direct des contenus... ? Plus loin, le principe du parcours libre du jeu vidéo, à la manière du « livre dont vous êtes le héros » déjà utilisé dans certains films-jeu, viendra-t-il à se généraliser dans l'offre de contenus audiovisuels, tout comme celui des mondes persistants du jeu vidéo ? Quels producteurs seront alors à même de produire de telles nouveautés pour quels commanditaires, dans quel cadre juridique (œuvre délinéarisée, collaborative...) ? Ce faisant, la fonction de programmation des médias s'ajoutera-t-elle une nouvelle strate évolutive ? Après la programmation rattachée à la grille horaire des chaînes historiques, la programmation modulaire des chaînes thématiques, puis la programmation multimodale due aux services enrichis des sites ou technologies associés (télévision de rattrapage, participative - call tv...), une programmation pleinement interactive et multimédia soutenue par tous les acteurs sera-t-elle envisagée ?

Au-delà de l'intermédialité attendue entre le cinéma, la télévision et le jeu vidéo, les médias immersifs peuvent-ils produire cet « autre sens », et un contenu qui en serait pourvu ? Une telle réponse reviendra peut-être à l'acteur le moins inhibé par les contraintes économiques et industrielles, mais aussi le plus impuissant : le téléspectateur-consommateur. Contraint par un usage prescrit, et déjà largement mobilisé par la promotion récente de la portabilité, de la mobilité et de l'interopérabilité, celui-ci pourra-t-il trouver à la marge une réappropriation des technologies immersives en phase avec ses réels besoins et ses envies, loin d'une offre circonscrite à des impératifs de coûts de production maîtrisés et à la rentabilisation des catalogues ?

L'étude économique des médias immersifs en devenir propose donc d'étudier de manière dynamique un cadre d'émergence complexe, ouvert à toutes les possibilités d'innovation. Et si la « continuité d'une innovation de plus » semble au premier abord la plus probable, les opportunités de rupture des médias immersifs restent nombreuses, qui pourraient accompagner le passage de la télévision française du modèle d'Hyper télévision à l'actualisation d'un modèle de télévision à haut débit grand public.

1. Laboratoire I3M, Université de Nice Sophia Antipolis

2. J. LANIER : On the Threshold of the Avatar Era, in The Wall Street Journal, October 27, 2010.

3. Je rappelle ici deux ouvrages de Pierre Levy, ouvrages qui ont ouvert en France au tout début des années 90 à ce genre de réflexions : De la programmation considérée comme un des beaux-arts, 1992 et L'idéographie dynamique, Vers une imagination artificielle, 1991. Pour Levy : « l'idéographie dynamique est la forme d'écriture réclamée par les supports techniques contemporains. Elle fonctionne suivant le principe d'une représentation figurative et animée des modèles mentaux, plutôt qu'en redoublant le langage phonétique sur un plan visuel, comme le fait l'alphabet. Faire de l'image animée une technologie intellectuelle à part entière, c'est contribuer à inventer une culture informatico-médiatique critique et imaginative, dessiner une autre voie que celle de la société du spectacle, vouée au scintillement sans mémoire de la télévision et à la gestion «rationnelle» par les systèmes d'information. »

Voir aussi : Mike et Ann Nishioka Eisenberg : « Shop Class for the next millenium : Education through Computer Enriched Handicrafts », Journal of interactive Media in Education, 1998. (HyperGami)

IMMERSION ! IMMERSION ! LE PLISSEMENT NUMÉRIQUE DU MONDE

► Jean-Max Noyer¹

Quel que soit le niveau d'échelle, nous sommes, toujours au milieu de quelque chose. Et « ce quelque chose » est aussi ce qui est condition de possibilité de ce que nous sommes, comme expression et exprimé plus ou moins métastable de ce milieu. Il s'agit là d'un couplage structurel, qui fait que notre singularité et notre autonomie, à la traversée des êtres et des choses qui nous enveloppent, est ce qu'elle fait ou peut faire de ce que ce milieu-environnement, fait d'elle. Au fond, si j'ose dire, nous sommes des êtres essentiellement immersifs, saillances singulières plus ou moins complexes habitant les surfaces, les peaux de ce couplage et flirtant sans cesse vers les passages, les voies, les lignes de fuite qui semblent indiquer un dehors plus radical.

La construction de systèmes immersifs pour recréer les états et les milieux favorisant les conditions d'apprentissage, pour offrir les milieux qui semblent être les plus favorables à l'exercice des facultés cognitives,² aux facultés d'imitation et à l'exercice de la pensée analogique, abductive, est depuis un certain temps, bien engagée. Simulateurs de vol, simulateurs linguistiques, milieu d'apprentissage etc. sont des exemples canoniques. Mais à présent cette construction s'est approfondie et vise des dispositifs qui rendent possible de nouvelles connexions tant avec les environnements « néo-naturels que naturels ». Il s'agit de se doter d'interfaces porteuses de combinaisons nouvelles, prenant acte de l'éclatement de la substance d'expression, du changement de statut de l'impérimium du signifiant linguistique, de la variété des éléments et matières expressives et ce, au cœur même des pratiques cognitives conduisant au plus haut niveau des abstractions conceptuelles, mathématiques, logiques³.

Les écrans apparaissent de ce point de vue, comme des « interfaces antiques », quand bien même la 3D ruse et prétend en surmonter les limites.

A la recherche d'une nouvelle alliance images / textes / sons, nous sommes simultanément à la recherche de nouvelles écritures et

combinatoires, capables à la fois d'améliorer nos capacités descriptives et de produire de hauts niveaux d'abstraction à partir de langages, de sémiotiques non-exclusivement linguistiques, et combinant des « memes » très différenciés, des boîtes noires de plus en plus nombreuses. Ainsi nous sommes amenés à prendre en compte ce fait massif que le déplacement des composants abstraits d'une description vers un autre domaine opère tout le long du spectre de la perception, convoque des sensualismes nombreux, des blocs intensifs divers, met en jeu les inférences les plus abstraites, les modèles conceptuels les plus élaborés.

La recherche de « médiations immersives » est portée pour une large part par cela. Il ne s'agit pas de réalité augmentée à proprement parler, mais de médiation augmentée. Car c'est bien la variation de la manière dont les sujets percevants sont inscrits dans le couplage corps/médiations « qui détermine comment les sujets (dans leur processus d'individuation psychique et collective, pour suivre Simondon) peuvent agir et être modulés par les événements de l'environnement » (Varela)

C'est aussi, faut-il le rappeler, le reproche que Merleau-Ponty fait à Husserl, ce qu'il appelle pour reprendre les termes de G.B. Madison « le préjugé du cogito, la notion d'un ego apodictique qui se poserait immédiatement et en toute clarté, d'un spectateur transcendantal pour qui son propre corps, les choses et le corps des autres ne seraient que des objets étalées devant sa conscience ».

Les espaces immersifs numériques qui semblent venir au devant de nous vont affecter la relation à Autrui, comme condition de possibilité de l'être au monde. Nous devons saisir les variations de la perception et des écritures. Nous devons explorer les devenirs perceptifs et cognitifs selon nos modes perceptifs médiatisés. Mais « cette perception n'est pas seulement enchâssée dans le monde qui l'entoure ni simplement contrainte par lui : elle contribue aussi à l'énaction de ce monde environnant. Ainsi comme le note Merleau-Ponty, l'organisme donne forme à son environnement en même temps qu'il est façonné par lui. Merleau-Ponty a donc clairement reconnu que nous devons appréhender l'organisme et l'environnement dans la sélection et la détermination qui les lient l'un à l'autre »⁴.

4. F. Varela, E. Thompson, E. Rosch : L'inscription corporelle de l'esprit, Ed. du Seuil, 1993.

De la grotte de Lascaux à Sphères, en passant par les Abbatales, les centres de commandements aux murs tapissés d'écrans aux luminescences bleutées, où bien encore en passant par les salles de chirurgie, les laboratoires souterrains du CERN, ou les sca-phandres pour explorer les mers, l'espace proche, nous ne cessons de redoubler notre devenir immersif originel en créant de nouvelles interfaces pour établir de nouvelles connexions avec les dehors relatifs qui constituent pour reprendre le concept de G. Simondon, notre milieu associé, pour nous protéger de milieux agressifs ou inhospitaliers, de milieux trop complexes pour s'y mouvoir, agir, penser sans ces dispositifs, pour faire exister les Dieux...

Du centre nerveux d'un sous-marin nucléaire (« ces nomades à groin de l'inconscient des mers », selon la belle expression de Malcom Lowry) connectant les divers milieux « naturels et néo-naturels » des champs de batailles aux moteurs de recherche de troisième génération en passant par les interfaces 3D, les hypercubes numériques nous permettant de « vivre » dans les espaces documentaires hypermédias, nous ne cessons de différencier nos peaux et nos sens, nos écritures et procédés mnémotechniques afin de maintenir ouvertes les possibilités de la création continuée du monde. Et ce sous des conditions de baisse tendancielle d'un certain nombre de ressources, y compris la baisse tendancielle du désir (Simondon, Stiegler), de variations climatiques de plus en plus loin des équilibres, sous la menace des éclats sombres de la finitude, pour l'instant têtue, de notre milieu associé.

De l'intérieur de la grotte de Lascaux et ses parois, où se déploient les plissements aveugles du cerveau et son devenir animal, aux vertiges topologiques et relationnels des régimes de signes et de sémiotiques très hétérogènes, de blocs de savoirs et de flux informationnels du Cyberspace, nous approfondissons et creusons la complication du monde, ses devenirs intensifs et extensifs à travers des interfaces et des peaux numériques de plus en plus sophistiquées.

Il y a, d'un certain point de vue, une conversion topologique cerveaux-mondes, une manifestation permanente et inquiète des va-et-vient entre les états internes des cerveaux et des cérébralités et les états externes des mondes qui leur servent tout à la

fois de milieux immersifs et de conditions. Ces va-et-vient permanents sont au cœur de la question perceptive comme variation et création, entre corps et cerveaux, médiations et mondes. Et les médiations, les modes de préhensions, les systèmes combinatoires, les sens néo-naturels, constituent les conditions d'actualisation de notre existence. Cette conversion qui est aussi transduction, (constitutive des termes de la relation cérébralité / monde) est ouverte et créatrice. Elle est le processus au milieu duquel naissent les mouvements de convection et de subduction de la pensée, au milieu duquel la question analogique se déploie. Les médiations, des plus simples aux plus complexes (espaces numériques immersifs, 3D, espaces Virtuels tels qu'ils sont suggérés, rêvés (?) dès la fin des années 80 et au début des années 90 dans le livre édité par Michael Benedikt : « Cyberspace : first steps », constituent la brisure (cassure et articulation à la fois) à partir de laquelle ces mouvements se fabriquent et se déploient.

Le jeu vidéo comme pré-modèle immersif

Les jeux vidéo sont de ce point de vue des bricolages pré-immersifs. Simulation, modélisation sont là disséminées, d'un côté comme doublement de fragments du monde, de processus mais aussi comme insertion dans le monde de nouvelles sources d'expérimentations, et cela à travers la fabrication de jeux plus ou moins complexes, enracinés dans leurs quatre dimensions archaïques (Aléa, Mimicry, Agon, Ilinx pour suivre ici R. Caillois).

D. Boullier a pointé dans « Les industries de l'attention : fidélisation, alerte ou immersion » un certain nombre de problèmes soulevés par le régime d'immersion porté par ces jeux vidéo. « Ce nouveau régime en cours de constitution n'a pas réellement d'ancêtre encore identifiable. Le dispositif contemporain qui l'a inauguré est lui aussi plus récent, le simulateur de vol notamment. (...) Mais, avec le simulateur, cet engagement dans un monde fictif a franchi un autre stade puisque le spectateur est désormais acteur, et qu'il constitue avec le dispositif un couplage de plus en plus étroit, de plus en plus immersif. Ce qui crée ici la valeur n'est plus ni le fichier client, ni l'agrégation des offres, mais bien le formatage des contenus selon des techniques multisensorielles. Les contenus et leurs propriétés sémantiques sont ici moins importants que la capacité à les mettre en forme captivante en intégrant l'acteur dans la production même des événements. L'offre

5. F. Varela, E. Thompson, E. Rosch : L'inscription corporelle de l'esprit, Ed. du Seuil, 1993

6. Voir : « De l'émergence des nouvelles technologies intellectuelles », Jean-Max Noyer et Brigitte Juanals, in technologies de l'Information et Intelligences collectives, Ed. Hermès-Lavoisier, 2010

7. A. Badiou, le concept de modèle, Ed. Maspero, Paris, 1969.

8. Hofstadter D. Gödel, Escher et Bach, Paris Interéditions, 1985.

Hofstadter D. Fluid Concepts and Creative Analogy, Basic Books, 1995.

de bouclage sensori-moteur constitutif de l'énaction⁵ est en œuvre désormais à l'échelle du grand public dans les jeux vidéo ».

Mais on risquerait de manquer l'essentiel si l'on ne tentait pas d'examiner dans leur pleine et entière positivité, les virtuels cognitifs et perceptifs portés par ces nouveaux dispositifs. Dans le domaine des sciences, les effets de la simulation et de la modélisation numérique⁶, y compris comme exercice sur les possibles latéraux, sont en effet très positifs et puissants.

Nous retrouvons là pour partie, un certain nombre de questions soulevées par A. Badiou dans son livre « Le concept de modèle »⁷, modèles comme représentation et doublement du monde, dogmatisme, simplification et arrêt de la pensée. Toutefois, les modélisations et simulations sont aujourd'hui conçues pour des usages créatifs et spéculatifs forts, pour la recherche de nouvelles connexions et couplages, pour l'invention de nouvelles glissabilités conceptuelles pour reprendre le terme de D. Hofstadter⁸. Ces efforts sont aussi tournés vers l'intérieur du monde des relations internes des intelligences collectives, (l'écologie de l'esprit, se déployant à partir de l'intérieur des agencements réticulaires des mémoires, des régimes sémiotiques et des écritures numériques).

Au « Qu'est-ce que peut un corps ? » est associé, couplé à présent le « Qu'est-ce que peut un cerveau ? » Et jamais les nouvelles images 3D ou les mondes virtuels immersifs ne nous ont mené au plus près de ces processus « qui procèdent par application du dedans sur le dehors, des deux côtés d'une membrane ». Comme l'écrit G. Deleuze à propos du roman d'A. Bièly, Pétersbourg, les mondes immersifs sont des interfaces constructivistes, comme « jeu cérébral ». C'est cela qu'il va falloir approfondir. C'est cela qui engendre de nouveaux sensualismes, un nouveau devenir non-organique du couplage cerveau-corps.

Le cinéma actuel (de 2001 ou L'odyssée de l'Espace à Inception) se porte ainsi sur ses propres bords externes, en mettant en scène (en 2D ou 3D, en produisant des écrans en éclats, avec l'aide des écritures numériques cinématographiques) ce désir d'exploration du monde comme couplage, conversion, entre notre situation à l'intérieur du réseau interconnecté du monde et l'intérieur du réseau interconnec-

té du cerveau. Le cinéma s'inquiète aujourd'hui des moyens dont il dispose pour inventer des sensualismes optiques, sonores, tactiles... afin d'entrer dans l'expression-création profonde de la corrélativité immanente des phénomènes et d'inventer de nouvelles histoires et de nouveaux points de vue, où la variation des regards et des écoutes, des postures corporelles (y compris dans le devenir biotechnique du corps—nanotechnologies en face de nous) où les énigmes des relations fournissent la trame non seulement de nouvelles dramaturgies et narrations, mais aussi la possibilité de nouveaux couplages grâce auxquels narrations et spectateurs seraient en co-détermination relative et partielle, ou si l'on veut le dire autrement, certains mouvements (parties de corps, yeux, le toucher, la voix etc.) pourraient affecter l'actualisation des narrations (du moins dans un certaine mesure) et donner ce que je vois, entends, ce que j'éprouve, pense...

Ce sont là à n'en pas douter des problèmes complexes

Dans cette perspective, la création d'espaces immersifs consiste donc à se doter a minima de dispositifs d'interfaces pour créer les conditions d'exploration à la fois d'un espace intérieur, (le système des relations internes de la texture numérique qui nous enveloppe, espaces-temps topologiques à N-Dimensions --- où chaque document et son réseau de liens sont une dimension ---) et d'un espace extérieur (les zones de contact et traduction et les connexions (avec leurs combinatoires et leurs contraintes) vers les autres textures qui constituent la trame du monde.

La question n'est plus celle de la critique de la représentation ou du statut du corps, mais celle des écologies néo-naturelles et pour une large part holographiques qui s'annoncent.

Percevoir, Éprouver, Sentir, Agir, Créer, Penser, immergé dans une « interface hologramme » pour combiner, connecter à partir des hétérogènes des écritures et des perceptions.

Quelles pourront être dans ce devenir holographique, la place des interstices, la place des processus d'altération, si l'on entend par devenir holographique autre chose que la montée des simulacres ? Autre chose que la représentation holographique, numérique d'un dehors ou d'un dedans ?

Quelles « ontologies » (au sens de l'ingénierie documentaire associée au web socio-sémantique) et quelles combinatoires et

systèmes de traduction pour que ces ontologies fonctionnent ensemble dans des espaces immersifs), vont-elles devoir être fabriquées afin de prendre en charge la variation des points de vue, la variation des processus que je porte et qui m'entourent, des morphogenèses associées à la définition des trajectoires et éthologies qui me font être, « individuation psychique et collective » dotée d'une réflexivité accrue et soumis à Un AUTRUI plus vaste et plus hétérogène, plus processuel ? Comment penser, sous les contraintes de la créativité dans les conditions du plissement numérique du monde ?

La vaste actualisation numérique et l'émergence des nanotechnologies couplées à la post-génomique, des nouvelles interfaces 3D et /ou à n-dimensions ne sauraient être appréhendées hors de la grande transformation anthropotechnique, des devenir biotechniques et pour une part non-organiques de l'espèce et des collectifs d'humains et de non-humains qui la composent.

DISPOSITIFS NUMÉRIQUES ET MUTATIONS DES ORGANISATIONS AGRICOLES

► Aurélie Laborde¹

Depuis la mécanisation massive des années 60, les agriculteurs français sont engagés dans un processus de changement continu de leur secteur (mondialisation, intensification, professionnalisation, informatisation... plus récemment agriculture raisonnée, gestion prospective, multiplication des contraintes administratives et environnementales, développement des circuits courts...). Ces évolutions, pour les plus récentes, s'appuient en partie sur les innovations technologiques en matière d'information, de communication et de gestion.

Les dispositifs numériques mobilisés ou mobilisables aujourd'hui dans le monde agricole apparaissent alors à même non seulement de faire évoluer la productivité et les modes d'organisation des exploitations, ainsi que les pratiques professionnelles des agriculteurs, mais également de redéfinir les liens sociaux dans le travail et les processus de circulation et de diffusion des informations.

Derrière les discours enthousiastes portant sur la diffusion de ces outils dans les exploitations agricoles, et comme pour l'informatisation dans les années 80, les usages restent disparates, peu connus et souvent en-deçà des possibles.

Programme de recherche RAUDIN

Le projet RAUDIN (Recherches Aquitaines sur les Usages pour le Développement des dispositifs Numériques) est un programme de recherche européen qui s'inscrit dans l'axe 2 du FEDER : « Développer les TIC au service de la société de l'information ». Ce projet est mené en partenariat avec l'Europe, la Préfecture de Région et le Conseil Régional d'Aquitaine. Il réunit 30 chercheurs autour de problématiques et actions visant à analyser et accompagner le développement des TIC en Aquitaine organisées selon 5 axes².

L'axe 4 de ce programme : « Mutations des organisations et intégration des dispositifs numériques dans l'agriculture aquitaine » regroupe des chercheurs en communication des organisations in-

1. Université de Bordeaux 3, GRECO.
Aurelie.laborde@u-bordeaux3.fr

2. Projet dirigé par D. Paquelin, MICA, Bordeaux

3. <http://raudin.u-bordeaux3.fr>

4. Observatoire Agriculture et TIC en Aquitaine : <http://raudin.u-bordeaux3.fr/oat/>

5. Voir la synthèse des résultats : adresse web <http://raudin.u-bordeaux3.fr/oat/?p=556>

6. Enquête coordonnée par N. Soubiale et A. Laborde. Échantillonnage par quotas selon secteurs d'activité et taille des exploitations (en nombre de salariés ETP). Enquête téléphonique, questionnaire de 12 à 20mns selon la densité d'équipement de l'interviewé. Les caractéristiques des exploitations aquitaines sont d'être disparates, tant du point de vue des secteurs que des tailles et modes d'exploitations.

téressés par la place des TIC dans l'évolution des pratiques de gestion, de production et de communication des agriculteurs aquitains³.

Nous nous interrogeons sur les rapports existants entre le contexte actuel de développement de l'agriculture française et les multiples places (effectives ou imaginaires) que peuvent prendre les TIC dans ces contextes (maîtrise au plus juste des coûts et des intrants, augmentation de la production pour une diffusion large vs retour des circuits courts et suppression des intermédiaires, réduction du nombre de salariés grâce aux TIC vs intérêt nouveau pour des métiers « de pointe » et/ou plus spécialisés...). Nous nous intéressons simultanément aux exploitations et aux agriculteurs aquitains, en les envisageant dans les réseaux sociaux, professionnels et institutionnels dans lesquels ils s'insèrent. Les techniques sont envisagées comme des dispositifs parmi d'autres, participant des évolutions globales et livrant opportunités et contraintes aux exploitations aquitaines.

Dans cette perspective, un observatoire « Agriculture et TIC en Aquitaine » a vu le jour en février 2010 à l'occasion du Salon International de l'Agriculture. Il repose sur un site internet de veille et de diffusion des productions des chercheurs, ainsi que sur un forum d'échange avec des experts et des professionnels aquitains⁴.

Une enquête régionale : première étape de l'observatoire

L'enquête régionale « Equipement, usages et perception des TIC dans les exploitations agricoles aquitaines » a permis de produire un premier état des lieux quantitatif à partir duquel les chercheurs vont poursuivre des investigations plus qualitatives sur les processus d'appropriation des TIC dans l'agriculture et leur participation à l'évolution des formes organisationnelles et des pratiques et représentations professionnelles des exploitants⁵.

Cette enquête, réalisée en mars 2010 auprès de 504 exploitants répartis selon 5 secteurs d'activité (céréales, élevage, maraîchage, polyculture, viticulture)⁶, permet de dresser un panorama du taux d'équipement et des usages des TIC dans les exploitations agricoles d'Aquitaine. Elle donne également quelques informations sur la perception qu'ont les exploitants des équipements numériques et de l'évolution de leur métier. S'il existait quelques enquêtes sur l'équi-

pement et les usages des TIC par les agriculteurs, celle-ci est la seule à notre connaissance à prendre en compte l'ensemble des typologies d'outils et à associer équipements, usages et perceptions.

Les TIC en agriculture, de quoi parle-t-on ?

Depuis les recherches françaises menées dans les années 80 et 90 sur l'informatisation et les logiciels d'aide à la décision, l'informatique agricole a largement évolué. Au-delà des nouvelles fonctionnalités des logiciels, le développement du réseau internet et de l'informatique mobile ont permis de mettre en œuvre et de diffuser de nombreuses autres applications caractéristiques de ce qu'on peut aujourd'hui appeler l'informatique communicante.

Il n'existe pas de typologie française des technologies numériques utilisées dans l'agriculture qui ferait référence. Au-delà de l'équipement informatique et de la connexion internet, on pourrait toutefois regrouper ces outils en sept « types » de dispositifs mobilisés par les exploitants et les organisations de producteurs ⁷: les dispositifs de contrôle et vérification (télé-déclaration PAC, traçabilité) ; les dispositifs de gestion comptable (logiciels souvent reliés aux centres de gestion) ; les dispositifs de gestion de la production (logiciels de gestion des troupeaux, des parcelles...) ; les dispositifs de transformation (surtout dans la viticulture et l'agro-alimentaire) ; les dispositifs commerciaux et de communication avec les consommateurs (e-marketing, e-commerce) ; les dispositifs de communication et de réseaux professionnels (newsletters, blogs, échanges EDI...) ; les dispositifs de production (GPS embarqués, machine to machine, automatisation, identification électronique des animaux...).

Ces dispositifs sont potentiellement accessibles depuis plusieurs récepteurs (portables, mobiles), ils sont intégrés sur l'ordinateur ou accessibles en ligne. En cela ils suivent l'évolution de la nomadisation des pratiques numériques.

Équipement, usage et perception d'après l'enquête OAT 2010

Si une grande majorité d'agriculteurs aquitains dispose aujourd'hui d'un ou plusieurs ordinateurs (74 %), le plus souvent connecté à internet (91 %), l'utilisation des autres dispositifs numériques destinés au secteur agricole reste très hétérogène.

La majorité des exploitants interrogés dit s'être équipée d'ordinateur(s) et connectée à Internet par choix volontaire, et

7. Typologie reprise dans la construction de l'enquête quantitative.

ne plus concevoir la gestion de son exploitation sans ces outils. Les « non informatisés » (26 % de notre échantillon) évoquent l'absence de besoin perçu, la complexité de l'outil et le coût. La majorité d'entre eux dit gérer son exploitation « sur papier », 37 % délèguent la gestion à un organisme extérieur.

Internet est utilisé pour les échanges professionnels (messagerie, échanges avec les fournisseurs), la consultation d'information (météo, informations techniques, petites annonces, actualités agricoles, cours et marchés) et les transactions (banque en ligne, achats en ligne, transferts de données fournisseurs).

68 % des exploitants ont un usage professionnel des téléphones mobiles et estiment qu'ils ne pourraient plus travailler sans ces outils. C'est le cas essentiellement des exploitations importantes en nombre de salariés et des exploitants ayant entre 30 et 45 ans. Contrairement aux offres actuelles en matière de TIC agricoles et aux discours qui les portent, seuls 10 % des exploitants utilisent un PC portable ou une tablette PC et 3 % un smartphone dans le cadre de leur travail. La taille des exploitations, le secteur et les profils d'exploitants jouent beaucoup sur les taux d'équipement. Ce sont sans surprise les logiciels et dispositifs de gestion comptable qui sont les plus utilisés par les exploitants. Toutefois, avec 33 % d'équipés, les chiffres semblent bien moindres que ce que laissent présager les discours des vendeurs de solutions. 80 % des non utilisateurs ne souhaitent jamais s'équiper mais continuer à déléguer leur gestion comptable ou à utiliser des outils « bricolés maison ». Les outils de gestion de la production sont quant à eux peu utilisés en Aquitaine (14 %). On les retrouve dans tous les secteurs, mais majoritairement dans les exploitations de 2 salariés et plus.

Les exploitants utilisant les outils de gestion comptable ou de la production évoquent avant tout des avantages en termes de gain de temps, meilleure visibilité, indépendance et meilleur archivage. Très peu d'entre eux s'attachent en revanche à la réactivité, l'intérêt économique, l'anticipation et la prospective qu'ils pourraient apporter et qui constituent l'essentiel des discours d'accompagnement commerciaux⁸. Les dispositifs de communication et de commerce avec le grand public et les dispositifs de communication avec les professionnels sont également quantita-

8. Laborde A. : « Imaginaire des TIC dans l'agriculture : regards croisés sur les dispositifs numériques et les mutations des organisations agricoles », Colloque EUTIC, Novembre 2009, Bordeaux.

tivement peu utilisés. Les sites internet et l'e-mailing sont les plus cités pour les premiers, la visite de forums et l'abonnement à des newsletters pour les seconds.

Les représentations du changement divergent largement en fonction du type d'exploitation et notamment selon leur taille. Ainsi, les entreprises sans salarié perçoivent « peu » ou « très peu » le changement et les entreprises de 3 salariés et plus le perçoivent « beaucoup ». L'âge ne semble pas ou peu avoir d'impact sur la représentation du changement.

D'après les interviewés, ces changements occasionnés par les TIC « plaisent » dans 66 % des cas et laissent indifférents dans 21 % des cas. Ils déplaisent dans seulement 5 % des cas.

Vers une réflexion sur les processus de diffusion et d'appropriation des TIC en agriculture

Ces données vont permettre de contextualiser les recherches en cours et à venir menées sur les mutations des organisations agricoles et l'intégration des TIC en région Aquitaine.

Actuellement, et grâce aux traitements statistiques opérés à partir de l'enquête quantitative⁹, des liens apparaissent entre équipement en dispositifs numériques, représentations des évolutions du métier et apport de ces outils dans la profession.

Des liens entre l'intensité d'équipement d'une part, les raisons de satisfaction et la perception du changement dans la profession. Sans surprise, les agriculteurs suréquipés déclarent que leurs pratiques ont beaucoup changé avec l'adoption de ces outils (40,8 % d'entre eux), alors qu'au contraire chez les moins équipés, la tendance est plutôt à l'inverse (27 % des moyennement équipés déclarent que cela n'a pas du tout changé leurs pratiques).

Les suréquipés, et surtout ceux qui possèdent des outils numériques de communication professionnelle, sont quasiment les seuls à déclarer des raisons de satisfaction vis-à-vis de ces outils : ainsi, parmi ces agriculteurs, ils sont 26 à donner des raisons explicites de satisfaction. 27 % notent le gain de temps avec ces outils, 23 % déclarent que ces logiciels sont indispensables à tout point de vue, permettent de récupérer de l'information, et aussi d'y accéder

9. Travaux de N. Soubiale

plus facilement. Un peu plus de 15 % parlent d'un meilleur travail collaboratif, d'une meilleure connaissance de l'environnement et d'un renforcement de leur réseau professionnel via ces outils spécifiques de communication professionnelle.

Des liens entre perception de l'autonomie dans le travail et type de raisons de satisfaction, au sujet des outils de gestion comptable.

S'agissant des agriculteurs possédant un outil de gestion comptable (l'outil est utilisé par 33 % de l'échantillon total) et qui pensent avoir gagné en autonomie avec ce dispositif, on a 67 % de déclarations désignant un gain de temps avec ces outils, et 69,5 % de déclarations désignant un gain en visibilité dans le suivi de leur exploitation.

Ces tendances, observées à partir d'une approche quantitative, constituent un début de réflexion sur ces questions.

Cette phase d'enquête permet de dégager des attitudes, des orientations, qui seront ensuite à étudier sur le terrain pour en déceler les raisons plus profondes (phase d'observation au sein d'exploitations).

L'UTILISATION D'IMAGES ET DE VIDÉOS AMATEURS PAR LES JOURNALISTES : LE CAS IRANIEN

► Aurélie Aubert¹

Les événements de juin 2009, suite à la réélection contestée de M. Ahmadinejad en Iran, ont remis au centre des préoccupations des journalistes occidentaux la question lancinante de l'exploitation des informations leur parvenant via les réseaux sociaux et émanant de sources non professionnelles. Une enquête en cours, dont cet article résume les premières conclusions, revient sur la manière dont les journalistes français ont utilisé images et informations d'acteurs et de témoins des événements de la « révolution verte ». Ce travail se fonde sur une enquête menée à l'AFP² d'une part et sur des entretiens conduits avec des journalistes travaillant pour des médias francophones et ayant couvert les événements iraniens de 2009. Enfin, une recherche sur la sphère internet en Iran est venue compléter nos observations.

Etre correspondant pour un média occidental à Téhéran

Depuis 1979, l'exercice de la profession de correspondant travaillant pour un média occidental en Iran est plus que complexe. Les correspondants occidentaux doivent se soumettre à de nombreux contrôles et accepter de ne pas dépasser une certaine « ligne jaune » pour reprendre les termes de l'un d'entre eux, sans que l'on sache précisément où se situe cette frontière mouvante et imprécise entre ce que l'on peut dire et ce que l'on ne peut dire, sans risquer de représailles.

Parallèlement, le régime a besoin des journalistes occidentaux pour transmettre sa propagande, faire passer des informations visant à cautionner l'idée qu'il joue bien le jeu de la démocratie en favorisant, dans une certaine mesure, la liberté de la presse. Les autorités iraniennes ont besoin de faire connaître leurs positions sur la scène diplomatique internationale et, en cela, elles se doivent d'accueillir les correspondants des médias occidentaux - du moins ceux des principales agences de presse internationales - et doivent également les laisser travailler avec un minimum de liberté. Ainsi, les journalistes occidentaux ont accès au réseau

1. CEMTI - Université Paris 8
Aurelie.aubert@gmail.com

2. Cette enquête s'est déroulée en marge de notre travail mené à l'AFP dans le cadre du projet sur la numérisation des archives, projet financé par l'ANR et coordonné par Michael Palmer.

internet sans pratiquement aucune censure et ce avec l'assentiment du régime qui, par ailleurs, bloque l'accès à certains sites pour les citoyens qui ne bénéficient pas de connaissances technologiques suffisantes pour contourner cette censure³. En échange, le journaliste étranger est tenu de se plier à un certain nombre de règles auquel le système le contraint : se rendre régulièrement à la guidance islamique, l'équivalent d'un ministère de tutelle et se voir signifier les sujets sur lesquels le régime souhaite, ou ne souhaite, pas que l'accent soit mis. Il doit aussi accepter et intérioriser les règles et codes à ne pas dépasser pour pouvoir continuer à exercer son métier, quitte à avoir conscience de s'auto-censurer.

La blogosphère iranienne : une réalité contrôlée

Malgré une censure incontestable, le panorama des nouveaux médias internet en Iran est loin d'être négligeable. Bien que 10,6 % seulement des 70 millions d'habitants de la population disposent d'une connexion internet, cette communauté représente tout de même près de 40 % des utilisateurs d'internet au Moyen-Orient (Khiabany et Srebeny, 2008). La liberté d'expression est évidemment bridée en Iran, mais cette situation est à comparer avec celle d'autres pays de la région où l'expression des opinions est encore bien plus corsetée. Dans la mesure où l'Etat conserve le monopole sur les ondes et les chaînes nationales et que les médias réformateurs ont petit à petit été bannis, les journalistes, auteurs et lecteurs ordinaires se sont peu à peu tournés vers le web perçu comme un espace potentiel de débat et un forum d'expression. Les sites web ont donc proliféré après l'arrivée au pouvoir de Khatami (1997), y compris des sites visant à lier les activités d'opposants et d'intellectuels en Iran avec des opposants de la diaspora de par le monde qui ont été, un temps, tolérés.

Le nombre de blogs sur la toile iranienne a ainsi connu une croissance exponentielle au début des années 2000. Plusieurs facteurs l'expliquent selon Gholam Khiabany et Annabelle Sreberny (2009) à commencer par le climat de tension dans le pays entre les partisans d'un Etat incarnant un rigorisme religieux exemplaire et ceux appelant à laïciser les institutions. Il faut également noter l'émergence d'une catégorie de la population de jeunes gens, souhaitant de profonds changements institutionnels qui se sont saisis de ces nouveaux outils. Sur ce climat de tension sont venus se greffer les intérêts économiques d'entreprises cherchant à exploiter les ressources générées par les industries culturelles, ce qui explique que plusieurs fournis-

3. Jusqu'aux élections de 2009, il était facile pour certains Iraniens disposant des ressources suffisantes et des connaissances techniques de contourner la censure du réseau grâce à des serveurs proxy.

seurs d'accès aient émergé dans le pays, concomitamment à une libéralisation relative dans le secteur des industries de la communication.

Beaucoup de blogs expriment les aspirations individuelles d'Iraniens qui y racontent leur vie quotidienne, mais il existe aussi des efforts collectifs visant à mutualiser des luttes réformatrices (combats féministes et étudiantins notamment). Or, comme pour les règles régissant le travail des journalistes, les frontières entre ce qui est autorisé et ce qui est interdit sur internet sont particulièrement floues. Les seuls interdits clairement signifiés étant qu'il ne faut pas porter atteinte à la sécurité nationale, insulter le guide suprême ou la religion. Les moyens de contrôle utilisés par le pouvoir sont le filtrage ou le « hacking » de certains sites. A partir de 2003, le régime s'est distingué par l'arrestation de nombreux journalistes qui, lorsqu'ils sont restés en Iran, ont tenté de résister en s'exprimant via des blogs. Malgré ce coup porté à la liberté d'expression dans le pays, la blogosphère iranienne est néanmoins restée dynamique et elle s'est évidemment organisée au printemps 2009 après la réélection contestée d'Ahmadinejad.

Journalistes professionnels et journalistes amateurs : une inversion des pratiques ?

En juin 2009, le pouvoir a considérablement ralenti le débit internet rendant très difficile les connexions. Cependant, les proxys permettant à certains Iraniens d'outrepasser la censure ont tout de même permis à certains de faire sortir des images des manifestations⁴ alors que le régime avait clairement intimé l'ordre aux journalistes étrangers de rester à leur hôtel quelques jours après le début des manifestations ayant suivi l'élection du 12 juin 2009. Dans ce contexte, les informations parvenant aux rédactions occidentales par le biais d'individus qui ne sont pas journalistes prennent toute leur importance puisqu'elles ont été un moyen de comprendre les enjeux de la situation chaotique dont il était devenu de plus en plus difficile de rendre compte. Mais, ces matériaux inespérés par leur nombre se sont rapidement révélés difficiles à utiliser de manière brute, rappelant l'importance de la contextualisation de l'information. Car, si les journalistes occidentaux se servent bien évidemment des informations des amateurs pour faire avancer leur travail, il serait naïf de croire qu'ils se laissent dicter le traitement de l'information par ces derniers.

4. Images et vidéos compressées envoyées à des contacts issus de la diaspora à l'étranger

Les images amateurs prises au moment des émeutes ont tout d'abord été utilisées comme système d'alerte car la plus grande partie du travail de couverture de ces événements a dû se faire à distance. Les photos ou les récits de manifestants reçus directement par les journalistes via leur mail, ou leur page facebook, ont donc été un moyen d'amorçage de la couverture des événements déclenchant, dans un second temps, un processus de vérification de l'information, comme en témoigne cette journaliste correspondante d'un titre français qui, présente à Téhéran au moment des élections, a effectué l'essentiel de son travail depuis un autre pays du Moyen Orient, après coup et qui explique :

« Les images nous ont aidé à plusieurs titres. Déjà on pouvait localiser les événements, par exemple, telle rue, telle place. On pouvait téléphoner à des gens qui avaient vu cette rue ou cette place pour nous donner une vérification et aussi pour nous donner plus de choses : quelqu'un qui regarde de son balcon une place qui voit des choses peut nous dire « je peux voir ça aussi ». Comme toujours c'est un élément d'information l'image, on peut la développer, l'interroger, l'analyser ».

Les informations reçues par le biais de mails, les images et vidéos envoyées aux journalistes via les réseaux sociaux sont un point de départ et non une information à part entière. La couverture de l'actualité via les réseaux sociaux est un mythe car elle ne peut se passer du recoupement avec les sources humaines. Twitter a également été utilisé par les journalistes ne pouvant se déplacer comme un système d'alerte au moment où ces derniers étaient assignés à résidence. Les comptes Facebook et Twitter d'opposants étaient surveillés par les agences de presse car émanant de personnes jugées, sur le terrain, comme fiables. Mais avant de confirmer une information relatée via Twitter, le journaliste doit la confirmer par un contact réel, en général une personne se trouvant dans une manifestation et qu'il peut joindre par téléphone. Confrontés à l'entreprise de décrédibilisation du régime à propos des images apparues sur internet, les manifestants ont également entrepris de professionnaliser leurs pratiques, apprenant à contextualiser, dater leurs images en filmant noms des places, des rues et en intégrant au maximum des éléments qui pouvaient faciliter aux professionnels l'utilisation de leurs images.

5. « Twitter ou l'écho de la rue iranienne », Libération du 18 juin 2009.

Les réseaux sociaux ont donc représenté un outil qui a apporté des informations dont certaines étaient vérifiables et qui avaient un intérêt permettant d'avoir une vision plus complète et plus juste des événements. Mais leur impact doit être relativisé, comme le rappelait Sylvain Mouillard dans Libération, « Seules quelques centaines de personnes twittent directement en Iran dont une petite trentaine en anglais. (...) La jeunesse iranienne utilise les outils à sa disposition, mais le rapport de force avec le pouvoir, lui, se crée toujours dans la rue »⁵. Les images amateurs qui ont circulé à cette époque ont surtout permis de mettre un visage sur ces manifestants et d'incarner cette révolution qui n'était plus silencieuse. Force est de constater que ces initiatives n'ont pas permis de faire tomber le régime iranien, pour l'instant.

Bibliographie

Gholam Khiabany & Annabelle Srebeny, « The Iranian Story : what citizens ? What Journalism ? », in Stuart Allen & Einar Thorsen (ed.), Citizen Journalism, global perspectives, New York, Peter Lang, 2009

Gholam Khiabany & Annabelle Srebeny, « Internet in Iran : the battle over an emerging public sphere » in M. McLelland & G. Goggin (ed.), Internationalising internet studies : beyond anglophone paradigms. New York, Routledge, 2008

REPRÉSENTATIONS DE L'IDENTITÉ MARTINIQUEAISE DANS LES MÉDIAS AUDIOVISUELS. UN AN D'ANALYSE DE CONTENUS, DE SEPTEMBRE 2002 À SEPTEMBRE 2003 DES ÉMISSIONS DE RFO TÉLÉ MARTINIQUE ET D'ATV

► Gabrielle Burac¹

Dans les départements d'Outre-mer, ce n'est que depuis les années 1990, que sont apparues des chaînes privées et des télévisions dites « locales », « de proximité » ou « régionales ». Aujourd'hui, le média audiovisuel en particulier affiche sa volonté d'être au plus près des réalités locales, ce qui n'a pas été le cas durant des décennies.

L'objectif de notre travail de recherche (BURAC, 2008) a été d'analyser les représentations récentes de l'identité martiniquaise dans deux médias audiovisuels, RFO Télé Martinique, une télévision du service public et ATV, une télévision privée. Pour mener à bien notre étude, nous avons employé quatre méthodes : une analyse de contenus d'une durée d'un an (de septembre 2002 à septembre 2003), des analyses d'interviews des directeurs de chaîne et de l'information d'ATV dans la presse écrite, l'observation des conditions de réalisation du produit médiatique et enfin une observation participante au sein de la rédaction de la chaîne privée dans le cadre de la présentation du journal télévisé. Ce travail de recherche, qui s'inscrit dans le champ interdisciplinaire des sciences de l'information et de la communication, s'articule entre information-communication, représentation et identité.

Etudier l'identité culturelle dans les médias suppose une étude du côté des instances de production, une analyse de leur discours et des représentations qu'elles diffusent.

Nous avons donc repéré, à l'instar de De Cheveigné (DE CHEVEIGNE, 1998) (qui s'est inspirée d'Eliséo Veron) (VERON, 1993), différents types de médiateur lorsque nous avons comparé les discours des journalistes de la chaîne publique et de la chaîne privée. Nous nous sommes intéressées tout d'abord à la façon dont les

1. Université des Antilles et de la Guyanne, TRANSVER, Maria-Gabrielle.Burac@martinique.univ-ag.fr

médias audiovisuels ont représenté le territoire martiniquais qui a la particularité d'être non seulement une île, mais aussi une région mono-départementale, ce qui la distingue des autres régions de la France métropolitaine. Dans les reportages qui ont été analysés, l'espace apparaît d'abord comme un lieu insulaire clos dont l'univers maritime et le climat apparaissent comme des dangers potentiels. Dans les divers reportages, l'ensemble du territoire semble morcelé et séparé en trois parties inégales : le nord, le centre et le sud. Le nord est représenté comme un espace lié à la temporalité et à l'Histoire coloniale en particulier. Le centre est l'espace administratif où les enjeux pour l'avenir de l'île sont importants. L'évolution institutionnelle s'y est préparée et a suscité de nombreux débats au sein de la classe politique. La capitale Fort-de-France est un haut-lieu de culture et d'ouverture sur l'extérieur avec la présence ou l'évocation de plusieurs pays ou communautés. Le sud se distingue par ses revendications identitaires fortes. Sainte-Anne par exemple est le lieu symbolique de la dénonciation de la colonisation, de la résistance identitaire, culturelle et indépendantiste.

Les reportages liés au peuple martiniquais ont permis de mettre en lumière que la population semble souffrir d'un certain mal-être lié au passé. Manifestement, la colonisation et l'esclavage ont joué un rôle très important dans cette « souffrance ontologique ». La Martinique, au plan linguistique, connaît une situation de diglossie (c'est-à-dire de cohabitation de deux langues) avec la présence du français et du créole. Il est important de noter qu'il accompagne souvent les créations artistiques et en particulier le conte et la musique. De plus, l'usage de la langue créole est l'occasion d'exprimer son attachement à son pays, sa culture mais permet aussi l'ouverture sur les autres pays créolophones. Cette langue est représentée comme un idiome de combat, de lutte pour constituer une communauté. C'est en tout cas ce qui transparaît dans les représentations qui en sont faites. La culture a une place prépondérante dans les reportages. Etudier la culture à travers différentes manifestations a été l'occasion de mettre en valeur la dimension syncrétique, multiculturelle de l'identité de la Martinique.

L'année que nous avons choisi d'étudier au plan médiatique a correspondu avec un hommage de l'homme de lettres le plus célèbre de l'île, Aimé Césaire. Le 90^e anniversaire de l'ancien député-maire de Fort-de-France a permis de brosser le portrait d'une figure cen-

trale de la Martinique. L'homme politique et de lettres s'inscrit dans le paradigme identitaire de la Martinique comme un être qui a été élevé au rang de mythe de son vivant. Le poète est aussi le père de l'évolution institutionnelle en 1946. C'est lui qui a défendu le passage de la colonisation à la départementalisation. A ce propos, les débats sur l'évolution institutionnelle (passage d'une région monodépartementale à une nouvelle collectivité territoriale) qui a eu lieu à la même période et le retrait du groupe ACCOR des Antilles françaises ont mis en évidence les liens tendus qui existent entre le département français et la Métropole. ATV a particulièrement insisté sur l'opposition des partis et des hommes politiques, sur les craintes de dérives autonomistes. RFO Télé Martinique, tout en tenant compte de cette opposition, a mis davantage l'accent sur la volonté de réformer et d'améliorer le fonctionnement des institutions en Martinique. Pour « la situation de crise » liée au départ du groupe ACCOR, ATV a insisté sur une vision très subjective des professionnels du tourisme qui ont considéré que tous les travailleurs martiniquais étaient insultés par la France métropolitaine. RFO Télé Martinique a tenté de proposer une vision plus objective de l'événement valorisant les actions à venir de l'Etat français.

Conclusion

Au plan médiatique, il s'avère que la réalité représentée dans les deux chaînes télévisuelles était particulièrement déformée, tronquée et triturée. Ils sont en effet souvent des « miroirs déformants » comme l'affirme Patrick Charaudeau (CHARAUDEAU, 1997) dans son ouvrage, *Le Discours d'information médiatique et font office de « filtres du réel »*. Force est de constater que les représentations que proposent les deux télévisions martiniquaises ne reflètent pas la complexité de la société où elles sont implantées. Il apparaît malgré tout que les deux médias audiovisuels étudiés, malgré leurs représentations particulièrement tronquées et dénaturantes de l'identité socioculturelle martiniquaise, participent à la construction identitaire de la Martinique. Dominique Wolton (WOLTON, 1997) dans *Penser la communication* a posé que les télévisions généralistes offrent un lien structurant à la société de masse et est « la seule activité partagée par toutes les classes sociales et toutes les classes d'âge, faisant ainsi le lien entre tous les milieux ». La télévision généraliste contribuerait à construire un patrimoine commun et donc une identité culturelle commune. Francis Balle (BALLE, 2001) a affirmé que « les médias sont également un moyen

d'observer et de comprendre le monde dans lequel nous vivons ». Dans une société jeune et marquée par l'oralité comme la Martinique, les médias audiovisuels semblent avoir pris le relais des formes traditionnelles d'échanges communicationnels et apparaissent comme un lieu de communication moderne. Les télévisions locales martiniquaises sont certes un miroir restreint particulièrement déformant et dénaturant, mais elles permettent pourtant de mettre en scène les identités socioculturelles martiniquaises et contribuent à consolider une identité en pleine construction.

Bibliographie

BALLE Francis, *Médias et sociétés*, Editions Montchrestien, 10^e édition, Paris, 2001, 721p.

BURAC Gabrielle, *Les Représentations identitaires martiniquaises dans les médias audiovisuels. L'exemple de RFO Télé Martinique et d'ATV de septembre 2002 à septembre 2003*, Thèse d'état, Université des Antilles et de la Guyane, Juin 2008, 629 p.

CHARAUDEAU Patrick, *Le Discours d'information médiatique*, INA Nathan, Paris, 1997, 286p.

DE CHEVEIGNE Suzanne, *Penser la télévision*, co-dir. BOURDON J. et JOST F., NATHAN-INA, Médias-Recherche, Paris, 1998, 333p.

OLLIVIER Bruno, *Les sciences de la communication. Théories et acquis*, Armand Colin, Collection U, Paris, août 2007, 284 p.

VERON Eliséo, « Les médias en réception : les enjeux de la complexité », Médias-pouvoirs n°21, 1^{er} trimestre, repris dans *Dossiers de l'audiovisuel, Les Approches du téléspectateur*, sept.-oct. [1991] 1993.

WOLTON Dominique, *Penser la communication*, Flammarion, Paris, 1997, 401p.

MÉDIATIQUES, LA REVUE DE L'ORM

► Joëlle Desterbecq, Marc Lits¹

En 1991, des enseignants et chercheurs du Département de communication de l'Université catholique de Louvain se réunissent au sein d'un groupe de recherche, co-dirigé par Gabriel Ringlet et Marc Lits, qu'ils appellent « l'Observatoire du récit médiatique ». Tous étaient impliqués dans les formations en journalisme et développaient des recherches portant sur l'analyse des médias et les pratiques journalistiques. Cette équipe avait la particularité d'être interdisciplinaire, mais focalisée sur un même objet d'étude, analysé au départ de différents regards disciplinaires et méthodologiques. Le sous-titre de la revue *Médiatiques* est révélateur de ces enjeux : « Récit et société. Narratologie / Socio-économie / Ethnologie ».

Une approche narratologique des médias

Le cœur du projet se fondait sur les travaux de Paul Ricoeur qui avait publié quelques années auparavant sa somme *Temps et récit*. Il n'y parlait pas des médias, mais il développait cette hypothèse selon laquelle les récits que nous consommons nous permettent d'organiser notre perception et notre compréhension du monde dans lequel nous sommes immergés. C'est grâce au récit que nous nous formons nos identités, tant individuelles que collectives, que nous donnons sens à ce qui, sans cela, n'apparaît que comme un ensemble de données éparses et informelles. Nous avons prolongé cette hypothèse forte en postulant qu'aujourd'hui, ce sont les médias qui sont les récits les plus massivement consommés par l'ensemble des usagers. Ce sont donc eux qui contribuent à former nos identités.

Nous avons ainsi inventé une narratologie médiatique, au moment où le terme même de récit était inexistant dans les études en communication (sauf dans sa dimension « récit de vie ») et nous l'avons importé dans les sciences de l'information et de la communication. La narratologie devint ainsi un outil d'analyse des médias écrits et audiovisuels (Internet n'existait pas encore, mais nous développons depuis lors une hypernarratologie médiatique), et simultanément un cadre conceptuel.

1. Observatoire du récit médiatique, Université catholique de Louvain

Mais dans le même temps, il n'était pas question de réduire l'ensemble du système médiatique à un seul outil de production de documents d'information, qu'il était possible d'analyser comme un pur produit textuel ou audiovisuel. Les approches sémio-pragmatiques et narratologiques n'avaient pour nous d'intérêt que si elles étaient accompagnées par des outils d'analyse portant sur l'amont et l'aval du texte. C'est pourquoi la socio-économie est essentielle pour prendre en compte les conditions de production : actionnariat des groupes de presse, organisation des rédactions, conditions de fonctionnement des journalistes, sociologie de la profession, enjeux déontologiques et éthiques... Et s'il faut connaître ce cadre social et économique, il faut évidemment s'intéresser avec autant d'attention aux usages sociaux de ces produits. Qui lit l'information, qui regarde un journal télévisé, quels sont les usages réels des médias par des individus, des groupes ? C'est l'apport des anthropologues et sociologues qui permettra de saisir comment la boucle mimétique définie par Ricœur de manière théorique est vraiment en œuvre au cœur des populations auprès desquelles sont menées des observations participantes ou des enquêtes.

Un Observatoire engagé dans la société

L'équipe de recherche existait, les cadres théoriques et méthodologiques étaient clairement définis dans un projet collectif, l'objet d'étude était centré autour d'un double axe, journalistique et médiatique (puisque certains d'entre nous s'intéressaient aux programmes de divertissement ou de fiction dans l'audiovisuel ou à des supports comme la bande dessinée), il restait à définir des modes d'intervention sur la scène scientifique et publique. Nous avons refusé d'emblée de nous limiter au seul travail conceptuel diffusé dans le cénacle scientifique via colloques et publications dans des revues universitaires. Même si nous sommes très présents dans le milieu scientifique international, nous voulons aussi intervenir comme acteurs sociaux. Tous nos chercheurs sont associés à une école de journalisme, où ils assurent la formation des professionnels de demain, où ils côtoient des journalistes, des rédacteurs en chef ou directeurs de journaux qui participent à cette formation. L'interaction est donc permanente entre la théorie, l'analyse des productions médiatiques, le regard critique sur les objets et les usages. Cela explique le choix du terme "Observatoire". Non seulement nous observons, grâce à notre appareil méthodologique le contenu, l'organisation des médias et leur réception,

mais nous intervenons aussi en permanence dans le débat public. Nos colloques, nos numéros de revues font se côtoyer chercheurs, professionnels et publics des médias. Nous réalisons régulièrement des études, parce qu'un objet de recherche particulier nous interpelle, comme ce fut le cas avec le "vrai-faux" journal diffusé par la RTBF le 13 décembre 2007, ou plus anciennement lors de l'affaire Dutroux, ou encore parce que nous participons à des études commanditées par des chaînes de télévision, des journaux, le CSA, le Centre pour l'égalité des chances, des ministères ou des responsables politiques. Nous intervenons également régulièrement dans les médias pour analyser des couvertures spécifiques (dans le cas de la grippe H1N1 ou pour la Coupe du monde de football...).

Il était dès lors logique que notre Observatoire diffuse largement ses études, dans une forme originale, différente des revues scientifiques classiques. Le Département de communication de notre université édite une revue scientifique, *Recherches en communication*, dont nous sommes partie prenante et pour laquelle nous avons rédigé plusieurs dossiers sur le récit médiatique, la parole des usagers dans les médias, le renouveau de la radio, les médiateurs journalistiques. Celle-ci s'inscrit dans la logique classique des revues à comité d'évaluation destinées à des publics universitaires. Mais nous voulions aussi disposer d'un autre canal, touchant simultanément les chercheurs, le milieu associatif (syndicats, mouvements d'éducation aux médias...), les décideurs économiques, politiques, le milieu professionnel des journalistes et des médias. Ce qui imposait une triple logique : une grande rigueur d'analyse (d'autant que les professionnels sont prompts à repérer nos erreurs factuelles), une lisibilité maximale (articles courts, vocabulaire sans jargon, limitation des notes de bas de pages...) et un dépassement de l'analyse descriptive vers un positionnement socio-politique qui ne soit pas pure subjectivité ou engagement militant, mais discours social appuyé sur un important travail d'analyse en amont.

D'un bulletin de liaison à une newsletter électronique

C'est ainsi qu'est née en 1994 *La Lettre de l'ORM*, qui diffusait quatre fois par an des nouvelles du laboratoire, mais surtout de courts articles d'analyse des médias et de mini-dossiers, dans une formule assez austère variant entre 16 et 32 pages. Cette première époque nous a permis d'affiner ce projet original de publication et de passer, dès le n° 16, en 1999, à un projet plus ambitieux dans

son volume, sa couverture bicolore, sa maquette, ses dossiers : la revue *Médiatiques*. Récit et société. Dans un premier temps, *Médiatiques* proposait deux numéros de 40 à 60 pages, avec un épais dossier (« Le photo-journalisme », « Crise politique et médias », « La grippe A »,...), et des rubriques attachées aux trois thématiques énoncées en sous-titre ainsi qu'à la vie des médias. Un numéro double annuel, passant en revue tous les événements de l'année écoulée, tant pour ce qui avait marqué l'actualité que dans les évolutions du système journalistique et médiatique complétait cette offre semestrielle. Néanmoins, cet annuaire de la vie des médias n'a pu survivre, tant il demandait de moyens pour maintenir la veille indispensable afin de ne rien manquer. La revue s'est donc maintenue exclusivement dans sa formule semestrielle thématique. Ainsi, deux fois par an, *Médiatiques* propose des analyses des médias et du journalisme, articulées autour d'un dossier en relation avec un thème d'actualité et des rubriques portant sur la narratologie, la socio-économie, l'ethnologie et la déontologie. La revue est parue sur format papier jusqu'au numéro 45 de l'automne 2009, période à laquelle nous nous avons modifié complètement notre offre.

En effet, alors que les technologies évoluent et que les modes de communication s'accroissent, nous souhaitons nous adapter à ces nouvelles manières de transmettre l'information en augmentant notre logique de réactivité et en multipliant nos modes de contact avec nos abonnés. Aussi, depuis 2010, *Médiatiques* paraît en format électronique gratuit. Les parutions semestrielles sont, en outre, complétées par une lettre d'information diffusée deux fois par mois dans le milieu de la recherche et auprès des professionnels des médias et des associations. Fort de notre logique d'intervention sur la scène publique, nous avons voulu dépasser la logique du bulletin d'information en faisant de cette « newsletter » une lettre de recherche. Celle-ci propose une ou deux réactions sur des événements récents et interpellants de l'actualité médiatique (émission intéressante, événement à médiatisation forte, question de déontologie, nouveauté en matière de format ou de support, évolution du métier ou des productions journalistiques, etc.). Ces réactions tendent à souligner les questions déontologiques, juridiques voire socio-économiques sous-jacentes. Elles poursuivent donc notre volonté de positionnement socio-politique en suivant une logique de réactivité accrue et au départ d'un ton plus dynamique. Axées sur des approches formelles et des temporalités

d'analyse des contenus médiatiques et journalistiques distincts, la revue Médiatiques et sa newsletter d'information se veulent complémentaires. Toutes deux sont envoyées électroniquement à nos 1000 abonnées depuis le mois de mars 2010 avec un lien direct vers le site de l'ORM (<http://www.uclouvain.be/308324.html>), où sont archivés tous ces articles.

REVUE INTERNATIONALE DE COMMUNICATION SOCIALE ET PUBLIQUE (RICSP)

► Benoit Cordelier¹

La *Revue internationale de communication sociale et publique (RICSP)* a été lancée à l'automne 2009 à l'initiative de professeurs du département de Communication sociale et publique de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Elle vise à publier des textes pouvant contribuer à une meilleure compréhension des phénomènes de communication impliquant des êtres humains. La communication organisationnelle, la communication interculturelle et internationale, la communication interpersonnelle et de groupe, la communication marketing et publicitaire, la communication politique, la communication touchant la santé, l'environnement, les technologies, la communication scientifique, les relations publiques et la communication humaine dans son ensemble constituent ses secteurs d'intérêts.

La Revue accepte les propositions d'article tout au long de l'année et a également pour objectif de publier des dossiers thématiques. À titre de revue scientifique, l'évaluation des textes est faite sur la base d'un article complet en double aveugle par un comité de pairs. Le principal critère qui préside à la décision de publier un texte est la contribution à l'avancement des connaissances et au développement de la recherche dans un des secteurs d'intérêt de la revue.

Les articles soumis doivent présenter une réflexion théorique ancrée dans des observations empiriques et contribuer au renouvellement des pistes de recherche ou des pratiques. Les observations peuvent être de nature qualitative ou quantitative. Les textes présentant des synthèses ou des réflexions théoriques peuvent être acceptés dans la mesure où leur contribution à l'avancement des connaissances ou au développement de la recherche est démontrée.

Trois publications, dont une double, sont à date en ligne. L'éventail des sujets couverts est plutôt large mais, depuis le premier numéro, il est possible de constater plus particulièrement une volonté de contribuer à la discussion qui aide à définir la Communication comme champ, domaine ou discipline. Ainsi, le dernier numéro publie notamment quatre articles sélectionnés et développés à partir de conférences du

1. Revue de communication sociale et publique
<http://www.revuecsp.uqam.ca>
cordelier.benoit@uqam.ca

colloque « Communication sociale et publique : prisme ou foyer ? » tenu dans le cadre du congrès 2010 de l'ACFAS et dont les auteurs se retrouvent des deux côtés de l'Atlantique. Et puisque les approches européennes (et encore plus françaises) se distinguent de celles nord-américaines, la Revue se propose, non seulement d'être le reflet de la diversité des sciences de la communication, mais également de faire le pont et de permettre au débat de s'alimenter de ses différents courants afin de le porter dans la francophonie.

LES LETTRES ET LES SIC : INTÉRÊTS D'UN PARCOURS UNIVERSITAIRE CROISÉ

► Adeline Clerc¹

À la lecture du titre de la rubrique « Carte blanche aux doctorants », je me suis imposée une règle : ne pas (trop) parler de mon sujet de thèse, mais plutôt profiter de cet espace d'expression pour discuter de la particularité de mon parcours universitaire. Celui-ci étant situé à la croisée des Lettres et des Sciences de l'information et de la communication (SIC), je souhaiterais montrer en quelques points ce que cette articulation scientifique m'a apporté et continue de m'apporter dans mes recherches et dans ma récente expérience d'enseignement.

À la sortie d'un Baccalauréat Littéraire, mon premier « contact scientifique » avec les SIC a eu lieu lors de ma deuxième année de Licence (à l'époque, il s'agissait du DEUG « médiation culturelle et communication ») sous la forme de ce qu'il était convenu d'appeler un IUP Information-communication. Cette première année d'IUP consistait principalement à éveiller la curiosité des étudiants au domaine de la communication : contenu de la discipline, approche théorique et pragmatique, perspectives et enjeux professionnels, etc. Très vite, mon choix fut fait : je m'inscrivais, l'année suivante, en troisième année « Communication d'entreprise ». Toutefois, j'ai rapidement su que la « communication » telle qu'on me l'enseignait, à savoir dans la perspective d'un Master professionnalisant, ne me convenait pas. Aussi ai-je décidé de reprendre un cursus en Lettres pour retrouver ce qui n'avait cessé – et ne cesse toujours – de m'intéresser : les livres. C'est à raison que j'emploie ici le terme de « livre » et non celui de « littérature ». En effet, j'ai très tôt admis que ce qui m'attirait en termes d'objet de recherche (qui se définissait alors par un simple intérêt scientifique), n'était pas tant le contenu textuel, l'analyse textuelle ou encore la stylistique mais le livre en tant qu'entité matérielle et objet de médiation qu'un lecteur choisit, achète, lit et conserve. C'est une option suivie en Master 1 intitulée « sociologie des textes littéraires » et proposée par une enseignante en Littérature anglaise qui m'en a convaincu. Pour la première fois, je compris qu'il était tout aussi légitime de travailler sur l'objet (la

1. Allocataire-monitrice, Université Nancy 2, Laboratoire CREM (Centre de recherche sur les médiations), ÉA 3476. adelineclerc@yahoo.fr

forme) que sur le contenu (le fond) d'un livre. Des auteurs (pour beaucoup historiens et sociologues de la culture, du livre et de la lecture) tels que Roger Chartier, Donald Francis McKenzie, Jean Hébrard, Gérard Mauger, Anne-Marie Thiesse avec lesquels je m'étais familiarisée tout au long de mon parcours littéraire sont, dès lors, devenus des références. Un Mémoire de Recherche en SIC consacré au Village du Livre de Fontenoy-la-Joûte (54), m'a permis de réaliser l'articulation entre des questions d'ordre communicationnel (notamment liées à la médiation culturelle) et des objets issus du monde du livre : lecteurs, bouquinistes, livres anciens et d'occasion (Clerc, *Le Village du Livre de Fontenoy-la-Joûte, un dispositif de médiation culturelle*, 2008).

Dans la continuité de mon Mémoire de Master 2, le travail de thèse, qui fera l'objet d'une soutenance en 2011, prouve, chaque jour, combien mon passage – aussi bref fût-il – dans le champ disciplinaire littéraire (littérature générale, littérature comparée, stylistique, poétique, langues anciennes, sans oublier la découverte de la sociologie de la littérature, de la lecture et l'histoire du livre) nourrit ma pensée et s'articule avec une étonnante facilité aux Sciences de l'information et de la communication. En effet, l'objet de mon travail doctoral porte sur une autre forme de médiation culturelle contemporaine que sont les salons du livre. Il m'importe de démontrer qu'ils sont le calque en réduction du champ littéraire contemporain. Précisément, je fais l'hypothèse qu'ils apprennent beaucoup – malgré leur caractère événementiel et par conséquent éphémère – sur la relation établie entre le lecteur et l'écrivain, sur la façon dont ces deux acteurs se voient, se représentent, se situent et se positionnent au sein du champ littéraire, mais aussi sur la place et le statut qu'occupent le livre (notamment dédié) et la lecture dans la société. Les cours que j'ai pu suivre, relatifs à l'histoire du livre, à la sociologie de la littérature, à la sémiotique et, plus étonnant, ceux de latin et de littérature générale m'aident considérablement à structurer ma pensée et m'apportent un certain nombre de connaissances, de références et d'exemples rendant mon regard et mon angle d'étude plus critiques et mon analyse plus fine. Patrick Charaudeau (*Questions de communication, « Pour une interdisciplinarité "focalisée" dans les sciences humaines et sociales », 17, 2010*) définit les SIC comme le lieu d'une « interdisciplinarité focalisée », une sorte de rencontre entre plusieurs disciplines où chacune d'elles conserve

son cadre de pertinence. C'est dans cette acception que pourrait se situer mon travail de thèse : à la croisée d'intérêts, de problématisations, d'outils méthodologiques et d'objets scientifiques frontières (par exemple, la pratique de la dédicace analysée au regard des théories sémiotiques, de l'anthropologie autour de l'hypothèse du don, de la médiation littéraire, de l'histoire des représentations et de l'identité sociale, etc.).

L'intérêt d'une approche croisée entre les Lettres et les SIC ne se limite pas aux différents présupposés théoriques qu'elles ont d'un même objet de recherche. En effet, je suis convaincue que le parcours universitaire littéraire – notamment lorsque 90 % des étudiants de la classe se destinent à passer les concours de l'enseignement – est une formation riche pour ceux qui envisagent de faire de la recherche en sciences humaines et sociales, particulièrement en communication. La formation littéraire apporte, entre autres, des acquis méthodologiques et théoriques solides, suppose de travailler en autonomie, développe une bonne capacité de mémorisation, d'organisation et de gestion du temps, enfin, elle prépare à un travail bibliographique de taille : autant de capacités et de compétences mises à l'épreuve dans un travail doctoral.

Mais ce jeu d'emprunts n'est pas propre à la recherche universitaire. Au contraire, il tend à gagner l'enseignement lui-même. Ainsi trouve-t-il, dans les cours que je dispense en tant que monitrice à l'Université de Nancy 2, un autre lieu d'expression et de pertinence. Pour en attester, je mobiliserai deux exemples. Premièrement le TD « Analyse des usages et de la réception » de deuxième année « Culture et communication », deuxièmement le projet tutoré des Master 1 Information et communication, spécialité Communication d'entreprise et d'organisation. Les étudiants de Licence 2 devaient, dans le cadre de ce TD, réaliser une enquête de réception (mobilisant les outils d'enquêtes adéquats : entretiens, questionnaires et observations) pour étudier des pratiques de consommation d'une production médiatique, artistique ou encore technologique. Spontanément, les étudiants se sont éloignés de tout objet ayant trait au monde du livre, préférant un travail d'investigation consacré aux nouvelles pratiques technologiques et numériques telles que la 3D au cinéma par exemple. Toutefois, à mesure que je leur donnais des exemples d'enquêtes

pouvant être conduites sur des pratiques culturelles et notamment littéraires : les livres pop-up, les mangas, le livre électronique, le crossbooking, etc. certains ont revu leur choix initial et se sont dirigés vers des sujets portant sur l'objet livre. Ainsi un groupe a-t-il conduit une étude comparative entre la réception du livre *Twilight* de Stephenie Meyer et son adaptation cinématographique. Dans les premiers temps réticents, les étudiants semblent s'être détachés d'un souvenir où lecture et livre riment uniquement avec exigence et contrainte scolaire.

Allier enjeux communicationnels et littérature se révèle également enrichissant dans le cadre d'un projet tutoré que j'ai proposé aux étudiants de Master 1. Depuis deux ans, en partenariat avec la médiathèque de Vandœuvre-lès-Nancy, ces derniers ont pour mission la réalisation d'une programmation culturelle complète autour d'une œuvre, d'un auteur ou d'un genre littéraire. Le livre n'est plus seulement entendu comme un support de lecture, mais comme un objet de médiation (entre un auteur, une institution culturelle et un public) et d'exposition (chaque année, charge aux étudiants de réaliser une mise en scène autour du thème littéraire choisi). Dans cette optique, certains d'entre eux s'étonnent à prendre plaisir à travailler autour d'un objet qui, jusque-là, ne faisait référence qu'à un univers scolaire et étroit. De même, cette expérience de médiation littéraire leur a permis d'envisager des perspectives professionnelles en lien avec le livre et auxquelles ils n'auraient peut-être pas prêté attention : chargé de communication ou attaché de presse dans une maison d'édition, attaché au service culturel d'une ville ou d'une région.

Les SIC et les Lettres ont beaucoup à apprendre l'une de l'autre. Il est donc nécessaire de poursuivre leur décloisonnement et ce, afin d'engager, entre elles, un dialogue plus ouvert et plus fréquent. Dans la mesure où leurs fondements théoriques, leurs outils méthodologiques et leurs objets respectifs sont croisés, nul doute que des perspectives de recherches nouvelles seront conduites par des équipes plurielles et enrichiront, de ce fait, le contenu des enseignements universitaires. C'est en tout cas ce que je constate en ce qui concerne la réalisation de ma thèse et que je compte poursuivre par la suite. En effet, les salons du livre sont une entrée pertinente et un excellent laboratoire d'analyse au sens où ils réunissent, cristallisent et exacerbent un certain

nombre de caractéristiques propres au champ littéraire contemporain. Ils attestent un certain nombre de changements sociaux, culturels et historiques qui permettent de travailler les représentations que chacun ou qu'une société (se) donne de la lecture, des livres, des lecteurs et des écrivains. Mais d'autres terrains susceptibles de croiser approches communicationnelles et littéraires - et encore peu explorés par les sciences sociales - sont tout autant prometteurs. Ainsi, suite à mon doctorat, j'envisage de poursuivre mes investigations dans le domaine de la médiation littéraire avec comme point d'ancrage la rencontre entre un lecteur et un écrivain via la découverte d'un territoire (les circuits littéraires et touristiques par exemple) et via des pratiques de lecture spécifiques (le crossbooking par exemple).

MENER À TERME UNE THÈSE NON FINANCÉE : TÉMOIGNAGES ET CONSEILS POUR SURMON- TER LES DIFFICULTÉS D'UNE RECHERCHE DOC- TORALE SANS FINANCEMENT

► Virginie Julliard¹

J'ai démarré ma recherche doctorale sur la structuration médiatique du débat sur la parité en novembre 2003, à l'Institut français de presse. La thèse qui en résulte – « Émergence et trajectoire de la parité dans l'espace public médiatique. Histoire et Sémiotique du genre en politique au profit du débat public » –, dirigée par Frédéric Lambert, a été soutenue en décembre 2008. Cette recherche doctorale n'était pas financée et ne s'inscrivait pas dans un projet collectif. Le propos de cet article est de retracer, dans cet espace que la SFSIC accorde aux doctorants et aux jeunes chercheurs, mon parcours de thèse dans ses grandes lignes, et d'en mettre à jour les moments clés. J'évoquerai d'abord les faits susceptibles d'avoir des répercussions sur la vie personnelle des doctorants, puis les éléments qui relèvent du rapport que ceux-ci entretiennent avec les institutions scientifiques. Ce témoignage veut dire à quel point l'expérience de la thèse relève à la fois du singulier et du commun. Il rappelle que le temps de la recherche doctorale est une opportunité de se retrouver face à soi-même, mais qu'il ne faut pas mésestimer les occasions de rencontres et d'échanges scientifiques. Il pose la question de l'articulation des temps de la recherche en elle-même, d'une part, et de sa valorisation – communications, publications – d'autre part. Il insiste enfin sur la nécessité de s'inscrire dans une communauté et de participer aux initiatives impulsées dans le champ disciplinaire de manière à bénéficier de l'expérience de chacun et de constituer un savoir – pas toujours formalisé – mobilisable aux différentes étapes de nos carrières de chercheurs et d'enseignants-chercheurs en sciences de l'information et de la communication.

L'absence de financement implique généralement la recherche et l'exercice d'un emploi rémunérateur qui place les doctorants dans des situations inconfortables : difficultés financières, préca-

1. Université de technologie de Compiègne, COSTECH.
Virginie.julliard@gmail.com

Les recherches ont été initialement menées dans le cadre d'une thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication dirigée par le Professeur Jacques Walter et soutenue à l'université de Metz en 2006, puis prolongées depuis lors. Nous en livrons ici une synthèse ; les éléments détaillés de ce travail figurent dans l'ouvrage Les recherches sur les téléspectateurs. Trajectoire(s) académique(s) publié en 2010 aux éditions Hermès Science Publications (Séguin, 2010a).

rité, nécessité de concilier des tâches différentes. Pour ma part, j'ai eu la chance de trouver un emploi d'assistante de communication dans l'association Femmes et sciences, composée d'enseignantes, de chercheuses et d'ingénieures, dont l'objectif est de promouvoir les femmes dans les carrières scientifiques. Aussi ont-elles encouragé ma recherche en aménageant mes heures de travail en fonction de mon emploi du temps universitaire. Ce me fut précieux, notamment lorsque je trouvai des vacances d'enseignement à l'Université de technologie de Compiègne. Les difficultés matérielles et cette sorte de pari qui consiste à accepter une précarité transitoire (statutaire, financière, etc.) pour un avenir incertain, peuvent amener les doctorants non financés à remettre leur choix en question - n'aurait-il pas été préférable d'« entrer dans la vie active » plutôt que d'initier une thèse ? -, voire à interrompre leur recherche, et ce d'autant plus facilement qu'ils ne sont liés par aucun contrat.

Nombreux sont ceux qui, à un moment ou à un autre de leur thèse, se demandent s'ils parviendront à l'achever. Cet achèvement consiste, pour certains, à surmonter l'épreuve de la rédaction et, pour d'autres, à soutenir dans les délais qu'ils se sont impartis pour mener à bien un projet perçu comme personnel et/ou comme transitoire par leur entourage familial et professionnel. Outre la recherche, et le travail rémunérateur s'il n'est pas financé, tout doctorant doit encore se constituer une expérience d'enseignement. Avant le recrutement sur des postes d'ATER, qui mettra fin au contrat de travail des étudiants salariés comme au contrat doctoral, les doctorants devront assurer des vacances d'enseignement (cette obligation ne concerne pas les doctorants contractuels dont la mission se limite aux seuls activités de recherche). La question qui se pose alors concerne la possibilité de concilier l'enseignement, voire un « travail alimentaire », avec l'avancement de la recherche - elle perdurera par la suite lorsqu'ils occuperont des postes d'ATER, puis de maître de conférences. Le travail à long terme pâtit généralement de la concurrence avec des tâches à mener à plus courte échéance, la recherche passant souvent après la préparation des cours (le temps de préparation d'un cours étant bien supérieur à celui de son enseignement), le suivi des étudiants et la correction des copies. Bien évidemment, la charge de travail fluctue selon le type d'établissement (université, IUT), la nature des enseignements (cours

magistral, travaux dirigés ou travaux pratiques) et la distance entre la recherche doctorale et la thématique de l'enseignement à dispenser. Le financement de la thèse constitue certainement un rempart contre une telle dispersion et permet aux doctorants de se focaliser principalement sur leur recherche. Pour autant, la confrontation à des tâches multiples et diverses prépare au métier d'enseignant-chercheur, tant il est vrai que la recherche est alors encore et plus vivement concurrencée par les tâches administratives et les charges d'enseignement. En effet, s'il est généralement considéré que les enseignants-chercheurs ont trois métiers : chercheur (avec nécessité de valoriser ses résultats), enseignant, et administratif (dépôt de projet, gestion d'équipe, etc.), ils n'en sont pas moins essentiellement évalués sur leur recherche. L'habitude d'avoir été confronté à un éparpillement des tâches au cours de leur doctorat doit donc permettre aux jeunes enseignants-chercheurs de préserver des temps de lecture et de réflexion, fondamentaux pour leur recherche.

Les difficultés liées au non-financement sont redoublées par le fait que le doctorant ne bénéficie pas de l'intégration dans un projet de recherche collectif - l'un étant souvent le corollaire de l'autre -, ce qui peut avoir des conséquences sur la recherche elle-même, puis sur sa valorisation. Premièrement, faire partie d'une équipe impose aux chercheurs à se décentrer pour mieux comprendre leurs collègues. Dans une recherche individuelle, cette obligation est ressentie moins vivement : si elle est nécessaire pour que soit reconnue la scientificité du travail, elle n'est pas vécue au jour le jour comme un frein à la communication et à l'avancement du projet. Dans une recherche collective, l'objet de recherche se construit en commun : les concepts sont discutés à plusieurs, par exemple, ce qui permet de mieux cerner leurs possibilités d'usages ; si plusieurs méthodologies sont mobilisées, les chercheurs vont devoir expliquer leurs approches pour comprendre le périmètre d'intervention de chacun, voire même chercher leur articulation. Lors de communications, la restitution des résultats est d'autant plus aisée que bien des choix (cadre théorique, méthodologies) ont été explicités et justifiés en amont avec les autres membres de l'équipe. Deuxièmement, si la participation à une recherche collective offre aux doctorants la possibilité de coécrire des articles avec des enseignants-chercheurs plus avancés et impliqués dans le projet ou de publier dans un dossier

coordonné par ceux-là, le doctorant isolé connaît plus de difficultés à publier dans des revues qualifiantes. Les colloques dans lesquels j'ai pu communiquer sur ma thèse sont donc apparus comme autant d'occasions de me situer dans une communauté scientifique : de me tenir informée de l'actualité de la recherche en SIC, d'une part, et d'échanger sur ma recherche avec des chercheurs plus expérimentés, d'autre part. Elles m'ont toujours fait avancer. Aussi, je conseillerais aux doctorants, et plus forte raison à ceux qui ne sont pas engagés dans une recherche collective, de multiplier les expériences de communication et de varier les types de colloques dans lesquels ils interviennent. Dans les colloques classiques, les réactions peuvent être vives. Afin de limiter les expériences pénibles (questions incompréhensibles ou agressives), il est fondamental de savoir naviguer dans la bibliographie mise à jour de son champ disciplinaire et de pouvoir rattacher cette bibliographie à des noms et à des groupes de recherche (comme on le fait plus systématiquement lors d'une audition pour un recrutement). Savoir où l'on intervient et à qui on s'adresse permet de se faire comprendre et d'éviter que son propos soit mal compris ou déformé. Dans les colloques labellisés « jeunes chercheurs », les enseignants-chercheurs ont généralement pour consigne d'être bienveillants avec les intervenants et les remarques sont ciblées et constructives. De plus, ces rencontres offrent souvent aux doctorants leurs premières occasions de publier. Enfin, il ne faut pas négliger les réseaux de doctorants qui constituent des lieux d'informations, notamment en matière de règles plus ou moins formalisées et généralisables (par exemple, quelles sont les règles appliquées en matière de vacation dans un établissement particulier ?).

Si j'ai souhaité travailler sur les actions conduites par la SFSIC en direction des doctorants, c'est parce qu'il me semble que la société savante de notre discipline a un rôle à jouer vis-à-vis d'eux - et plus encore vis-à-vis de ceux qui sont isolés pour des raisons de non-financement ou de rattachement à des laboratoires ou à des établissements dans lesquels les SIC n'ont pas la place qui devrait être la leur. De fait, elle organise des colloques qui leur sont spécifiquement adressés, à l'instar des doctorales, et elle leur réserve des espaces d'expression, à l'instar de cette rubrique, et elle organise dorénavant le prix jeune chercheur francophone en SIC qui offre l'opportunité à son lauréat de valoriser sa re-

cherche grâce à une publication de ses travaux. Cet article veut encourager les doctorants en SIC à nouer des contacts entre eux et avec les enseignants-chercheurs et la société savante de leur discipline, afin de communiquer sur leurs besoins spécifiques en matière d'échanges et d'informations.